

P'ING-CHAN-LING-YEN

OU

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

II

Paris. — Impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

平山冷燕

P'ING - CHAN - LING - YEN

LES DEUX

JEUNES FILLES LETTRÉES

ROMAN CHINOIS

TRADUIT

PAR STANISLAS JULIEN

Membre de l'Institut, Professeur de langue et de littérature chinoise,
Commandeur de la Légion d'honneur, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1864



P'ING-CHAN-LING-YEN

OU

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES

CHAPITRE XII.

QUELQUES TASSES DE VIN FONT DÉCOUVRIR LA VÉRITÉ.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng désirant s'informer des vers que mademoiselle Chân avait composés sur *les hirondelles blanches,* envoyèrent des billets d'invitation à Song-sîn et à Tchang-în pour qu'ils vinssent boire avec eux. Song-sîn et Tchang-în, qui ignoraient leurs intentions, s'imaginèrent que c'était pour rendre hommage à la beauté de leur talent. Aussi furent-ils enchantés et acceptèrent-ils de grand cœur; ils arrivèrent gaiement au jour convenu. Yên-pé-hân alla les recevoir et les fit entrer; puis il se joignit à P'ing-jou-heng pour leur faire un gracieux accueil. Après les politesses ordinaires, on s'assit dans l'ordre prescrit et l'on causa de choses indifférentes; ensuite on prit place à table et l'on se mit à boire. Lorsque

les têtes furent un peu échauffées par le vin [1], Yên-pé-hân fit soudain l'éloge de Song-sîn : « Pour le talent, dit-il, c'est vraiment le coryphée de l'empire.

— Monsieur Yên, dit Song-sîn en souriant, gardez-vous de faire peu de cas du nom de Thsaï-tseu (homme de talent). En fait d'hommes de talent, il y en a de plusieurs sortes qui ne méritent pas d'être comptés.

— Veuillez me dire combien il y en a? demanda Yên-pé-hân.

— En premier lieu, répondit Song-sîn, les hommes de talent, d'entre les magistrats retirés, ne méritent pas d'être comptés. En effet, après s'être élevés par la licence ou le doctorat, ils ont obtenu des charges brillantes et tout le monde les regarde avec respect. S'ils ont un grain [2] de talent, on ne manque pas de leur en accorder dix; voilà pourquoi il ne faut pas les compter.

« En second lieu, les *hommes de talent* d'entre les riches ne méritent pas d'être comptés. A l'aide de leur grande fortune, il leur est aisé de se faire des amis. Voilà pourquoi tout le monde les comble de louanges [3], et quoique dépourvus de talent, ils usurpent d'ordinaire le titre

1. Littéralement : lorsqu'ils eurent bu jusqu'à être à moitié ivres.

2. Le mot chinois *fen* désigne la centième partie d'une once. Faute d'équivalent, j'ai pris le mot *grain* (soixante-douzième partie d'un gros), qui s'emploie aussi pour exprimer une très-petite quantité, par exemple, lorsqu'on dit : Un *grain* de bon sens, un *grain* de folie.

3. Littéralement : tout le monde fait entendre les mêmes louanges que Thsao-khieou, c'est-à-dire : les louent et les célèbrent comme Thsao-khieou loua et célébra le général Ki-pou, dont un proverbe chinois disait : « Il vaut mieux obtenir le consentement de Ki-pou que d'obtenir cent livres d'or. » (Voyez les *Mémoires* de Ssé-ma-thsiên, liv. C.)

d'hommes de talent. D'où il suit qu'il ne faut pas non plus les compter.

— Votre raisonnement est fort juste, s'écrièrent Yên et P'ing en riant froidement.

— Messieurs, s'écria Tchang-in en haussant la voix, les hautes considérations de M. Song ont complétement exprimé les sentiments de l'assemblée; c'est quelque chose de charmant.

— Ce que j'ai dit, reprit Song-sin, ne s'applique pas seulement aux hommes riches et nobles. En troisième lieu, le talent des femmes ne mérite pas non plus d'être compté. Si elles ont de fins sourcils, des dents blanches et des joues vermeilles [1], à peine les hommes les ont-ils aperçues, qu'ils tombent en pamoison. Si, en outre, elles savent composer des vers, vite on leur trouve un esprit ingénieux et une bouche parfumée [2] qui doivent fleurir pendant mille générations. Aussi ne doit-on pas non plus les compter. Mais votre serviteur, qui vit dans la solitude, a un talent bien différent. Il n'a ni bonnet de crêpe, ni tablette d'ivoire [3] pour écraser les gens, ni or, ni jade blanc pour se lier avec des hôtes; et quoiqu'il soit né dans une basse condition [4], il a le pas sur les princes de la littérature. S'il ne possédait pas quelque supériorité, qui est-ce qui daignerait le regarder avec bienveillance [5] et lui donner des marques de respect [6].

1. Littéralement : un visage d'abricot, des joues de pêche.
2. C'est-à-dire : un brillant mérite.
3. Voyez t. I, p. 3, note 3.
4. Littéralement : quoiqu'il soit bas comme les plantes *pong* et *pi*.
5. Littéralement : abaisser le noir (*tch'ouï-tsing*), c'est-à-dire daigner lui montrer ses prunelles noires. Voyez t. I, p. 278, note 3.
6. Littéralement : se frotter les yeux (*koua-mo*) pour mieux le

— C'est très-vrai, c'est très-vrai ! » s'écria Tchang-ïn en riant aux éclats. »

Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng se contentèrent de sourire.

« Je ne veux pas dire, reprit Song-sîn, que les hommes qui vivent dans la solitude soient tous des hommes de talent; dans le nombre, il y a eu de tout temps des hommes dignes de mépris.

— Pourquoi dites-vous, demanda Yên-pé-hân, qu'il y en a qui sont dignes de mépris?

— Ils se procurent, dit Song-sîn, des lettres d'hommes illustres pour chercher à s'introduire dans les maisons opulentes; ils empruntent frauduleusement les compositions des autres et osent les attribuer à leur propre talent. S'ils rendent visite à quelqu'un, ils l'accablent de leur respect; s'ils rencontrent des richesses, ils ne regardent pas si la justice les leur refuse. Des gens de cette sorte ne sont-ils pas dignes de mépris? Pour moi, lorsque je résidais à Tchang-'ân, il n'y avait pas un seul lettré que je ne comptasse au nombre de mes amis; mais je n'ai jamais emprunté frauduleusement un pouce de papier ni un mot d'écriture pour me faire recommander. Lorsque l'on me donnait un sujet pour composer des vers dans un temps déterminé [1], j'aurais mieux aimé me voir arracher la barbe et les moustaches ou verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang, que de voler la plus mauvaise rapsodie [2]

voir. Cette locution veut dire : faire un accueil honorable à quelqu'un, lui montrer de la considération ou du respect.

1. Littéralement : en faisant une coche à la bougie.

2. Je n'ai pu faire passer en français l'expression énergique, mais

d'autrui. C'est pourquoi lorsque je parcourais l'empire, les personnes qui se trouvaient avec moi me comblaient toujours de pompeux éloges. C'est sans doute un langage inconvenant qui ne devrait pas sortir de ma bouche; mais comme vous m'avez montré tous trois une bienveillance excessive, je n'ai pu retenir quelques mots de folle vanité.

— Monsieur Song, dit Yên-pé-hân, non-seulement vous connaissez parfaitement les autres, mais vous vous connaissez encore mieux vous-même. Permettez-moi seulement de vous adresser une question : Ces vers *sur les hirondelles blanches*, si pleins de pureté et de fraîcheur, de grâce et de noblesse, ont effacé ceux des poëtes précédents [1]. J'ignore si vous les avez composés seul, ou bien si vous les avez faits en concurrence avec une autre personne. »

Song-sin fut tout troublé de cette brusque question, à laquelle il était loin de s'attendre. Il aurait bien voulu dire qu'il les avait composés en concurrence avec une autre personne, mais il craignait qu'on ne recherchât son nom. Il répondit en conséquence qu'il les avait composés seul dans un moment d'inspiration.

« Les avez-vous composés, demanda Yên-pé-hân, dans votre noble province, ou bien en vous promenant dans la capitale? »

Song-sin ne put saisir, au premier moment, la cause

peu bienséante du texte chinois : voler un *reste de crachat* d'un autre homme.

1. C'est-à-dire : ceux de Chi-ta-pen et de Youen-kai. Voyez t. I, p. 20 et 21.

de cette question. Il se contenta de répondre d'une voix nonchalante qu'il les avait composés en se promenant dans la capitale.

« J'ai entendu dire, reprit Yên-pé-hân, qu'une demoiselle Chân, de Pé-king, a composé aussi, *sur les hirondelles blanches*, une pièce de vers qui l'a placée au-dessus des poëtes de son siècle. J'ignore si M. Song les a vus. »

Dès que Song-sin eut entendu prononcer le nom de mademoiselle Chân, qui lui rappelait sa supercherie, il éprouva tout à coup un cruel embarras. Le rouge lui monta au visage, et pendant quelques instants il n'eut pas la force de répondre. Il se contenta d'interroger à son tour : « Cette demoiselle Chân, demanda-t-il, comment la connaissez-vous ? »

En voyant l'altération de ses traits, Yên-pé-hân reconnut la fraude qu'il avait commise. Il éleva alors la voix et lui parla d'un ton à le glacer d'effroi. « Hier, dit-il, un de mes amis arrivait de la capitale. Quand je lui eus montré vos vers *sur les hirondelles blanches*, il m'apprit que lorsqu'il était dans la capitale, il avait vu des vers absolument semblables, composés *sur les hirondelles blanches* par une demoiselle Chân. J'ignore si c'est mademoiselle Chân qui a copié les vers de M. Song, ou si c'est M. Song qui a copié ceux de mademoiselle Chân [1]. »

Song-sin était dans un embarras mortel ; tout son visage était rouge, et il ne savait comment se retourner.

1. Littéralement : j'ignore si (les vers de) M. Song sont semblables à ceux de mademoiselle Chân, ou si (les vers de) mademoiselle Chân sont semblables à ceux de M. Song.

A la fin, il fit un effort sur lui-même. « Comment voulez-vous, dit-il, que les vers de chaque personne puissent être absolument semblables ?

— Suivant le témoignage de mon ami, répondit Yên-pé-hân, non-seulement les vers *sur les hirondelles blanches* étaient les mêmes, mais la pièce sur la chute de la première feuille de l'arbre Ou-thong [1] était absolument semblable. D'où vient cela ? »

Song-sin, ne sachant comment se tirer de là, prit le parti de rire aux éclats en disant : « Voilà qui est bien surprenant ! »

Tchang-in vit que Song-sin était fort mal à son aise, et se trouva obligé de venir à son aide. « Peu importe, dit-il, que ces vers soient semblables ou différents. En effet, cette demoiselle Chân n'est qu'une jeune fille. Est-il permis de croire qu'une jeune fille soit capable de faire des vers aussi admirables ? Je crains bien que votre honorable ami ne vous ait fait un conte.

— Qu'il ait fait ou n'ait pas fait un conte, dit Yên-pé-hân, c'est ce que j'ignore. Mais comme M. Song sait au fond ce qu'il en est, il faut absolument qu'il s'explique d'une manière claire et précise. »

Song-sin, ne se sentant pas la force de répondre, se contenta de rire à gorge déployée.

P'ing-jou-heng vit bien que si Song-sin eût voulu parler, il lui eût été difficile de se rétracter ; il prit tout à coup un visage sérieux : « Avant que nous nous connussions, dit-il, copier les vers d'autrui, pour rimer, tour à

1. Sterculia tomentosa (Hoffmann). Voyez t. I, p. 116.

tour, ensemble, et les écrire par hasard sur un éventail, c'était une chose fort ordinaire. Avant-hier M. Song rencontra pour la première fois le comte de Tsé (Yên-pé-hân). Comme il ne le connaissait pas encore, il copia les vers de mademoiselle Chân et les présenta comme étant de lui, dans le seul but d'entrer un moment en relations; c'était tout à fait sans conséquence. Maintenant que nous sommes devenus intimes, et que nos cœurs se comprennent [1], si vous alliez encore nous cacher la vérité comme auparavant, ce ne serait pas agir en ami. »

A ces mots, Yên-pé-hân battit des mains. « Les raisons de M. Tseu-tchi [2], dit-il, sont parfaitement justes. »

Song sin vit alors que l'affaire était éventée, et il sentit bien qu'il ne pouvait dissimuler davantage. Profitant donc des paroles de P'ing-jou-heng, il prit un visage assuré et dit en riant aux éclats : « Monsieur Tseu-tchi a lu dans le fond de mon cœur. Hier, comme je me rencontrais avec vous pour la première fois, je n'ai pu me dispenser de me donner un peu l'air d'un hôte distingué; maintenant que nous sommes devenus intimes, je dois vous parler sans détours. Seulement, vous seriez bien étonnés si je vous racontais l'histoire de cette demoiselle Chân. Il faut, messieurs, que vous buviez largement avant de l'entendre. »

P'ing-jou-heng et Yên-pé-hân furent enchantés: « M. Song est un homme charmant, s'écrièrent-ils; nous ne demandons pas mieux que de boire. »

1. Littéralement : et que le foie et le fiel se tournent l'un vers l'autre.

2. Nom honorifique de P'ing-jou-heng.

Aussitôt, ils ordonnèrent aux serviteurs de remplir de grandes coupes en corne de rhinocéros et de les offrir à la ronde.

Quand chacun eut vidé deux coupes, Yên-pé-hân prit la parole et dit : « Quelle personne est-ce en réalité que mademoiselle Chân? Je prie monsieur Song de vouloir bien nous l'apprendre. »

Song-sin, ne sachant comment se tirer d'affaire, se vit obligé de dire la vérité. « Cette demoiselle Chân, dit-il, est la fille de Chân-hiên-jin, le premier ministre de l'empereur actuel; elle s'appelle Chân-taï; j'imagine qu'elle a aujourd'hui quatorze ou quinze ans. A l'époque où elle composa les vers *sur les hirondelles blanches,* elle avait juste dix ans. Elle était belle comme une fleur, légère et gracieuse comme une hirondelle; cela va sans dire. Pour ne parler que de ses vers, non-seulement on en trouverait bien peu d'aussi beaux chez les poëtes de notre époque, mais on peut dire avec vérité qu'ils effacent l'éclat de ceux des Hân et des Thang. C'est pourquoi l'empereur actuel l'a honorée de sa faveur et de son amitié.

— Comment une fille si jeune a-t-elle pu être connue de l'empereur? demanda Yên-pé-hân.

— Voici à quelle occasion, répondit Song-sin : Un jour que l'empereur donnait un grand festin à une multitude de magistrats, il aperçut par hasard deux *hirondelles blanches,* et rendit un décret qui ordonnait aux Hân-lin [1] de composer des vers sur ce sujet. Les Hân-lin n'ayant

1. Aux membres de l'Académie.

pu, dans le moment, répondre à ce décret, le fils du ciel en fut vivement contrarié. Alors Son Excellence Chân lui présenta cette pièce de vers, dont la lecture le remplit de joie. C'est pourquoi Sa Majesté appela auprès de lui Chân-taï en vertu d'un ordre spécial, et, pour la mettre à l'épreuve sous ses yeux, il lui demanda trois strophes sur *l'empereur qui suit la droite voie*. Elle prit son pinceau et les composa à l'instant même.

« Le fils du ciel en fut enchanté et lui fit présent d'un *pied de jade*, (comme) pour mesurer les talents de l'empire. En outre, il écrivit pour elle avec son pinceau impérial, les quatre mots *Hong-wên-thsaï-niu* (fille de talent, éminente en littérature). Je n'ai pas besoin de parler des autres présents en or et en soieries. Son Excellence Chân fit construire le pavillon *du pied de jade*, et fixa les quatre mots écrits par l'empereur sur une tablette qu'il suspendit au haut de la façade. Il établit sa fille dans ce pavillon afin qu'elle pût y cultiver les lettres. Tous les jours, sa porte, était assiégée par les habitants de la ville de Tchang-ân, qui venaient demander à sa fille des pièces de vers ou de prose élégante.

— Monsieur Song, demanda Yên-pé-hân, avez vous jamais vu de près cette demoiselle? a-t-elle vraiment du talent ?

— Comment ne l'aurais-je pas vue ? répondit Song-sîn, comment n'aurait-elle pas été douée d'un véritable talent? Quelqu'un l'ayant soupçonnée de n'avoir qu'un talent d'emprunt, présenta un placet à l'empereur pour l'accuser. Le fils du ciel ordonna à Tchéou-kong-meng, gardien des joyaux de la couronne et sous-intendant es

cérémonies, à Hia-tchi-tchong, membre de l'Académie, à Pou-khi-thong, greffier du tribunal des rites, à Mou-li, introducteur des hôtes de haut rang, et à Yên-koueï, secrétaire du palais, de composer tous cinq avec mademoiselle Chân. Dans cette circonstance, tout le monde tremblait pour elle. « Comment une jeune fille, disait-on, pourrait-elle tenir tête, dans un concours, à cinq magistrats illustres? Ils ignoraient qu'une personne douée d'un véritable talent le tient réellement du ciel, et que peu importe l'âge ou le sexe. Cette demoiselle Chân n'eut pas plus tôt vu les sujets, que, laissant courir son pinceau, elle acheva sa tâche en un clin d'œil. Les cinq magistrats, qui avaient obtenu le grade de docteur, restèrent muets d'étonnement et ne purent proférer un mot, ni écrire une seule ligne. »

A ce récit, Yên-pé-hân et P'in-jou-heng furent dans le ravissement, et leur cœur en éprouva soudain une vive émotion. « Nous ne pouvons croire, dirent-ils avec un visage épanoui, qu'il y ait au monde une fille douée d'un tel talent. Dites-nous, je vous prie, ajouta l'un d'eux, combien de pièces de vers elle composa dans ce concours.

— Les vers, dit Song-sin, n'avaient pas par eux-mêmes une bien grande valeur, mais, grâce à son talent, elle a composé sur *les nuages de cinq couleurs* une pièce de vers libres de six à sept cents mots [1]. Sans avoir fait de brouillon, elle abaissa son pinceau et l'acheva sur-le-champ. Cette pièce renfermait de sages avis et célébrait

1. Voyez t. I, p. 118.

les louanges de l'empereur. Elle était pleine de charme et vous faisait mourir d'amour [1].

— Vous rappelez-vous cette pièce de vers? demanda P'ing-jou-heng.

— Ce morceau est fort long, répondit Song-sin; comment pourrait-on savoir par cœur un si grand nombre de vers? Je me rappelle seulement les plus beaux passages:

Du midi au nord, le phénix couvre le ciel de ses ailes brillantes;
La fille du dragon, qui pare l'empyrée et embellit la terre, sème une pluie de fleurs du haut des airs.

— Voici encore deux phrases parallèles :

Sans fil ni aiguille, le In et le Yang brodent la parure du ciel et de la terre;
Sans pinceau ni papier, les vapeurs et les nuages colorés les ornent de riches peintures.

— Dites-moi un peu si ces vers ne sont pas beaux.

— Si je ne vous avais pas rencontré, dit Yên-pé-hân en soupirant, j'aurais peut-être ignoré qu'il existe au monde une jeune fille si distinguée.

— Nous autres, reprit P'ing-jou-heng, parce que nous avons quelque peu de talent, nous nous vantions publiquement d'être des hommes de talent. En voyant ces vers, je sens combien nous étions présomptueux.

— L'empereur, ajouta Song-sin, était du même avis. Si parmi les femmes, dit-il, il se trouve un si beau talent, serait-il possible que l'empire, vaste comme il est, ne

1. Tel est le sens littéral : c'est-à-dire qu'on ne pouvait lire ses vers sans éprouver une vive passion pour elle.

possédât pas un de ces hommes de talent qui s'élèvent au-dessus de la foule? C'est pourquoi il ordonna sévèrement aux directeurs des colléges de lui en chercher en dehors du nombre des concurrents. Suivant ce que j'ai appris hier, Son Excellence Wang, le président du concours, veut vous présenter tous deux d'une manière spéciale à Sa Majesté. C'est justement mademoiselle Chân qui en aura été la cause.

— Cette demoiselle Chân a-t-elle déjà été demandée en mariage? dit Yèn-pé-hân.

— A l'époque où j'ai quitté la capitale, répondit Song-sin, elle était encore fort jeune; en second lieu, Son Excellence Chân n'était pas facile à aborder ; enfin, comme mademoiselle Chân était connue de l'empereur, les hommes ordinaires et sans talent n'osaient pas la demander à la légère. Voilà pourquoi elle n'est pas encore fiancée.

— A ce que je vois, reprit Tchang-in, à moins d'être le fils d'un prince, d'un comte ou d'un ministre, il sera impossible d'obtenir sa main.

— Si elle a du talent, dit Yèn-pé-hân, elle choisira nécessairement un homme de talent ; si le fils d'un ministre est dénué de talent, comment pourrait-il toucher son cœur? »

Ils continuèrent tous à causer et à rire ensemble. Quand on commença à être étourdi par le vin, Song-sin et Tchang-in se retirèrent chacun de leur côté. Un poëte a dit avec raison :

Les hommes d'un caractère méprisable ont un front d'airain qui ne rougit jamais ;

Mais un seul éclat de rire abat leur insolence.
Si leur visage pouvait rougir de honte et se couvrir de sueur,
On pourrait encore les compter au nombre des sages et des saints.

Ainsi Tchang-în et Song-sîn, qui, dans le commencement, voulaient faire parade de leur talent, s'en retournèrent cruellement mortifiés. Laissons-les pour le moment et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng. Depuis qu'ils avaient entendu prononcer le nom de mademoiselle Chân, ils en avaient été épris jusqu'au délire, et ne faisaient que penser à elle tout le long du jour. « Pour moi, dit tout à coup Yên-pé-hân, j'ai encore quelques doutes sur ce qu'on raconte de mademoiselle Chân.

— Et de quoi doutez-vous? demanda P'ing-jou-heng.

— Je doute, repartit Yên-pé-hân, que Song-sîn ait dit vrai. Est-il possible qu'une jeune fille possède un talent aussi merveilleux?

— Suivant moi, dit P'ing-jou-heng, il n'y a rien là dedans qui ne soit parfaitement exact.

— Sur quoi vous fondez-vous, dit Yên-pé-hân, pour trouver cela vrai?

— Ces jours derniers, répondit P'ing-jou-heng, je n'avais pas fini de vous raconter une curieuse aventure. Lorsque je me trouvais dans le temple de Mîn-tseu, du district de Wên-chang, je fis la rencontre d'une jeune fille qui n'avait que douze ans. Elle avait écrit sur un mur des vers beaux comme l'or et le jade; c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux; pourrais-je conserver maintenant là-dessus des doutes? Vous voyez, d'après cela,

que les faits attribués à mademoiselle Chân peuvent être bien fondés.

— Connaissez-vous son nom de famille et son petit nom? demanda Yên-pé-hân.

— Au bas des vers, dit P'ing-jou-heng, elle avait signé : Ling-kiang-sioué, fille de talent, âgée de douze ans, de l'arrondissement de Weï-yang. A en juger par son extérieur, elle m'a paru appartenir à la famille d'un illustre magistrat; mais quoique j'aie parcouru attentivement l'almanach des fonctionnaires publics, parmi ceux de Yang-tcheou, je n'en ai pas trouvé un seul du nom de Ling; c'est une chose inconcevable.

— D'après vos propres paroles et le récit de Song-sin, dit Yên-pé-hân, notre siècle posséderait en même temps deux jeunes filles de talent. S'il est permis de parler de vous et de moi, on peut aussi nous regarder comme deux hommes de talent de la même époque. Lorsqu'un fils est né, son père désire lui trouver une femme ; lorsqu'une fille est née, il désire lui trouver un mari [1]. S'il est un prince ou un ministre, si son fils est doué de talent, il désire toujours le marier à une personne d'un talent et d'une beauté accomplis. Si le ciel nous prenait en affection, et permettait à chacun de nous d'épouser une des deux demoiselles Chân et Ling, ne serait-ce pas, pour nous, une source de bonheur dans la vie présente et un charmant sujet d'entretien pour les siècles futurs? Mais une chose me fâche : nous sommes chacun de notre côté dans un coin de l'empire; (nous ressemblons à des

1. Cette citation est empruntée au philosophe Meng-tseu.

algues qui flottent séparément à la surface des mers [1]. Quand nous aurions le bonheur de renaître dans trois autres existences, nous ne voyons aucun moyen de nous réunir à elles. Voilà de quoi nous accabler de découragement et de douleur!

— Monsieur, dit P'ing-jou-heng, vous êtes né dans une famille riche et noble. Avant d'avoir quitté le seuil de votre hôtel, vous apercevez quelques difficultés sur la route, et voilà pourquoi vous vous livrez à ces tristes pensées. Mais moi, je suis seul au monde; où ne suis-je pas allé pour chercher une épouse? Mon unique chagrin était de n'en point trouver à mon gré. Maintenant que nous tenons les noms de Chân-taï et de Ling-kiang-sioué, fallût-il monter au ciel ou descendre dans les abîmes de la terre, nous pouvons dès ce moment rechercher leurs traces. Lorsque je me trouvais dans le district de Wên-chang, je voulus m'attacher aux pas de mademoiselle Ling, mais je manquais d'argent; c'est là le motif qui m'a conduit ici. »

A ces mots, Yên-pé-hân fit éclater sa joie. « Monsieur, lui dit-il, vos raisonnements élevés ont dissipé les ténèbres qui offusquaient mon esprit [2]. Les richesses et les honneurs, le mérite et la réputation nous viendront tout seuls; pourquoi resterions-nous cloués en cet endroit? Quoique vous n'ayez point de nouvelles de Ling-kiang-sioué et qu'il soit difficile de prendre des informations sur

1. Il se compare, lui et les deux jeunes filles, à des algues qui sont séparées les unes des autres et qui ne se rencontrent jamais.

2. Littéralement : ont écarté les roseaux qui bouchaient (la vue du) frère cadet.

elle, peut-on admettre que nous ne pourrons découvrir Chan-taï, qui est la fille d'un des ministres de Sa Majesté? Pour ce qui est des provisions nécessaires [1], j'ai le moyen de vous les fournir. Je veux les chercher avec vous, et si nous réussissons à les rencontrer, cette réputation solide, qui est le but de notre vie entière, n'aura pas été sans fruit.

— Non-seulement, dit P'ing-jou-heng, ces deux charmantes personnes ont le désir de se marier convenablement, mais nous-mêmes, qui sommes doués d'un si beau talent, nous ne devons point nous compromettre (par un mauvais choix.) »

Yèn-pé-hân lui témoigna à plusieurs reprises, son approbation.

Leur projet était bien arrêté lorsque, quelques jours après, un messager vint annoncer que Son Excellence Wang, le président du concours, avait adressé à l'empereur un rapport spécial où il recommandait Yèn-pé-hân, du département de Song-kiang-fou, et P'ing-jou-heng, du département de Ho-nân-fou, comme étant les talents les plus admirables de tout l'empire. Il ajoutait : « S'ils secondent Votre Majesté dans ses augustes desseins, ils ne peuvent manquer de se distinguer avec éclat. Je vous supplie de rendre un décret pour ordonner aux magistrats de les appeler à la cour et de leur faire le plus honorable accueil, afin de montrer au grand jour l'heureuse influence de l'estime que vous avez pour les lettres. »

1. C'est évidemment ainsi qu'il faut traduire, quoiqu'il y ait seulement en chinois : *hing-li* (des bagages).

Après avoir appris cette nouvelle, Yèn-pé-hân délibéra avec P'ing-jou-heng et lui dit : « Puisque le président du concours nous a présentés tous deux, demain, lorsque le décret aura été rendu, nous ne pouvons manquer d'être appelés à la capitale; nous profiterons de cette occasion pour nous informer de mademoiselle Chân.

— Si nous attendons, dit P'ing-jou-heng, que nous soyons appelés à la cour pour aller prendre des informations sur elle, j'y vois beaucoup d'inconvénients.

— Quels inconvénients? demanda Yên-pé-hân.

— Le talent de mademoiselle Chân-taï, répondit P'ing-jou-heng, est connu de l'empereur, et, d'un autre côté, les princes de la littérature ont proclamé sa supériorité; il est certain que des hommes ordinaires ne sauraient s'élever à son niveau. Nous avons été présentés, vous et moi, comme les deux premiers talents de l'empire. Si Sa Majesté rend un décret pour que nous composions avec elle, non-seulement nous ne pourrons l'égaler, mais même, si nous montrons une légère capacité, nous ressemblerons aux pourceaux blancs du Liao-tong [1], et nous deviendrons la risée du public.

— S'il en est ainsi, dit Yèn-pé-hân, comment faire?

1. Pé-thong vantait un jour son mérite et se proclamait l'homme le plus éminent de tout l'empire. Quelqu'un lui dit : « Il y avait jadis, dans le Liao-tong, une truie qui mit bas des petits dont la tête était blanche. Elle les admira et voulut les faire présenter à l'empereur. Mais ayant été dans le pays de Ho-tong, elle vit que tous les pourceaux étaient blancs. Elle en fut honteuse et s'en retourna. Si l'on examine votre mérite en présence de Sa Majesté, vous ressemblerez aux pourceaux blancs du Liao-tong. » — C'est-à-dire : on reconnaîtra que vous ressemblez aux autres hommes, que vous n'avez qu'un mérite ordinaire. (*Yun-fou-kiun-yu,* liv. IX, fol. 16.)

— Voici mon humble avis, répondit P'ing-jou-heng; le mieux est de profiter du rapport présenté en notre faveur pour entrer de suite dans la capitale Avant que l'empereur n'ait rendu son décret, nous changerons tous deux de nom de famille et de petit nom, et nous nous y glisserons secrètement. Comme mademoiselle Chân réside dans le pavillon du *pied de jade*, où elle mesure (juge) les talents de tout l'empire, les personnes qui viennent lui demander des vers ou de la prose élégante assiégent tous les jours sa porte. J'imagine qu'elle ne fuit point les hommes. Allons la trouver tous deux en secret pour composer avec elle, et juger de sa force. Si son talent ressemble à peu près au nôtre, et si elle n'a pas sur nous une immense supériorité, demain, quand le décret aura été rendu, nous nous présenterons au palais pour obéir au décret de l'empereur. Mais s'il nous est absolument impossible de l'égaler, nous cacherons alors notre nom de famille et notre petit nom, et nous nous éloignerons du monde. De cette manière, nous éviterons de montrer notre ignorance au grand jour.

— Votre projet est excellent, dit Yên-pé-hân en riant; seulement vous avez une trop haute idée de mademoiselle Chân, et vous nous rabaissez trop tous les deux. Nous sommes des hommes, nous avons dans la mémoire des milliers de volumes et nous avons la langue bien pendue [1]; de plus, notre pinceau, habile à se mouvoir en tous sens, n'a jamais trouvé son pareil. Pensez-vous que

1. Littéralement : dans la bouche, nous avons une langue de trois pouces.

nous allons mourir dès que nous aurons vu cette petite fille?

— Monsieur, s'écria P'ing-jou-heng en riant, gardez-vous de nous décerner des éloges exagérés. Li-thaï-pé était le poëte le plus éminent de la dynastie des Thang, et cependant, dès qu'il eut vu les stances que Thsouï-hao [1] avait inscrites dans le *pavillon de la cigogne jaune* [2], il n'osa plus composer des vers. Croyez-vous que je sois homme à céder le pas aux autres? Mais il est bien difficile de prévoir les événements de ce monde. Dernièrement, lorsque j'eus vu, dans la temple de Mîn-tseu, les vers de Ling-kiang-sioué, je fus sur le point de laisser mon pinceau [3], Pourrais je, à plus forte raison, traiter avec dédain Chân-taï, dont la réputation retentit dans tout l'empire?

— Eh bien! dit Yên-pé-hân en riant, n'en parlons plus; je m'en rapporte à vous pour toute cette affaire; mais il y a un point sur lequel j'ai besoin d'explication.

— Et sur quoi désirez-vous une explication? demanda P'ing-jou-heng.

— Mademoiselle Chân est seule, dit Yên-pé-hân, et nous sommes deux. Lorsque, dans le moment décisif, elle

1. Thsouï-hao était un poëte célèbre de la dynastie des Thang; il mourut à l'âge de trente ans, dans la période Thien-p'ao (742-755).

2. Ce pavillon était situé à l'angle sud-ouest de la ville de Ou-tchang-fou. La tradition rapporte que Feï-wên-weï ayant été élevé au rang des immortels, monta au ciel sur une cigogne jaune. A son retour, il se reposa dans ce pavillon. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XCIX, fol. 146.) L'encyclopédie *Youen-kien-louï-han* nous a conservé (liv. CCCXLIII, fol. 19) cette célèbre pièce de vers.

3. C'est-à-dire : de renoncer à faire des vers.

voudra juger du talent pour choisir un époux, ne vous formalisez point si je ne cède le pas à personne.

— Voilà qui est délicieux! s'écria P'ing-jou-heng; raison de plus pour que je m'explique nettement avec vous. Tous deux nous avons pris le titre de Thsaï-tseu (hommes de talent), et il ne serait pas aisé de distinguer en un moment, quel est le premier ou le second [1]. Si l'on me faisait concourir avec vous, en raison du crédit de votre famille, vous obtiendriez certainement la palme. Et même si nous nous rendions aujourd'hui à la capitale pour répondre au décret de l'empereur, les hommes qui sont à la tête des affaires ne manqueraient pas de vous mettre au premier rang. En voici la raison : vous descendez d'un inspecteur général, et ses disciples, ses anciens collègues remplissent la ville de Tchang-'ân. Pourrait-il y en avoir un seul qui ne fût disposé à vous recommander? Quoique je vous sois inférieur [2] sous ce rapport, cependant, au fond de mon âme, je ne puis m'abaisser au-dessous de vous. Comme, aujourd'hui, mademoiselle Chân tient le *pied de jade* pour mesurer le talent, si vous changiez avec moi de nom et de petit nom, nous n'aurions tous deux aucun appui extérieur, et notre sort ne dépendrait que de notre talent littéraire. Que sa décision me soit favorable ou non, je m'y soumettrai de grand cœur.

— Vous connaissez ma conduite, dit Yên-pé-hân; direz-vous que je me sers du crédit de ma famille pour me faire valoir ou acquérir de la réputation?

1. Littéralement : l'aîné ou le cadet.
2. Littéralement : quoique je vous le cède d'une fiche.

— Bien que vous ne vous serviez point du crédit de votre famille, les gens du monde accordent naturellement la réputation et l'estime en raison de la fortune ou du rang. Le comble de la justice serait de jeter son choix sur un lettré pauvre et sans nom. Si vous consentez, monsieur, à venir une fois avec moi, notre degré de talent sera nettement établi.

— En ce cas, dit Yèn-pé-hân, je suis prêt à changer de nom et à partir avec vous.

— Si votre résolution est prise, il faut vous mettre en route sur-le-champ; car pour peu que vous tardiez, dès que l'ordre impérial aura été rendu, les préfets et les sous-préfets viendraient vous retenir, et il vous serait impossible de sortir de chez vous.

— Approuvé! dit Yèn-pé-hân, faisons vite nos préparatifs. »

Leur projet une fois arrêté, ils préparent leurs bagages et partent sur-le-champ.

Laissons-les pour le moment et revenons à Tchang-în. Il s'était flatté d'écraser Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng à l'aide du talent de Song-sin; mais, à sa grande surprise, ces deux lettrés ayant découvert le fond de l'intrigue, Song-sin avait laissé voir son ignorance et avait été cruellement mortifié. D'un autre côté, ayant entendu parler du talent et de la beauté de Chân-taï, il se dit en lui-même: « Si je puis réussir à l'obtenir en mariage, ces deux individus succomberont d'eux-mêmes sans que j'aie besoin de les vaincre. Si j'examine, ajouta-t-il, le rang de nos familles, elle est fille d'un ministre d'État, et moi qui suis le fils du président du ministère de la magistrature, je puis

aller de pair avec elle ; mais comme elle est fière de son talent, je crains qu'elle ne daigne pas me promettre sa main à la légère. » Ces pensées, qui roulaient dans son esprit, le remplissaient de souci et d'inquiétude. Ce n'est pas tout : quelques jours après, il apprit encore que le président du concours avait réellement présenté Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng à l'empereur comme étant les premiers talents de l'empire, et qu'il avait demandé qu'on les appelât à la capitale. Cette nouvelle ne fit qu'accroître son tourment. « Quand ces deux petits coquins, dit-il, seront entrés dans la capitale, comme ils ont pour eux l'éclat de la jeunesse, une figure distinguée, un talent supérieur, et de plus la présentation spéciale du président du concours, il est certain que l'un ou l'autre s'emparera de la main de mademoiselle Chân. Je suis furieux contre eux! Il faut, se dit-il, que j'aille encore chercher M. Song et délibérer avec lui. »

Or, depuis le jour qu'il avait dîné chez Yên-pé-hân et s'était fait bafouer cruellement, Song-sin ne se souciait plus d'habiter la maison de Tchang-in, et il se vit obligé de revenir dans son ancienne hôtellerie. Ce jour-là, Tchang-in étant allé le chercher, lui raconta de point en point l'affaire qui lui tenait au cœur, et le pria d'imaginer quelque stratagème pour assurer le succès de son mariage.

« C'est difficile, c'est difficile, dit Song-sin en hochant la tête.

— Et pourquoi voyez-vous tant de difficultés? demanda Tchang-in.

— Quoique Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng vous aient

vexé, ce n'était après tout que de ces petits coups de langue et de ces railleries insignifiantes qu'on se permet entre amis. Comment auraient-ils osé vous offenser? Vous ne savez pas d'ailleurs que cette petite scélérate [1] est excessivement méchante. Dès qu'elle a abaissé son pinceau, semblable au ver à soie qui mange la feuille de mûrier, elle écrit [2] d'une manière continue, sans faire attention si les autres sont morts ou vivants. Si elle découvre en vous le plus léger défaut, elle composera une pièce de vers et vous raillera cruellement. Si vous voulez, monsieur, la demander en mariage, comment vous y prendrez-vous pour entamer cette affaire?

— A vous entendre, répondit Tchang-in, on dirait qu'elle ne doit pas se marier de sa vie.

— Pourrait-on supposer, dit Song-sin, qu'elle ne se mariera jamais? seulement j'ignore à quel homme elle donnera son cœur.

— Qu'elle consente ou refuse, dit Tchang-in, cela dépend d'elle; quant à la demander ou ne pas la demander, j'en suis parfaitement libre. Ce que j'ai de mieux à faire est d'écrire à mon père, et de le prier d'envoyer des entremetteuses pour la demander en mariage.

— Cela ne vous servira de rien, lui dit Song-sin.

— Pour quelle raison? demanda Tchang-in.

— En premier lieu, répondit Song-sin, monsieur votre

1. Littéralement : cette petite *tête fourchue* (expression de mépris qui désigne ordinairement une servante).

2. Il y a en chinois : elle écrit (en faisant) *cha-cha-cha*, sorte d'onomatopée intraduisible, qui est destinée à figurer à la fois le bruit que font les vers à soie en mangeant les feuilles et le pinceau en courant sur le papier.

père a une charge élevée, et il est fort avancé en âge; s'il va lui-même pour parler de mariage et qu'il voie sa pédanterie et son air d'importance, il ne daignera certainement pas s'abaisser jusqu'à faire cette demande.

« En second lieu, le vieux Chân est un homme excessivement opiniâtre; s'il ne voit point le gendre proposé, il est bien certain qu'il ne consentira pas à la légère.

« En troisième lieu, cette petite scélérate de Chân-taï aime le talent autant que sa propre vie. Si vous n'avez pas quelques belles pièces de vers ou de prose élégante pour faire impression sur elle, comment réussirez-vous à toucher son cœur? Comme le décret impérial qui concerne Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng n'est pas encore rendu, profitez de cette circonstance pour aller avant eux à la capitale, exposez clairement cette affaire à votre honorable père, et priez-le de charger un homme illustre et du plus haut rang d'aller faire la demande. Si celui-ci éprouve un refus, envoyez-en un autre; qu'il revienne à la charge jusqu'à quatre ou cinq fois, et presse le vieux Chân avec une persévérance infatigable. Il ne pourra s'empêcher de lui montrer des égards; qui sait s'il ne finira pas par donner son consentement? Si le vieux Chân veut voir le gendre, vous avez une figure distinguée et une taille avantageuse : je suis sûr que vous lui plairez. Ensuite, vous copierez quelques morceaux de style élégant ou de jolies romances, vous les signerez comme étant de vous, et les ferez présenter à mademoiselle Chân. Elle vit retirée dans l'intérieur du gynécée; comment pourrait-elle savoir que ces compositions ne sont

pas de vous? Si elle les lit avec plaisir, votre succès est presque assuré. »

Tchang-in fut ravi d'entendre ces paroles.

« Monsieur, lui dit-il, vos conseils sont extrêmement judicieux, mais c'est la première fois que je vois la capitale; ajoutez à cela que mon père est très-rigide, et si je le consulte pour faire des démarches, je crains d'éprouver des difficultés. J'ai entendu dire que vous avez habité longtemps la capitale, et qu'en fait de demandes à faire ou de commissions à exécuter, vous avez une expérience consommée. Si j'étais assez heureux pour emprunter votre puissant concours et vous accompagner, non-seulement j'en aurais une profonde reconnaissance, mais je ne manquerais pas de vous récompenser généreusement.

— C'est fort difficile, fort difficile, dit Song-sin, en hochant la tête à plusieurs reprises.

— Monsieur, reprit Tchang-in, aller faire un tour à Song-kiang ou à la capitale, c'est absolument la même chose. Pourquoi voyez-vous tant de difficultés?

— Il y a, répondit Song-sin, de grandes difficultés qu'il m'est impossible de vous dire.

— Lesquelles? demanda Tchang-in. Peut-être craignez-vous que mes provisions de voyage ne soient bien pauvres et que je ne puisse subvenir à toutes vos dépenses. Voilà sans doute pourquoi vous employez tant de prétextes et de subterfuges. Si vous avez la bonté de m'accompagner, quelque soient vos besoins, je vous jure que je ne lésinerai pas. »

Song-sin voyant que Tchang-in le pressait avec tant

d'instance de venir à la capitale, se dit en lui-même : « Il y a quatre ou cinq ans que j'ai quitté la capitale, j'imagine que mon ancienne mésaventure est maintenant oubliée; et quand même quelque personne me reconnaîtrait, qui oserait se mettre en hostilité avec moi? Si je restais à Song-kiang, ma position ne serait pas fort belle; il vaut mieux l'accompagner à la capitale. Je profiterai de l'occasion pour vivre à ses dépens; cela m'arrange parfaitement. Mais il faut absolument que je change mon nom de famille et mon petit nom; c'est un parti excellent. » Puis, après quelques instants de réflexion : « Monsieur, dit-il, si j'ai fait difficulté d'aller à la capitale, en voici tout simplement la raison : précédemment, lorsque j'y demeurais, je jouissais d'une grande réputation qui m'avait attiré une multitude d'amis. Tous les jours, j'étais importuné de leurs assiduités, et je ne pouvais disposer de moi; c'était là la cause de mes craintes. Si vous voulez absolument que je vous accompagne, je n'y consentirai qu'à la condition de changer de nom et de ne voir personne.

— Cela me convient encore mieux, reprit gaiement Tchang-in; si vous changez de nom et ne voyez personne, mon affaire ne pourra qu'y gagner.

— Si vous êtes décidé à aller à la capitale, dit Song-sîn, il ne faut pas y mettre de retard, car lorsque Yen-pé-hân et P'ing-jou-heng y seront arrivés, il nous faudra plus d'une fois les fuir et les éviter. Il vaut mieux partir de bonne heure et faire preuve d'adresse et d'agilité. Quand ils arriveront ensuite, quoiqu'ils aient du talent et une figure distinguée, cela ne leur servira de rien.

— A merveille! à merveille! s'écria Tchang-in; tout le reste ne présente plus de difficulté. Seulement, si je veux copier de la prose élégante ou de beaux vers, où les trouverai-je?

— Rien de plus aisé, répondit Song-sin. Si vous voulez des morceaux de prose élégante vous n'avez qu'à charger un tchaï-fou[1] de copier quelques pièces des candidats à qui les examinateurs de chaque district ont décerné, après le concours, le premier ou le second rang; vous vous servez de ces compositions et le tour est fait. Je passe aux vers et aux chansons. J'ai entendu dire que, ces jours derniers, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ont composé tour à tour de charmantes stances en entendant le chant des loriots dans le village de Thsièn-lieou. Ce n'est pas tout : Yen-pé-hân a encore composé une pièce de vers qu'il a écrite sur un mur; il en a donné une seconde à une musicienne, et une troisième à un jeune chanteur. De son côté, P'ing-jou-heng a fait une pièce de vers où il dépeint ses tendres émotions, et il en a écrit une autre sur un mur du temple de Min-tseu. Que ne chargez-vous un ami de copier tous ces vers et de vous les apporter? De plus, cette pièce de vers qu'il a écrite sur le mur de votre maison, est aussi très-excellente. Vous n'aurez besoin que d'en changer le sujet et d'y inscrire votre nom. Quand une fois vous serez arrivé dans la capitale, qui pourrait, à une distance de trois mille lis, démêler le vrai du faux? »

1. J'ignore la correspondance française de ce nom. *Chou-tchaï* signifie un cabinet d'étude; peut-être qu'ici *tchaï-fou* veut dire un expéditionnaire attaché au bureau des concours.

A ces mots, Tchang-in fut ravi de joie. Il envoya en effet de tous côtés de ses affidés pour copier les vers en question; il chargea en outre Youên-in d'aller dérober quelques-uns des charmants morceaux de poésie ou de prose élégante que Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng avaient jadis composés. Après quoi, il pria quelqu'un de les réunir ensemble, de les faire graver et d'en former un volume qu'on intitulerait *Tchang-tseu-sin-pien,* c'est-à-dire *Nouvelles compositions de Tchang-tseu*[1]. Song-sin changea ensuite son nom, et prit celui de Song-yên; puis nos deux champions se rendirent secrètement à la capitale. Laissons-les pour le moment, et revenons à Yên-pé-hân. Quoiqu'il eût perdu son père, Son Excellence Yên, le président des inspecteurs généraux, il avait encore sa mère, la noble dame Tchao. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et l'ayant chargée du soin de ses affaires domestiques, il se procura lui-même une grande quantité de provisions et de bagages et se fit accompagner par quatre serviteurs vigoureux, ensuite il consulta P'ing-jou-heng. Yên-pé-hân adopta le nom de Tchao-tsong, et P'ing-jou-heng celui de Tsiên-hong[2]; ensuite, ils prirent tous deux le costume de pauvres bacheliers et s'acheminèrent secrètement vers la capitale.

Par suite de ce départ, j'aurai beaucoup de choses à

1. Même nom que Tchang-in.

1. Je n'ai pu conserver, dans le texte, l'origine de ce changement. Voici le passage entier : Yên-pé-hân, d'après le nom de famille de sa mère, changea son nom en celui de *Tchao-tsong*; P'ing-jou-heng, imitant les deux mots *Tchao-tsong,* emprunta (en partie) le sens de l'expression *Tsong-hong,* et changea son nom en celui de Tsien-hong.

vous conter en détail. Leur imagination était brillante comme la soie de diverses couleurs, et leur style avait tout l'éclat d'une broderie. Leur talent était sans pareil, et il trouva son pareil ; on eût dit des fleurs douées de la parole, et du jade qui exhale un parfum. Leur beauté était sans rivale, et elle trouva des rivales.

Si vous ne connaissez pas les événements qui vont suivre, prêtez-moi un moment l'oreille, je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII

LA VUE D'ANCIENNES PIÈCES DE VERS FAIT NAÎTRE UNE VIVE PASSION [1].

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ayant adopté les noms de Tchao-tsong et de Tsiên-hong, s'affublèrent du costume de pauvres bacheliers, louèrent secrètement une barque à l'insu du président du concours, et partirent en passant par Sou-tcheou, Tchang-tcheou et Tchin-kiang. Lorsqu'ils rencontraient sur la route un lieu célèbre ou charmant, ils ne manquaient pas de le visiter tous deux, et de composer des vers où ils faisaient briller les agréments de leur esprit et la richesse de leur érudition. C'était pour eux un vrai bonheur. Étant arrivés un jour à Yang-tcheou, ils trouvèrent le pays plus riant et plus beau que le Kiang-nân. Comme ils aimaient les endroits renommés, ils allèrent se loger dans le couvent de Khiong-hoa. En se promenant de tous côtés, ils apprirent qu'au nord-ouest de la ville, il y avait une maison appelée P'ing-chân-thang [2], qui avait été construite par les soins

1. Littéralement : en voyant d'anciens vers, tout à coup elle devient malade d'amour.

2. C'est-à-dire : la maison de la montagne aplanie.

de 'Eou-yang-siéou, l'un des écrivains les plus célèbres de la dynastie des Song. C'était jadis l'antique résidence d'un lettré qui avait effacé tout son siècle par les charmes de son esprit.

Ils partirent aussitôt ensemble pour aller se promener, et, après quelques recherches, ils arrivèrent au lieu indiqué. Quoique les fondements subsistassent encore, la maison était tout en ruines. Dans le voisinage, on ne voyait plus qu'une montagne déserte, qui tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, dérobait ou laissait découvrir les alentours; en avant et en arrière, croissaient quelques saules languissants. Nos deux poëtes s'approchent pour contempler les restes de ce monument, et éprouvent une pénible émotion en songeant à son antique splendeur, aujourd'hui tristement éclipsée. Ils chargèrent un domestique d'aller acheter une cruche de vin dans le village, et s'étant assis chacun sur un bloc de pierre, ils se mirent à boire tête à tête. « Je pense, dit Yên-pé-hân, que 'Eou-yang-siéou, qui avait fait construire ici sa maison, était un des lettrés les plus éminents de la dynastie des Song. De jolies chanteuses lui servaient à boire; à cette époque, combien devait-il être heureux! Où sont-elles maintenant? Il ne reste plus que des débris d'un aspect triste et glaçant. On voit que le mérite et la réputation, les richesses et les honneurs passent en un clin d'œil, comme les nuages qu'emporte le vent. Quel avantage peuvent-ils nous procurer?

— Bien que les richesses et les honneurs ne durent pas longtemps, reprit P'ing-jou-heng, une brillante réputation se soutient d'elle-même sur la terre. Aujourd'hui, bien que 'Eou-yang-siéou ne soit plus du monde, le sou-

venir des jouissances que lui procuraient, dans cette maison, la poésie et le vin, n'est pas encore effacé. Regardez, monsieur, cette montagne solitaire et ces saules desséchés. Quoique ce site offre un aspect triste et désolé, on y est retenu par un charme secret; on n'a pas besoin d'être ému et enchaîné par les compositions touchantes de Yong-chou[1]. »

Comme ils étaient au plus bel endroit de leur entretien, ils aperçurent soudain deux hirondelles qui voltigeaient çà et là en faisant de petits cris; on eût dit qu'elles jasaient entre elles et qu'elles prêtaient l'oreille. A cette vue, ils ne purent maîtriser l'élan de leur verve poétique; ils ordonnèrent à un domestique d'apporter un pinceau et un encrier, et de nettoyer la surface d'un mur délabré. Après quoi, Yên-pé-hân y écrivit le premier les vers suivants :

J'ai entendu dire qu'à l'époque où cette maison venait d'être fondée,
On y goûtait avec délices les charmes de la poésie et du vin.
Il y a bien longtemps que tout cela est évanoui;
Il ne reste plus que cette montagne solitaire.
Qui est-ce qui a vu ce séjour? qui est-ce qui l'a admiré?
Interrogez, je vous prie, les froides hirondelles de P'ing-chân.

Composé par Tchao-tsong, de Yun-Kiên.

Yên-pé-hân ayant fini d'écrire, P'ing-jou-heng prit le pinceau, et traça, à son tour, des vers sur les mêmes rimes :

1. J'ai vainement cherché le nom de Yong-chou dans la *Biographie universelle de la Chine*. C'était sans doute un auteur contemporain de la personne qui parle.

Le printemps est passé, et la pivoine reste dépouillée de ses charmes.
Quand l'automne se fait sentir, le saule perd ses fils soyeux.
Toutes les choses du monde sont sujettes au changement;
Il n'y a que l'éclat de la renommée qui ne change point.
Gardez-vous, gardez-vous de vous plaindre.
Voici encore les hirondelles de P'ing-chân.

Composé, sur les rimes précédentes, par Tsiên-hong, de Lo-yang.

Les deux amis ayant achevé leurs vers, se regardèrent l'un l'autre en souriant. Ils discoururent encore sur des faits anciens et modernes, et après avoir bu gaiement pendant une demi-heure, ils se prirent par la main et regagnèrent à pas lents le couvent de Khiong-hoa. En ce moment, le ciel était déjà sombre. Ils aperçurent devant eux une multitude d'employés et de porteurs de chaise : il y avait beaucoup de bruit et de mouvement. En ayant demandé la cause, ils apprirent que le gouverneur faisait jouer la comédie dans la grande salle du couvent et y avait invité des étrangers. Voyant que la nuit était arrivée, et qu'il y avait une confusion de monde, ils se glissèrent au milieu de la foule, et s'approchèrent tout doucement de la salle. Au premier coup d'œil, ils aperçurent, dans la partie supérieure, deux hôtes assis chacun devant une table servie avec luxe. C'étaient justement Tchang-in et Song-sin. Ils en furent fort étonnés, et se dirent en eux-mêmes : Pourquoi ces deux individus sont-ils venus ici? Ayant regardé une seconde fois, ils virent, à une table placée plus bas, le préfet lui-même qui leur tenait compagnie. Mais, craignant d'être reconnus, ils n'osèrent rester

plus longtemps et s'en revinrent à leur hôtellerie, où ils causèrent en confidence.

« Lorsque nous étions à la maison, dit Yên-pé-hân, nous n'avons pas appris leur départ : comment se fait-il qu'ils se trouvent ici avant nous?

— J'imagine, repondit P'ing-jou-heng, qu'ils sont venus dans le but de soutirer de l'argent.

— S'il s'agit de soutirer de l'argent, reprit Yên-pé-hân, cela peut bien être le but du vieux Song; quand à Tchang-pé-kong [1], il est puissamment riche; comment aurait-il consenti à quitter sa maison et à venir ici après un long voyage pour satisfaire un vil intérêt? Voici là-dessus mon opinion : je crois qu'il a appris l'histoire de mademoiselle Chân, et qu'il en est devenu follement épris. C'est pour cela qu'il emmène secrètement le vieux Song à la capitale, afin de faire avant nous les premières ouvertures.

— Vous avez parfaitement raison, dit P'ing-jou-heng ; il compte sur l'influence de son père, qui est le président du ministère de la magistrature ; et c'est de là, sans doute, que lui vient ce projet. Quel stratagème emploierons-nous pour réussir?

— Je ne vois pas grand' chose à faire, dit Yên-pé-hân. Du reste, cette affaire touche aux sentiments de notre cœur. Si chacun de nous voulait les dévoiler, il ne le pourrait pas, et s'il s'agissait de lutter ensemble, cela nous serait impossible. Le mieux est de partir sans délai. Une fois arrivés à la capitale, nous observerons

1. C'est-à-dire : Tchang-in, surnommé *Pe-kong*.

les occasions et nous verrons ce que le Ciel nous réserve.

— Puisque vous êtes décidé à partir, dit P'ing jou-heng, mettons-nous demain en route, et tâchons qu'ils ne nous voient point; car s'ils savaient que nous allons tous deux à la capitale, ils redoubleraient de diligence pour nous devancer.

— Vous avez raison! vous avez raison! s'écria Yên-pé-hân; il faut partir demain de bonne heure. »

Après avoir dormi pendant toute la nuit, ils se levèrent de grand matin et préparèrent leurs bagages. Puis ils allèrent faire leurs remercîments au maître de l'hôtel, et ayant loué eux-mêmes une barque, ils partirent sur-le-champ pour la capitale.

Le lecteur se demande sans doute comment il se faisait que Song-sin et Tchang-in fussent là occupés à boire et à s'amuser. Il faut savoir que Song-sin venait d'arriver à Yang-tcheou. Comme il avait eu jadis des relations d'amitié avec le préfet Téou, il voulut se vanter devant Tchang-in d'avoir un grand nombre d'amis. Il alla donc aussitôt lui rendre visite; puis, quand il fut en présence du préfet, il dit, d'un ton glorieux, que Tchang-in, le fils du président du ministère de la magistrature, était son ami intime et l'avait accompagné jusqu'à la capitale. En entendant prononcer les mots de *ministère de la magistrature,* le préfet Teou ne put s'empêcher de flatter le pouvoir. Voilà pourquoi il avait fait jouer la comédie et les y avait invités tous les deux. Au milieu de la pièce, il leur avait offert une collation. Le préfet saisit cette occasion pour questionner Tchang. « Monsieur, lui dit-il, al-

lez-vous à la capitale pour rendre visite à votre illustre père, ou pour quelque autre motif?

— C'est uniquement pour voir mon respectable père, répondit Tchang-In; je n'ai aucune autre affaire.

— Et vous, monsieur Tseu-tching [1], ajouta le préfet, je vous demanderai aussi qu'est-ce qui vous a poussé à aller à la capitale?

— Là-dessus, dit Song-sin, je serais bien aise de causer tranquillement avec vous. J'oserai demander à Votre Excellence si elle a appris dans quelle position se trouve Ling-kiang-sioué depuis son arrivée à la capitale. Remplit-elle l'office de seconde femme ou de servante?

— L'histoire de Ling-kiang-sioué est quelque chose de merveilleux, dit le préfet en riant; est ce que vous n'en savez encore rien?

— Après qu'elle fut partie pour la capitale, dit Song-sin, j'allai faire une excursion dans le pays de Yun-kiên; je vous jure que je n'en sais rien.

— Mademoiselle Chân, dit le préfet, fière de l'éclat de son talent et soutenue par la bienveillance de l'empereur, était pleine d'orgueil et de jactance, et ne comptait pour rien le reste du monde; c'est ce que vous savez parfaitement. Mais tout à coup, Ling-kiang-sioué, cette petite fille qui n'est pas dépourvue de talent, arriva à l'hôtel (de Chân-hiên-jin). Dès qu'elle fut en sa présence, elle disputa avec lui sur les rites et refusa de le saluer. Mademoiselle Chân lui ayant proposé un sujet de poésie pour la mettre à l'épreuve, elle prit un pinceau et acheva

1. Nom honorifique de Song-sin.

sur-le-champ la composition demandée. Mademoiselle Chân, qui jusqu'ici jetait un coup d'œil dédaigneux sur tout l'empire, se vit complétement écrasée. Non-seulement on n'osa pas la traiter comme une servante ou une femme de second rang, mais j'ai entendu dire que S. E. Chân voulut même la saluer du titre de fille adoptive, et que mademoiselle Chân, craignant que ce ne fût la rabaisser, se décida à lui montrer le même respect qu'à un hôte. Ce n'est pas tout : elle adressa à l'empereur un placet où elle demandait pour son amie une qualification de fonctionnaire, et Sa Majesté, agréant cette demande, lui donna le titre de *Niu-hio-ssé* [1]; puis elle conféra en outre à Ling-sin, son père, le droit de porter le bonnet et la ceinture de *Tchong-chou*, afin de l'entourer de considération. Dites-moi un peu si cela n'est pas extraordinaire. Vous vouliez, monsieur, la punir pour décharger votre colère ; vous ne saviez pas qu'elle ferait un jour fortune, et que le malheur même serait la source de son bonheur. »

A ce récit, Song-sin resta quelque temps plongé dans la stupeur ; puis il s'écria : « Est-il possible que ce soit vrai?

—Quand le décret fut rendu, répondit le préfet, ce fut moi-même qui remis à Ling-sin le bonnet et la ceinture. Comment pourriez-vous dire que ce n'est pas vrai?

— A ce que je vois, reprit Song-sin, mademoiselle Ling-kiang-sioué dirige en partie les affaires de la famille Chân.

— J'ai entendu dire, reprit le préfet, que Ling-kiang-

1. Ailleurs, elle est appelée Niu-tchong-chou, secrétaire féminin du palais.

sioué ne prononce pas une parole que mademoiselle Chân ne la suive à la lettre; comment pourrait-elle ne pas avoir la direction des affaires de l'hôtel? »

A ces mots, Song-sin s'abandonna quelque temps à ses réflexions; ensuite, regardant fixement Tchang-in : « Monsieur, lui dit-il, voici pour vous une belle occasion !

— Où voyez-vous cela? demanda Tchang-in avec émotion.

— Cette belle occasion, répondit Song-sin, dépend entièrement de S. E. Téou; c'est une vérité que je ne dois pas vous cacher.

— Puisque j'ai été assez heureux, dit Song-sin, pour que mon respectable maître Téou m'honorât par erreur de son amitié, rien n'empêche que son disciple ne lui expose franchement l'affaire qui l'intéresse.

— Monsieur Tchang, demanda le préfet, quelle est donc l'affaire qui vous tient au cœur?

— Excellence, dit Song-sin, quoique M. Tchang fasse ce voyage pour aller présenter ses devoirs à son illustre père, la vérité est qu'ayant entendu parler de mademoiselle Chân, il a un extrême désir de l'avoir pour épouse. Dès qu'il sera arrivé à la capitale, il priera quelques grands personnages de demander sa main. Comme leurs deux familles se valent, il est permis de croire que cette affaire réussira. Je dirai seulement que mademoiselle Chân étant douée de talent, doit nécessairement se passionner pour un homme de talent; mais il n'est pas bien certain qu'elle ait pu connaître en un moment le talent élevé de M. Tchang. Je viens d'apprendre tout à l'heure que Ling-kiang-sioué a été favorisée à ce point de la fortune, et

même que son père Ling-sin, surnommé *Ta-hou* (le richard), a obtenu le bonnet et la ceinture de magistrat. Pourquoi ne pas invoquer la haute influence de Votre Exc. pour qu'elle prie Ling-ta-hou d'écrire à Ling-kiang-sioué une lettre confidentielle par laquelle il l'instruirait du projet de mariage de M. Tchang, et la chargerait de travailler secrètement à en assurer le succès? Puis, vous lui enverriez le volume de poésies que M. Tchang a fait graver, afin qu'elle connaisse ses talents distingués. Une fois qu'il aura touché intérieurement le cœur (de mademoiselle Chân), les affaires extérieures[1] se feront le mieux du monde. N'est-ce pas là une heureuse occasion? »

Après ce discours, Tchang-in devint rayonnant de joie et salua le préfet à plusieurs reprises. « Illustre maître, lui dit-il, si je suis assez heureux pour que votre haute bienveillance fasse réussir cette affaire, je vous jure que votre disciple n'oubliera pas de vous en témoigner toute sa reconnaissance.

— Si vous désirez, dit le préfet, que je fasse écrire une lettre par Ling-sin, et que je l'envoie à la capitale, il n'y a rien de plus aisé. Je serai heureux de donner un coup d'épaule à mon honorable frère aîné[2]. »

Tchang-in le remercia avec effusion. « Puisque j'ai reçu votre généreux consentement, lui dit-il, demain matin, je me ferai un devoir de me rendre à votre hôtel pour vous présenter ma demande. »

Après cet entretien, ils se mirent de nouveau à table,

1. C'est-à-dire : tout ce qui se rapporte aux préparatifs et aux cérémonies du mariage.
2. C'est-à-dire : à vous, monsieur Tchang.

et quand on eut joué la seconde partie de la comédie, ils se séparèrent.

Le lendemain, Tchang-in et Song-sin ayant consulté ensemble, préparèrent de riches présents et allèrent les offrir au préfet. Ils prièrent alors le préfet d'engager Ling-sin à écrire une lettre et à l'envoyer à la capitale, pour charger Ling-kiang-sioué de faire adroitement la demande de mariage. En outre, ils lui remirent le volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang*, et le prièrent de l'envoyer à la capitale, avec la lettre, afin qu'on pût juger du rare talent de Tchang-in.

« Monsieur, dit le préfet, si je ne recevais pas vos riches présents, vous ne manqueriez pas de dire que je refuse de faire votre commission ; » et aussitôt il les accepta en totalité. En conséquence, il envoya sa carte à Ling-sin, en l'invitant à venir le voir, et dès qu'ils furent tête à tête, il lui conta toute cette affaire. Ling-sin n'aurait osé désobéir aux ordres du préfet. Sur-le-champ il pria le bachelier Tching d'écrire une lettre avec toute l'habileté dont il était capable, de mettre sous la même enveloppe les *Nouvelles compositions de Tchang*, et d'ordonner à sa fille de tâcher d'assurer le succès de cette affaire. Quand il eut fini d'écrire, il cacheta soigneusement ce pli et l'envoya au préfet Téou. Celui-ci le transmit aussitôt à Tchang-in, qu'il regardait comme un personnage considérable. Tchang-in, l'ayant reçu, se crut en possession d'un trésor inestimable. En conséquence, il prit congé du préfet et lui adressa ses remerciments. La nuit suivante, il partit avec Song-sin et se dirigea vers la capitale. Aussitôt qu'il fut arrivé, il alla rendre visite à son père, et

ayant pris des informations sur Chân-hiên-jîn, il apprit que ce ministre n'était plus à la cour.

Or, Chân hiên-jîn, dont la fille avait obtenu par l'éclat de son talent la faveur impériale, et avait écrasé dans un concours les premiers fonctionnaires de l'État, ne put échapper à la haine d'une foule de jaloux et d'envieux. Il avait adressé de suite plusieurs placets, où il alléguait le mauvais état de sa santé, pour quitter les affaires et se retirer dans son pays natal.

L'empereur avait d'abord refusé; mais ne pouvant résister aux vives instances de Chân-hiên-jîn, il l'appela auprès de lui et lui dit : « Vu les sollicitations pressantes de Votre Excellence, j'aurais mauvaise grâce à vous retenir malgré vous; mais j'aime passionnément les compositions de Chân-taï, votre noble fille, et tous les jours j'ai des ordres à lui donner [1]. Si vous quittez les affaires pour aller vivre dans la retraite, vous emmènerez nécessairement toute votre famille, et j'y verrais beaucoup d'inconvénients : comment faire?

— Sire, reprit Chân-hiên-jîn, Votre Majesté m'a comblé de bienfaits sans nombre. Comment votre humble sujet oserait-il persister absolument dans son refus? Seulement mes longs travaux ont altéré ma santé; les affaires du conseil d'État sont si multipliées, que je ne puis vraiment en soutenir le poids. Voilà pourquoi, sire, j'ai osé vous importuner si souvent de ma demande.

— Puisque Votre Excellence, dit l'empereur, ne peut résister à la fatigue des affaires, à vingt li (deux lieues) d'ici,

1. C'est-à-dire : j'ai lieu de lui demander des compositions littéraires.

au sud de la capitale, il y a une *villa* impériale qui est située dans un lieu solitaire et retiré ; je vous la donne pour que vous puissiez vous y établir et soigner votre santé. Vous y trouverez le repos dont vous avez besoin, et toutes les fois que j'aurai à vous consulter, il me sera aisé de vous appeler auprès de moi; de plus, la fille de Votre Excellence pourra à tout instant me présenter les morceaux de poésie ou de prose élégante qu'elle aura composés. Ne sera-ce pas faire d'une pierre deux coups? »

Chân-hièn-jin remercia l'empereur en se prosternant jusqu'à terre. « Sire, dit-il, si votre auguste bonté s'intéresse ainsi à cet humble sujet, c'est qu'elle est vraiment élevée comme le ciel, et profonde comme la terre ! » Il obéit aussitôt aux ordres du souverain, et se retira dans la *villa* impériale. Quoique cette *villa* impériale ne fût qu'à vingt li (deux lieues) de la capitale, elle en était séparée par des montagnes et des rivières; c'était un monde à part. On y voyait des eaux limpides et des tertres verdoyants, des bosquets touffus, des sentiers solitaires coupés par de clairs ruisseaux, des fleurs et des oiseaux d'espèces aussi rares que remarquables; ce séjour délicieux ne le cédait point au riant jardin de Wang-weï [1], et il pouvait rivaliser avec la vallée d'or [2] de Chi-lo.

Chân-hièn-jîn s'y étant retiré avec toute sa famille, se trouvait au comble du bonheur. Il avait construit comme par le passé un autre pavillon du pied de jade, et y avait

1. Littéralement : à Wang-tch'ouen de Wang-weï. Voyez t. I, p. 175, note 1.

2. Nom d'une maison de plaisance de Chi-lo, le même que Chi-tsong. Voyez t. I, p. 175, note 2.

installé sa fille Chân-taï et Liang-kiang-sioué, afin qu'elles pussent se livrer en paix à la culture des lettres. Le mot de *villa* impériale est ici un nom collectif, car cette maison de plaisance comprenait une dizaine de jardins et de pavillons champêtres où l'on pouvait à son gré se promener et se récréer. Quoique Chân-hiên-jîn se trouvât fort heureux, voyant que sa fille avait déjà quinze à seize ans, il ne pouvait s'empêcher de songer à lui choisir un époux. Lorsqu'il faisait partie du conseil d'Etat, comme la réputation de Chân-taï remplissait la ville de Tchang-'an, tous les jeunes gens brûlaient de la demander en mariage; cependant ils savaient que l'empereur l'honorait de sa bienveillance, et ils pensaient bien que son père ne la donnerait pas à la légère. C'est pourquoi ils n'osaient aller demander sa main. De là vint qu'elle était arrivée aujourd'hui à l'âge de seize ans et n'était pas encore mariée. Chân-hiên-jîn avait beau chercher parmi les fils des plus hauts personnages, il n'en trouvait pas un seul qui fût quelque peu digne de son choix. « Attendons, dit-il en lui-même, jusqu'au printemps prochain. Quand la liste du concours aura été publiée, si j'y trouve quelque jeune thsîn-ssé (docteur), je serai charmé de l'appeler pour être mon gendre. » Qui aurait pu prévoir que Tchang-în, dès son arrivée à la capitale, apprendrait que S. E. Chân s'était fixée dans une des *villas* de l'empereur? Il en informa d'abord son père, afin qu'il chargeât quelque grand personnage d'aller lui présenter sa demande. Ensuite, il envoya un messager pour porter la lettre de Ling-sîn à la *villa* impériale.

Ling-kiang-sioué ayant reçu la lettre de son père, l'ou-

vrit avec empressement, et, en la lisant, elle apprit que Tchang-in désirait demander la main de mademoiselle Chân, et la chargeait elle-même de contribuer au succès de cette démarche. Elle vit en outre que la même enveloppe renfermait un volume intitulé : *Nouvelles poésies de Tchang*. Elle l'ouvrit, et, au premier coup d'œil, elle remarqua plusieurs pièces de vers composées dans le village de Thsiên-liéou, en entendant le chant des loriots, et qui d'abord avaient été écrites sur un mur. Le style en était pur, élégant et plein de charme. Elle ne put maîtriser les élans de sa joie « Quels beaux vers! quels beaux vers! s'écria-t-elle. Où peut exister un homme d'un si merveilleux talent? » Elle n'avait pas fini de tout lire, lorsque soudain Chân-taï arriva et lui dit : « Mademoiselle Ling, que regardez-vous-là? »

Ling kiang-sioué vit que c'était Chân-taï. Elle se retourna de son côté, et lui dit en riant : « Mademoiselle, je vous félicite, je vous félicite.

— Pourquoi prononcer tout à coup ces paroles extraordinaires? lui dit Chân-taï; quel bonheur est-il arrivé à votre petite sœur pour que vous la félicitiez ainsi?

— Votre humble servante, répondit Ling-kiang-sioué, vous a trouvé là-dedans [1] un époux distingué; n'y a-t-il pas de quoi vous féliciter?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï, pourquoi parler si légèrement? non seulement il n'y a pas là d'époux, mais quand même il y en aurait un, comment sauriez-vous s'il est distingué?

1. En disant ces mots, elle montre la lettre de son père et les poésies de Tchang.

— Si je ne voyais pas d'époux, répondit Ling-kiang-sioué, comment pourrais-je vous inviter à la joie? Et si j'en voyais un qui ne fût pas distingué, comment pourrais-je vous féliciter? Veuillez, mademoiselle, examiner ces poésies ; vous verrez alors que je dis vrai. » En disant ces mots, elle remit à Chân-taï les *Nouvelles poésies de Tchang.*

Dès que Chân-taï eut le volume entre les mains, elle regarda d'abord le nom de l'auteur, et elle vit qu'il se nommait Tchang-in, de Yun-kiên. Yun-kiên, dit-elle, est le même pays que Song-kiang. Elle regarda de nouveau les vers et en lut trois pièces de suite. Elle éprouva une vive émotion : « Ces vers, s'écria-t elle, sont certainement l'œuvre d'un grand poëte. J'ignore, mademoiselle, d'où vous avez pu les obtenir.

— C'est mon père, dit Ling-kiang-sioué, qui me les a envoyés, en chargeant votre humble servante de vous demander votre main pour quelqu'un. Je soupirais constamment en vous voyant douée d'un si beau talent, et je craignais qu'il ne fût impossible de rencontrer sous le ciel un homme de talent digne de s'unir avec vous. Mais aujourd'hui, à ma grande surprise, j'ai soudain découvert cet homme de mérite. Pour le coup, je crois que les femmes les plus distinguées et les plus belles ne manquent jamais de rencontrer leurs pareils.

— Quoiqu'il ait, dit Chân-taï, un admirable talent, j'ignore comment il est de sa personne.

— Le seul malheur d'un homme, repartit Ling-kiang-sioué, c'est de manquer de talent. Dès qu'il a réellement du talent, quand sa figure serait laide et commune, elle

doit briller d'une certaine grâce qu'on chercherait vainement dans les traits d'un stupide villageois ; voilà, mademoiselle, ce qu'on peut savoir d'avance.

— Mademoiselle, dit Chân-taï en riant, vos raisonnements élevés montrent que non-seulement vous savez distinguer le talent, mais aussi que vous excellez en physionomie. »

Les deux amies rirent alors aux éclats, puis elles examinèrent encore avec la plus grande attention les *Nouvelles poésies de Tchang*. Chaque pièce leur parut charmante ; elles en furent transportées de joie et les lurent en cadence, sans pouvoir se lasser. Étant arrivées à la fin du volume, elles tombèrent sur une pièce intitulée : *Vers écrits sur le mur du temple de Min-tseu,* d'après les rimes originales de mademoiselle Ling, de Weï-yang, jeune fille de talent, âgée de douze ans :

En voyant ces expressions merveilleuses, dignes de vivre pendant mille automnes [1],
Qui est-ce qui ne se sentirait pas porté à aimer le talent?
Si l'on me permettait de montrer mes goûts littéraires, dussé-je être d'abord un obscur palfrenier,
Je voudrais réussir à porter à la face du monde un vêtement complétement noir [2].

A peine Ling-kiang-sioué eut-elle vu ces vers, qu'elle fut frappée d'étonnement. « Voilà qui est bien étrange! s'écria-t-elle !

— Mademoiselle, dit Chân-taï, d'où vient cette surprise extraordinaire ?

1. La même pièce de vers se trouve t. I, p. 225.
2. C'est-à-dire : à obtenir une haute magistrature. Voyez t. I, p. 225, note 2.

— Il y a longtemps, répondit Ling-kiang-sioué, que je voulais vous conter cette aventure; si je ne vous en ai rien dit, c'était faute d'occasion. Lorsque votre humble servante voyageait pour se rendre dans votre noble maison, elle passa devant le temple de Mîn-tseu. Ayant quitté le bateau pour le visiter, en me promenant j'éprouvai tout à coup une émotion pénible, et de suite j'écrivis sur le mur du temple une pièce de vers. A peine avais-je tourné les talons, qu'une personne inconnue y écrivit aussi une pièce de vers sur les mêmes rimes. C'est précisement celle que je vois ici; il n'y a pas un mot de différent. Je me souviens encore de l'inscription qui était placée au bas. Elle était ainsi conçue : « Respectueusement composé sur les mêmes rimes, par P'ing-jou-heng, de Lo-yang, jeune étudiant de seize ans. » Comme je sortais du temple, je rencontrai justement un jeune étudiant qui pouvait avoir quinze ou seize ans. Quoiqu'il portât le costume et la chaussure d'un pauvre bachelier, il avait un extérieur noble, une figure distinguée, et une beauté sans égale. En me voyant sortir du temple, il parut troublé et me regarda avec une attention marquée, comme s'il eût voulu m'expliquer pourquoi il avait composé des vers sur mes rimes. Mais étant pressée de remonter en bateau, je n'eus pas le temps de me retourner pour le considérer à loisir. Jusqu'à présent, je vois encore son image jusque dans mes songes, et je pense que c'est certainement un homme de talent. J'ignore maintenant pourquoi M. Tchang a fait graver les vers de ce jeune homme. Ne serait-ce pas lui-même que j'ai rencontré à cette époque? Mais si c'est lui, pourquoi au-

rait-il changé de nom? N'est-ce pas là une aventure extraordinaire?

— Au fond, dit Chân-taï, il y a sans doute une raison; peut-être a-t-il changé de nom parce qu'il se trouve loin de son pays natal. Si vous voulez éclaircir cette affaire, rien ne sera plus aisé. Comme ce M. Tchang veut vous demander en mariage, il faudra absolument qu'il vienne faire ici une visite de cérémonie. Vous connaissez sa figure : quand il sera venu, vous l'observerez secrètement. Si c'est le même jeune homme, peu importe qu'il ait changé de nom.

— Vraiment, dit Ling-kiang-sioué, il n'y a pas d'autre moyen de découvrir la vérité. »

Après cette conversation, elles se remirent à examiner les autres pièces de vers. Elles remarquèrent une dernière pièce qui portait l'inscription suivante :

« Composé sur les rimes précédentes, par affection pour la personne qui a écrit ces vers sur le mur du temple de Mîn-tseu :

Si je vous eusse rencontré sans trouver de vos vers, je me serais éloigné sans mot dire.

Où allez-vous, rapide comme l'eau qui coule ou le nuage qui flotte dans l'air?

Si je pouvais obtenir de vos nouvelles près du *pont azuré* [1],

1. Il y ici une allusion à l'aventure de Feï-hang, qui rencontra la déesse Yun-ing près du *pont azuré*. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. VI, fol. 61 verso.) Après avoir passé un jour sur le *pont azuré*, il se sentit pressé par la soif. Étant entré dans une maison voisine, il rencontra une vieille femme, à qui il demanda à boire en la saluant. Celle-ci ordonna à Yun-ing de lui offrir un verre d'eau. Feï-hang voulut épouser Yun-ing, mais la vieille femme lui dit : « Je vous la don-

(Je vous suivrais), dussé-je, comme un cheval, noircir mes pieds dans la poussière!

Après avoir fini de lire, Ling-kiang-sioué resta quelque temps silencieuse. « A en juger par ces vers, dit-elle en elle-même, il est clair qu'il s'est épris de moi à cause des vers que j'ai écrits sur le mur. » Puis, ayant réfléchi un instant : « Si vous êtes épris de moi, dit-elle secrètement, pourquoi me chargez-vous de demander la main de mademoiselle ? »

Par suite de ces réflexions, tout à coup le chagrin s'empara de son âme et altéra les traits de sa figure.

A cette vue, Chan-taï en découvrit d'avance la cause, et s'efforça de calmer son trouble et de la consoler. « Si l'on examine attentivement ces compositons, lui dit-elle, dans la première pièce, le poëte montre de l'affection pour le talent, et fait voir son goût pour les *vêtements noirs* [1]. Dans la pièce suivante, les mots « *obtenir de vos nouvelles près du pont azuré,* » indiquent clairement une demande de mariage. Puisque l'idée de ces vers se rapporte à vous, quelle raison aurait-il de demander ma main? Il faut qu'il y ait là dedans quelque malentendu.

— La lettre de mon père est claire et précise, dit Ling-kiang-soué; comment pourrait-il y avoir un malentendu?

nerai quand vous aurez trouvé un pilon de jade. » Quelque temps après, il en trouva un, et l'ayant épousée, il monta au ciel avec elle. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XVII, fol. 171.).

1. C'est-à-dire : témoigne le vif désir d'obtenir une haute magistrature. Voyez t. I, p. 225, note 2.

— La lettre de votre honorable père, répondit Chân-taï, est certainement claire et précise ; et, d'un autre côté, les vers de ce jeune homme ne sont pas fort obscurs. S'il n'y a point de malentendu, il faut absolument qu'on ait fait un faux rapport. Dans ce moment-ci, nous ne pouvons sortir de cette cruelle incertitude, mais, avec le temps, il faudra bien que cette affaire s'éclaircisse d'elle-même.

— Qu'il y ait ou non un malentendu, dit Ling-kiang-sioué, laissons cela pour l'instant, et parlons un peu des vers. Quand un homme fait des vers aussi beaux que ceux-là, il est impossible de l'oublier.

— J'avoue, dit Chân-taï, qu'une personne de talent aime le talent comme sa propre vie, et que l'orsqu'on a rencontré un homme d'un tel mérite, il est impossible que notre cœur l'oublie. Mais il ne faut pas trop se laisser aller à ce sentiment ; car si l'on s'y livre sans mesure, on s'attire soi-même des peines cuisantes. Puisque ce jeune homme possède un si beau talent, il doit avoir une affection profonde. En voyant les vers qu'il a écrits sur un mur, et les deux pièces où il a exprimé ses tendres sentiments, on comprend en grande partie quel est l'objet de son inclination. Pourquoi, mademoiselle, vous livrer à cette inquiétude extrême qui trouble la paix de votre âme ?

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué, vos observations sont sans doute fort lumineuses ; mais il ne dépend pas de nous de concevoir ou d'éteindre une tendre affection. Dans le temple de Min-tseu, j'ai aperçu ses traits et j'ai lu les deux pièces de vers où il a exprimé ses vives émotions ; ce sont des choses que mon cœur ne saurait ou-

blier. Mais il m'est difficile d'obtenir de ses nouvelles, et voilà la cause des pensées qui m'assiégent; comment pourrais-je les étouffer et échapper à mes cruelles inquiétudes?

— Si l'on vous disait, reprit Chân-taï, qu'il est difficile d'avoir de ses nouvelles, ce serait le langage d'un indifférent ou d'un sot. Une personne douée d'un cœur sensible ne s'exprimerait certainement pas de la sorte. D'ailleurs, était-il facile d'avoir des nouvelles au sujet du *pont azuré*[1], et comment sont-elles parvenues jusqu'à nous? Le jeune étudiant a cité ce fait pour montrer ses tendres sentiments. Aujourd'hui, son cœur est fixé; pourquoi, mademoiselle, vous laisser aller à de pénibles inquiétudes? »

Ling-kiang-sioué garda le silence et baissa la tête en laissant échapper un sourire.

Les deux amies achevèrent la lecture des autres pièces de vers et en firent le plus pompeux éloge.

Chân-taï consulta ensuite avec Ling-kiang-sioué. « Pour le moment, dit-elle, ne parlons pas des vers envoyés par votre honorable père; voyons un peu comment Tchang s'y prendra pour venir faire sa demande. »

Laissons les jeunes filles conférer ensemble dans l'appartement intérieur, et revenons à Tchang-in. Quand il vit que la lettre de Ling-sin avait été remise à sa destination, il se figura qu'elle avait produit son effet. Quelques jours après, il expliqua son projet à son père, qui envoya sur-le-champ un nommé Sun, président du tribunal des

1. Voyez p. 49, note 1.

rites, pour porter une demande de mariage à Chân-hién-jin. Celui-ci, voyant que sa fille avait déjà seize ans et qu'elle était en âge de se marier, se garda de repousser cette proposition. Il se contenta de lui répondre : « Ma fille ayant quelques talents qui l'ont fait remarquer de l'empereur, il faut absolument que le mérite littéraire du jeune homme aille de pair avec le sien; c'est alors seulement que j'oserai recevoir vos avances. Si le noble fils du seigneur Tchang possède en réalité un talent remarquable, je le prie de venir me faire une visite; je jugerai alors si je puis lui donner mon consentement. »

Le président Sun rapporta cette réponse à Tchang-in, qui fut ravi de joie et voulut y aller de suite. Ce qu'ayant appris Song-sin, il en fut vivement troublé et l'arrêta tout court. « Il ne faut pas y aller, il ne faut pas y aller, lui dit-il; car une fois que vous vous serez montré, il vous refusera nettement.

— Pourquoi cela? demanda Tchang-in.

— Ne connaissez-vous pas, dit Song-sin, le caractère de mademoiselle Chân? Elle est douée d'un talent élevé et d'une vue perçante. Si vous n'y allez pas, son père dira que vous êtes le fils du président du ministère de la magistrature, et de plus que la personne qui a fait la demande a hautement vanté votre mérite. Peut-être que votre union sera favorisée du Ciel, et que, dans un moment de trouble, il laissera échapper son consentement. Mais si vous vous présentez vous-même, si, par hasard, vous répondez maladroitement à ses questions et qu'elle s'en aperçoive, la demande fût-elle faite, non-seulement par un président de ministère, mais par l'em-

pereur lui-même, il n'est pas certain que cette petite drôlesse donne son consentement. Si vous m'en croyez, monsieur, le meilleur parti est d'imaginer quelque prétexte pour n'y pas aller.

— Il vaut certainement mieux ne pas y aller, reprit Tchang-în; mais quelle excuse donner?

— Il vous suffira, répondit Song-sîn, de dire que vous êtes indisposé par suite des fatigues du voyage; et, s'il veut juger de votre talent, vous n'aurez qu'à lui envoyer votre volume intitulé : *Nouvelles poésies de Tchang.* En vous y prenant ainsi, vous avez quelque chance de réussir.

— Vous avez raison, vous avez raison, s'écria Tchang-în tout joyeux. » De suite, il pria Sun, le président du ministère des rites, d'écrire une lettre et de répondre qu'il était malade par suite des fatigues du voyage, et ne pouvait aller lui rendre visite; qu'il avait l'honneur de lui présenter d'avance un volume de ses poésies et qu'il le priait de les corriger. (Il devait ajouter) : Je vous prie humblement de montrer de l'intérêt pour le talent, et de lui accorder une alliance aussi belle que celles de Thsîn et de Tsîn [1]. Peut-être lui devrez-vous le bonheur de votre maison. »

Dès que Chân-hiên-jîn eut reçu les *Nouvelles compositions de Tchang*, il y jeta un coup d'œil, et trouva que les vers étaient pleins de grâce et de fraîcheur. Il en fut

1. Allusion à plusieurs mariages fort heureux qui eurent lieu successivement entre les princes des royaumes de Tsîn et de Thsîn. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. III, fol. 25.) De là est venu la locution : « Demander l'alliance de Tsîn et de Thsîn, » pour dire : demander une jeune fille en mariage.

ravi de joie, et alla lui-même les remettre à sa fille. « Depuis plusieurs années, lui dit-il, je me suis appliqué à chercher un gendre doué de talent. Mais quoique la ville de Tchang-'an soit remplie de jeunes gens issus de princes et de comtes, je n'en ai pas trouvé un seul qui fût à mon gré. J'ai examiné tout à l'heure les *Nouvelles compositions de Tchang ;* elles sont pleines de grâce et de charme. Lis-les attentivement ; si elles te plaisent, je sais ce qu'il faut faire.

— Les vers ont beau être charmants, reprit Chân-taï, le jeune homme refuse de se présenter. Il n'est pas bien sûr que ces poésies soient exemptes de fraude et de plagiat.

— Tes craintes me paraissent fondées, dit Chân-hiên-jîn ; seulement je trouve que ces vers offrent des sujets neufs qui n'ont pas été traités par les anciens. Si tu disais qu'elles sont d'un auteur contemporain, j'imagine que, parmi les poëtes de notre temps, on n'en trouverait pas un seul d'un pareil talent qu'il ait pu copier.

— Serait-il possible, reprit Chân-taï, de déterminer d'avance le nombre des hommes de talent que peuvent produire le ciel et la terre ? Dans l'origine, je vantais moi-même mon talent et je me croyais sans rivale : qui aurait prévu que je rencontrerais encore mademoiselle Ling-kiang-sioué ? Outre ce Tchang-in, qui sait s'il n'existe pas un autre Tchang-in ? Il n'y a qu'à le presser de venir ; au premier coup d'œil, nous découvrirons la vérité. »

Chân-hiên-jîn ne put résister aux instances de sa fille. Il écrivit de nouveau au président Sun, et lui dit qu'il voulait absolument voir Tchang-in.

Le président Sun en ayant informé Tchang-în, celui-ci en fut alarmé, et alla encore consulter Song-sîn.

« Ces jours derniers, lui dit Song-sîn, vous étiez encore libre d'y aller ou non ; mais aujourd'hui il faut absolument y renoncer.

— Et pourquoi cela? demanda Tchang-în.

— Ces jours derniers, répondit Song-sîn, si vous vous fussiez montré à l'improviste, comme ils ne pensaient à rien ni l'un ni l'autre, vous courriez la chance d'être mis ou non à l'épreuve. Mais aujourd'ui que vous avez reçu plusieurs invitations pressantes, si vous y allez, le père et la fille vous observeront attentivement, et bien que dans le commencement ils n'auraient pas songé à vous mettre à l'épreuve, cette fois-ci ils voudront certainement vous faire subir un examen.

— S'ils devaient réellement me mettre à l'épreuve, repartit Tchang-în, pour le coup il me serait impossible d'y aller. Laissons passer encore quelques jours, et attendons l'occasion.

— Quelle occasion pourriez-vous attendre? lui dit Song-sîn. La seule chose que vous ayez à faire, c'est d'envoyer encore un puissant personnage pour faire des ouvertures de mariage ; ce sera là une belle occasion. »

Tchang-în suivit ce conseil et alla en informer son père. Laissons-le envoyer le premier ministre pour faire cette démande de mariage et revenons à Ling-kiang-sioué. Depuis qu'elle avait vu les vers où P'ing-jou-heng avait exprimé son amour pour elle, du matin au soir elle pensait à lui, et en avait perdu le goût du riz et du thé. Auparavant, elle composait des vers liés avec Chân-

taï sous des arbres en fleur, ou bien, à la clarté de la lune, elle faisait des vers sur les mêmes rimes. C'était une occupation pleine de charme. Mais aujourd'hui, elle avait beau trouver un jour heureux et un site enchanteur, elle demeurait froide et insensible. Si elle s'efforçait de parler des beautés de la nature, jamais elle ne témoignait le moindre plaisir. Chân-taï lui adressait souvent des paroles de consolation; mais bien qu'elle y acquiesçât de bouche, son cœur était troublé par une sorte de délire, et chaque jour languissante, abattue, elle soupirait après le sommeil. Chân-taï désirait vivement qu'on décidât Tchang-în à se montrer un instant, afin de dissiper ses doutes; mais Tchang-în s'obstinait à ne pas venir. En attendant, les traits de Ling-kiang-sioué s'altéraient par degrés, et sa santé dépérissait à vue d'œil. Chân-taï en était cruellement tourmentée, et elle aurait voulu en instruire son père, mais il ne lui était pas aisé de s'en ouvrir à lui; elle aurait voulu renfermer dans son cœur ses pressentiments, mais elle craignait que Ling-kiang-sioué ne tombât malade. Elle était dans un embarras extrême, lorsque, tout à coup, elle apprit qu'en vertu d'un décret impérial, un ennuque venait d'arriver pour inviter son père à se rendre à la cour. A cette époque, la santé de Chân-hiên-jîn était rétablie; de sorte qu'il n'osa point s'excuser. Il monta aussitôt avec l'ennuque dans une chaise à porteurs, et se rendit auprès de Sa Majesté. L'empereur lui donna audience dans le palais appelé Wên-hoa-tiên. Après avoir reçu ses hommages, le fils du ciel lui permit de s'asseoir et l'interrogea. « Il y a longtemps, lui dit-il, que je n'ai vu Votre Excellence;

j'ignore si vous avez déjà choisi pour Chân-taï, votre fille, un époux distingué.

— Sire, répondit Chân-hiên-jin en se prostenant jusqu'à terre, je remercie Votre Majesté d'avoir daigné penser à moi; la vérité est que je n'ai pas encore fait mon choix.

— Dans une position aussi élevée que la vôtre, lui dit l'empereur, est-ce que personne n'est venu demander votre fille?

— Il y a beaucoup de prétendants, repartit Chân-hièn-jin; mais comme ma fille Chân-taï a eu le bonheur de recevoir de Votre Majesté le titre de « *fille de talent*, » je ne veux pas la donner à la légère à un homme sans mérite; je craindrais que ce ne fût méconnaître vos augustes bienfaits. Voilà pourquoi ma fille attend encore le titre d'épouse.

— Puisque jusqu'ici, dit l'empereur, vous n'avez jeté les yeux sur personne, j'ai choisi, à votre intention, deux hommes de talent.

— Sire, dit Chân-hiên-jin, comment votre humble sujet oserait-il, dans l'intérêt de sa fille, fatiguer l'esprit de Votre Majesté? Seulement j'ignore quels sont les hommes que vous avez choisis.

— Hier, dit l'empereur, Wang-kouên, principal du collége de Nan-king, m'a présenté un mémoire où il recommande d'une manière spéciale deux hommes de talent : le premier est Yên-pé-hân de Song-kiang, et le second P'ing-jou-heng de Lo-yang : ils n'ont pas encore vingt ans. Dans ce mémoire, il exalte leur talent, qu'il compare à une élégante sculpture et à une riche brode-

rie ; leur vaste savoir embrasse l'univers, et dès qu'ils tiennent leur pinceau, ils écriraient sur-le-champ une pièce de dix mille mots. De plus, Wang-kouên m'a présenté une ode de Yên-pé-hân sur les huit merveilles de la *tour des hirondelles ;* à mon avis, c'est vraiment un homme d'un rare talent. Hier, j'ai rendu un décret pour les mander à la cour. Dès qu'ils seront arrivés, je choisirai le plus éminent des deux pour qu'il devienne l'époux de votre fille. »

Chân-hiên-jîn se prosterna plusieurs fois pour remercier l'empereur. Le fils du ciel l'invita à sa table, et ne le laissa partir qu'après l'avoir affectueusement retenu pendant une demi-journée.

Chân-hiên-jîn, une fois de retour, raconta à sa fille tous les détails de cette affaire. Dès que Chan-taï eut appris que l'un des deux jeunes lettrés était P'ing-jou-heng de Lo-yang, elle éprouva une vive émotion et se dit en elle-même : « Puisqu'il y a réellement un autre P'ing-jou-heng, ces poésies de Tchang sont sûrement le fruit du plagiat ; cela ne fait plus de doute. » Dans le premier moment, elle n'osa pas s'expliquer clairement devant son père ; elle répondit seulement d'une voix confuse : « Quand Sa Majesté m'accorde un si grand bienfait, comment pourrai-je lui en témoigner toute ma reconnaissance ? » En achevant ces mots, elle courut dans la chambre à coucher de Ling-kiang-sioué. « Mademoiselle, lui dit-elle, vous n'avez plus besoin de vous abandonner à cet excès de douleur : votre petite sœur vient vous apprendre une charmante nouvelle.

— Mademoiselle, repartit Ling-kiang-sioué avec un

visage ému, quelle heureuse nouvelle m'apportez-vous? »

Chân-taï, sans se presser, lui raconta l'affaire dans tous ses détails.

Par suite de ce récit, j'aurai bien des choses à vous apprendre. « Le perroquet parle au milieu des saules, et le cormoran s'envole du sein de la neige. »

Si vous ignorez les confidences qu'elle fit à son amie, prêtez-moi l'oreille un moment ; je vais vous conter cela dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

EN REGARDANT LES POIRIERS EN FLEUR, IL TROUVE SECRÈTEMENT LE PLUS DOUX PARFUM [1].

Mademoiselle Chân ayant reçu des nouvelles de P'ing-jou-heng, s'empressa d'en faire part à Ling-kiang-sioué. « Aujourd'hui, lui dit-elle, Sa Majesté a invité mon père, par ordre spécial, à se rendre à la cour, et l'a informé que le principal du collége de Nan-king lui avait adressé un mémoire où il lui recommandait deux hommes de talent. Devinez un peu de qui il s'agit?

— Comment pourrais-je le savoir? répondit Ling-kiang-sioué. Je vous supplie, mademoiselle, de vous expliquer clairement.

— Le premier, dit Chân-taï, est natif de Song-kiang; il se nomme Yên-pé-hân. Quant au second (dites-moi un peu si ce n'est pas extraordinaire), c'est justement le jeune homme dont vous m'avez parlé, P'ing-jou-heng, de Lo-yang.

— S'il y a un autre P'ing-jou-heng, reprit Ling-kiang-

1. Littéralement : en regardant les fleurs des pruniers, il tombe secrètement sur le parfum et la saveur, c'est-à-dire il rencontre l'objet de son amour.

sioué, qui est-ce donc que ce Tchang-ìn? Je suppose que c'est le même homme qui porte deux noms.

— Cela n'est pas bien sûr, dit Chân-taï. En effet, Sa Majesté a dit (à mon père) qu'elle venait de rendre un décret pour appeler Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng. Or, ce Tchang-ìn se trouve déjà dans la capitale: comment voulez-vous que ce soit le même homme?

— Si ce n'est pas le même homme, répondit Ling-kiang-sioué, comment se fait-il que les vers de Tchang-ìn aient été composés par M. Ping?

— A ce que je vois, dit Chân-taï, décidément ce Tchang-ìn n'est pas un vrai lettré.

— Comment pouvez-vous le savoir? demanda Ling-kiang-sioué.

— Puisqu'il voulait vous demander en mariage, s'il avait eu un véritable talent, il serait venu hardiment se présenter. D'où vient qu'il a chargé un hommme puissant de proclamer ses louanges, et qu'il s'est obstiné à ne pas mettre les pieds chez vous? S'il n'est pas affreusement laid, il doit être dénué de talent. Quant à ces *Nouvelles poésies de Tchang*, ce sont, en grande partie, d'anciennes compositions d'autres auteurs qu'il a impudemment volées pour se donner du lustre.

— Vos observations me paraissent extrêmement justes, dit Ling-kiang-sioué.

— Mademoiselle, dit Chân-taï, puisque P'ing-jou-heng vous a plu, qu'il a été recommandé d'une manière particulière par le principal du collége (de Nan-king), et qu'enfin les deux pièces de vers du temple de Mîn-tseu se ressemblent mot pour mot, on ne saurait douter que ce

ne soit un homme de talent. Comme l'empereur veut me choisir lui-même un époux, je me ferai un devoir de mener à bonne fin la merveilleuse rencontre que le ciel vous a ménagée dans le temple de Mîn-tseu, pour qu'elle devienne, pendant mille générations, un charmant sujet d'entretien.

— Quoiqu'on ne puisse encore prévoir, dit Ling-kiang-sioué, le résultat de cette merveilleuse rencontre dans le temple de Mîn-tseu, les sentiments généreux que vous me montrez ne s'effaceront jamais de mon cœur. Seulement, quand je pense à ces deux lettrés qu'a présentés le principal du collége, si P'ing-jou-heng est vraiment un homme de talent, il me semble que M. Yèn n'est pas du tout à dédaigner. Dans l'origine, c'est par les *Hirondelles blanches* [1] que vous avez fondé votre réputation. Or, comme ce jeune homme s'appelle Yèn-pé-hân [2]; dans ces mots transposés [3], il me semble que je lis la pensée du ciel. D'un autre côté, Sa Majesté a daigné me montrer sa haute bienveillance; si j'obtenais l'objet de mes vœux, ne serait-ce pas le plus grand bonheur du monde?

— Votre union est maintenant déterminée, dit Chân-taï, laissez-la suivre son cours. Maintenant que je vois votre cœur soulagé, c'est pour moi un véritable bonheur. » A ces mots, elle prit la main de Ling-kiang-sioué et l'emmena avec elle dans le pavillon du *pied de jade* pour s'y récréer ensemble. On peut dire à ce sujet :

Quand l'oiseau est devenu grand, il peut chanter;

1. En chinois *pé-yén* (blanches hirondelles).
2. Mot à mot : *yén* (hirondelle) *pé* (blanche) *hân* (gorge).
3. *Yén-pé* (hirondelles blanches) et *pé-yén* (blanches hirondelles).

Quand la fleur est épanouie, elle répand d'elle-même son parfum.
Anciennement c'était deux jeunes filles (simples et naïves);
Mais, peu à peu, leur cœur s'est ouvert à de tendres sentiments.

Laissons maintenant Chân-taï et Ling-kiang-sioué causer à leur aise dans l'appartement intérieur, et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng.

Depuis qu'ils avaient quitté la ville de Yang-tchéou, ils désiraient, il est vrai, arriver promptement à la capitale; mais ils étaient toujours d'un caractère jeune; dès qu'ils rencontraient une montagne ou une rivière, ils voulaient les contempler à loisir; de sorte qu'à force de s'arrêter et de muser tout le long de la route, ils ne parvinrent qu'au bout d'un an à la capitale, et s'y trouvèrent devancés par Tchang-in.

Dès qu'ils furent arrivés, ils cherchèrent une hôtellerie, et se logèrent près du pont de Yu-ho (la rivière du jade). Ils ordonnèrent aussitôt à un domestique d'aller s'informer où était situé l'hôtel de S. Exc. Chân, membre du conseil d'Etat. Après avoir pris des informations, le domestique revint leur dire que S. Exc. Chân avait demandé sa retraite pour cause de santé, et qu'il était parti depuis longtemps.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng furent très-émus de cette nouvelle. « Il faut convenir, dirent-ils, que nous sommes bien malheureux en fait de mariage! Après avoir traversé une multitude de montagnes et de rivières, nous sommes arrivés ici avec l'espoir que mademoiselle Chân nous accorderait un moment d'entrevue et apprécierait notre ta-

lent. Qui aurait prévu que nous ne pourrions la rencontrer, et qu'elle se trouverait aussi éloignée de nous qu'une personne du pays de Thsin? En quittant la capitale pour cause de santé, son père nous a séparés de lui par des montagnes et des rivières; comment pourrons-nous la voir? »

Yên-pé-hân se refusait encore à croire cette nouvelle. Il ordonna à un domestique d'aller acheter l'almanach impérial, et jetant les yeux sur le premier feuillet qui offrait la liste des ministres d'Etat, il y chercha en vain le nom de Chân-hièn-jin. Il reconnut alors qu'on lui avait dit vrai, et se laissa aller au découragement. Quoique P'ing-jou-heng ne fût pas de bonne humeur, il prit à son tour l'almanach, le feuilleta dans tous les sens, et le parcourut avec la plus grande attention.

« Puisqu'il est parti, dit Yên-pé-han, à quoi bon toutes ces recherches?

— Les fleurs que l'on sème exprès ne réussissent pas toujours, répondit P'ing-jou-heng, et quelquefois on rencontre un saule qu'on a planté sans intention. Quant à Ling-kiang-sioué, dont je vous avais parlé autrefois, je pensais qu'elle se trouvait dans la capitale, et voilà pourquoi je jetais un coup d'œil sur l'almanach impérial.

— Dans une capitale aussi grande, dit Yên-pé-hân en riant, c'est comme l'algue qui flotte sur le vaste océan; où irez-vous la chercher?

— Monsieur, dit P'ing-jou-heng, ne faites pas attention à moi, et laissez-moi chercher à ma fantaisie. » Il feuilleta donc le livre deux ou trois fois encore, et y rencontra un maître des cérémonies dont le nom de famille

était Ling. « N'est-ce pas cela? dit-il avec un visage épanoui.

— Monsieur, répliqua Yên-pé-hân en riant, il faut que vous soyez fou! Le monde est rempli de gens qui portent le même nom; je pense bien que vous vous trompez. Comment voulez-vous que le seul nom de Ling annonce avec certitude la famille de Ling-kiang-sioué? Les affaires du monde ont-elles jamais offert une si juste coïncidence?

— Parmi les affaires du monde, dit P'ing-jou-heng, s'il y en a de difficiles, il y en a aussi de très-aisées. Veuillez, monsieur, ne pas vous occuper de moi et me laisser aller prendre tout seul des informations. Que ce soit vrai ou non [1], je montre du moins l'intérêt passionné que m'inspire le talent. »

Après avoir badiné encore quelque temps, ils se retirèrent, chacun de leur côté, pour prendre du repos. Le lendemain matin, de bonne heure, lorsque Yên-pé-hân n'était pas encore levé, P'ing-jou-heng était déjà parti tout seul pour prendre des informations. Yên-pé-hân l'ayant appris quand il fut levé, il dit en riant : « Les affections fortes sont vraiment le partage de la jeunesse; c'est une de ces maximes célèbres qui vivent pendant mille générations. » Il déjeuna sans avoir vu revenir son ami. Ayant appris qu'au midi de la ville, les pruniers en fleur offraient un spectacle charmant, il ne put tenir à la maison. Il emmena aussitôt un jeune domestique, et alla se promener seul au midi de la ville. Le ciel était pur

1. C'est-à-dire : que ce fonctionnaire appartienne ou non à la famille Ling.

et serein, l'air était tempéré; et, tout le long de la route, il rencontra une multitude de pruniers en fleur qui captivaient ses regards, de sorte que, sans s'en apercevoir, il parcourut à pied plus de dix li (une lieue). Tout à coup, il arriva à un endroit où les eaux et les montagnes lui semblaient finir. Il interrogea alors un habitant du pays. « J'imagine, dit-il, qu'il n'y a pas de chemin pour aller là-bas devant moi?

— Monsieur, dit celui-ci en riant, dès que vous aurez fait un détour et pénétré dans cette montagne, vous trouverez un grand nombre de beaux sites. Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de route? »

Yên-pé-hân suivit cet avis et tourna le pied de la montagne. A peine eut-il pénétré un peu avant, qu'il découvrit un bois touffu qui offrait un asile riant et solitaire; c'était comme un monde à part. Il en fut transporté de joie. Il ne put s'empêcher de continuer sa promenade et d'aller plus avant. A chaque pas qu'il faisait, ses regards étaient toujours attirés par de nouveaux paysages. Bientôt, il eut fait ainsi deux ou trois li. Il avait bien le désir de voir et d'observer, mais ses jambes étaient fatiguées. Arrivé à la porte d'un jardin fleuri, il s'assit pour se reposer. Après s'être un peu reposé, il se mit à examiner ce jardin :

Du haut en bas, on ne voyait que des briques émaillées en vert.
Les murs d'enceinte brillaient de l'éclat du vermillon.
Les poutres sculptées et les colonnes peintes étaient ornées de dragons de couleur éclatante.
Sur le pavillon du phénix s'étendait un filet rouge.
Au haut des arbres, gazouillaient de jolis oiseaux, et dans

l'intérieur des balustrades, des fleurs renommées exhalaient les plus doux parfums.

L'élégance et la richesse qui brillaient de toutes parts n'annonçaient point un maître ordinaire.

Dans ce séjour, tout respirait la splendeur d'un prince ou d'un roi.

Quand Yên-pé-hân eut vu cette maison de campagne, qui, par sa magnificence et ses proportions nobles et imposantes, ressemblait à une *villa* de quelque grand personnage, il n'osa y entrer à la légère. S'étant assis quelques instants pour se reposer, il ne vit personne entrer ni sortir. « Quoique ce soit évidemment la maison champêtre d'un homme noble et puissant, dit-il en lui-même, comme elle est située dans un lieu solitaire, j'imagine qu'il n'y a point de gardien; rien n'empêche que je n'y entre un instant pour l'examiner. »

Il ordonna alors à son domestique de se tenir en dehors de la porte, et entra aussitôt, en marchant au hasard. Quoique le jardin eût une grande étendue, il était coupé çà et là par une multitude de canaux qui serpentaient avec grâce. A chaque pas, Yên-pé-hân éprouvait un nouveau plaisir. Tout à coup, après avoir suivi un chemin tortueux et une galerie circulaire, il arriva au pied d'un pavillon élevé. Devant les degrés, plusieurs pruniers fleuris étalaient toute leur beauté. Il circule autour des pruniers en fleur, va et vient, et allonge le cou pour respirer leurs parfums. Pendant qu'il se promenait ainsi de côté et d'autre, il entend soudain le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait en haut du pavillon. Il lève vivement la tête, et aperçoit une jeune fille d'une beauté charmante, qui, par la finesse de ses sourcils et la grâce de son regard, res-

semblait à une immortelle. Ayant ouvert la fenêtre, sans penser à rien, comme elle regardait les pruniers en fleur, elle vit soudain Yên-pé-hân qui se tenait au bas du pavillon. Leurs yeux s'étant rencontrés, ils éprouvèrent l'un et l'autre une vive émotion. Aussitôt, cette jolie personne se retira à moitié en laissant la fenêtre entre-bâillée. A sa vue, Yên-pé-hân resta interdit; puis, levant encore la tête et promenant au loin ses yeux égarés, il aperçut deux servantes qui descendaient du haut du pavillon. « Qui êtes-vous? lui demandèrent-elles; comment avez-vous pris la liberté de venir ici de vous-même?

— Je suis un bachelier d'un pays éloigné, répondit Yên-pé-hân; je suis venu, par hasard, pour voir les pruniers en fleur.

— Savez-vous quel est ce lieu? dirent les servantes. Comment avez-vous pu entrer brusquement, sans vous en informer? Si nous n'avions pas égard à votre jeunesse et à votre qualité d'étranger, nous appellerions du monde et nous vous ferions arrêter sur-le-champ. Allons, dépêchez-vous de partir [1]. »

Yên-pé-hân voyant qu'il n'y faisait pas bon, n'osa répliquer un mot, et se vit obligé de quitter promptement le jardin. « Est-il possible, dit-il en lui-même, qu'il y ait au monde une jeune fille aussi charmante? C'est en vain que je suis arrivé à l'âge de vingt ans. En vérité, je n'ai jamais vu sa pareille. »

Il s'assit alors devant la porte du jardin, follement absorbé dans ses réflexions. Le domestique qui l'accom-

1. Littéralement : est-ce que vous ne vous dépêchez pas encore de sortir en courant?

pagnait, le voyant assis sans bouger, comme un homme en délire, lui adressa la parole. « Le soleil va bientôt se coucher, lui dit-il, et nous sommes encore à une grande distance (de la ville); pour peu que vous tardiez, il nous sera impossible d'y arriver avant la nuit.

— Avez-vous apporté un pinceau et un encrier? lui demanda Yên-pé-hân.

— Il y en a dans le nécessaire de visite, » dit le domestique.

A ces mots, Yên-pé-hân lui ordonna de les apporter; puis, sur un mur blanchi qui était situé à côté de la porte du jardin, il écrivit les quatre vers suivants :

Je cherche à loisir les beautés du printemps, et je distingue le beau et le laid.
Je m'imaginais que les fleurs des pruniers brillaient seules au premier rang.
Mais soudain a paru, aux bornes de l'horizon, une personne divine pour laquelle on perdrait un royaume;
Et maintenant la beauté printannière des pruniers en fleur ne m'inspire plus qu'un sentiment de pitié.

Après avoir fini d'écrire, Yên-pé-hân se disposait à écrire le sujet et à signer son nom, lorsque soudain un domestique sortit du jardin et accourut de son côté, et après avoir jeté un coup d'œil, il l'apostropha ainsi en termes injurieux : « Gibier de prison! brigand, digne de la hart! sais-tu quel est ce lieu? Ce n'est point un couvent de Tao-ssé ou de bouddhistes. Qui t'a permis d'écrire sur ce mur? Attends un peu, je vais appeler du monde et te faire arrêter. » Soudain, il partit tout droit avec la vitesse d'un oiseau, et entra dans l'intérieur.

A ces mots, le domestique fut glacé de crainte. « Monsieur, dit-il avec émotion, hâtons-nous de partir : c'est décidément la maison d'un prince ou d'un magistrat de haut rang ; nous sommes seuls : comment pourrions-nous leur tenir tête ? »

Yèn-pé-hân, effrayé à son tour, n'osa pas rester davantage, et ordonna au domestique de serrer le pinceau et l'encrier ; puis, plein de trouble et d'agitation, il reprit son premier chemin et s'enfuit à pas précipités.

Le lecteur demandera sans doute quel était ce jardin. C'était le jardin d'un des palais impériaux que Sa Majesté avait donné pour séjour à Chân-hiên-jîn. Quoique cette *villa* impériale ne formât qu'une seule habitation, on y comptait cinq ou six jardins avec des kiosques. Il y avait le jardin des pêchers, le jardin des poiriers et le jardin des bambous. On voyait d'un côté le jardin des pruniers, et d'un autre côté un pavillon appelé Siên-tch'un-ko [1]. Comme on était au commencement du printemps, et que c'était justement l'époque où l'on voit éclore les fleurs des pruniers, Chân-hiên-jîn s'y était établi pour quelque temps, afin de jouir de leur beauté. Ce jour-là, par hasard, il avait senti un peu de froid, et se trouvait indisposé. Par suite de cette circonstance, Chân-taï était venue rendre visite à son père; mais voyant que sa maladie n'avait rien de grave, elle se tranquillisa bientôt, et courut au haut du pavillon appelé Siên-tch'un-ko, pour observer les pruniers en fleur. Ce fut alors qu'en ouvrant la fenêtre, elle avait aperçu Yên-pé-hân, qui était remar-

1. C'est-à-dire : le pavillon du premier printemps.

quable à la fois par son air de jeunesse et les agréments de sa personne. A cette époque, Chân-taï avait seize ans. En voyant un jeune homme si charmant et si distingué, comment aurait-elle pu rester froide et indifférente? Elle ne put s'empêcher d'en devenir éprise et d'arrêter ses yeux sur lui. Mais tout à coup, ayant été découvert par des servantes, il s'était enfui pour échapper à leur poursuite. Au fond de son cœur, elle ne pouvait se détacher de lui. Appuyée sur le bord de sa fenêtre, elle se livrait à de tristes réflexions, lorsque soudain elle vit entrer un domestique, qui lui dit d'une voix irritée : « Qui est-ce qui a barbouillé d'écriture le mur qui est voisin de la porte du jardin? Eh quoi! vous n'envoyez personne pour saisir le coupable et l'arrêter? »

Dès que mademoiselle Chân eut entendu ces mots, son cœur lui dit que c'était précisement ce jeune homme. Elle gronda le domestique et l'arrêta. « Ne criez pas si fort! lui dit-elle; attendez que j'aille voir moi-même. »

A cet ordre de mademoiselle Chân, le domestique n'osa répliquer, et rentra promptement dans l'intérieur. Comme ce jardin était situé à l'écart, au milieu des montagnes, et que personne ne le fréquentait, Chân-taï prit avec elle deux servantes, et se rendit elle-même à pied, à côté de la porte du jardin. Jetant alors les yeux au loin, elle vit sur un mur blanchi, situé au delà de la porte du jardin, une écriture qui rappelait le vol du dragon et l'agilité des serpents. La forme et les proportions des signes n'avaient rien de vulgaire; de sorte qu'elle éprouva au fond du cœur un mouvement de surprise et d'admiration. « Les caractères sont fermes et hardis, se

dit-elle ; mais j'ignore ce qu'il y a d'écrit. » Elle s'approcha vivement, et, dès qu'elle fut en face, elle reconnut au premier coup d'œil que c'était une pièce de vers. Elle la lut tout entière, et comprit aussitôt que le jeune homme qui l'avait aperçue avait composé ce quatrain sous l'influence d'une tendre émotion. Cette idée la transporta de joie. « Quels beaux vers! quels beaux vers! s'écria-t-elle. Il a emprunté les beautés du printemps et les fleurs des pruniers pour faire délicatement mon éloge. On reconnaît l'esprit d'un poëte du premier ordre. Je me disais seulement que sa figure était charmante ; pouvais-je penser qu'elle était encore au-dessous de son talent? J'ai déjà vu bien des jeunes gens, mais jamais je n'en ai trouvé un seul qui réunît, comme lui, la perfection du talent et de la beauté. Mais une chose me désole, c'est qu'il n'ait pas laissé son nom ; comment pourrai-je savoir qui il est? » Elle laissa échapper de profonds soupirs, puis une réflexion subite vint frapper son esprit : « La pensée de ces vers, se dit-elle, montre qu'il est rempli d'une affection sans bornes. Ce jeune homme ne peut manquer de revenir pour prendre des informations. Ce que j'ai de mieux à faire est d'écrire une pièce de vers sur les mêmes rimes, et de lui donner ainsi de mes nouvelles ; peut-être amènerai-je ainsi une heureuse occasion de mariage[1]. » Elle ordonna alors à ses servantes de lui appor-

1. Littéralement : cela pourra devenir l'occasion d'un fil de soie, c'est-à-dire : un moyen de l'obtenir pour époux. — Il y a ici une allusion historique. Sous la dynastie des Thang, Kouo-youen-tchin était gouverneur général de Tchang-tcheou. Comme il était d'une beauté remarquable, un ministre nommé Tchang-kia-tching voulut le marier avec une de ses filles. « J'ai cinq filles, lui dit-il, je les placerai

ter un pinceau et un encrier; mais ensuite, après un moment de réflexion, elle se dit à elle-même : « Si j'écris sur le mur des vers offrant les mêmes rimes, les deux pièces étant rapprochées l'une de l'autre, le sentiment qui les aura dictées éclatera de lui-même. Si mon père les apercevait demain, il ne manquerait pas de me gronder sévèrement. » Elle réfléchit encore et s'écria : « Mon plan est arrêté. » Elle ordonna alors à une servante d'appeler un domestique et de lui ordonner, de sa part, d'étendre une couche de chaux sur le mur et d'effacer les vers. Alors, adoptant de grands caractères du même genre, elle écrivit, à côté, une pièce de vers sur les mêmes rimes, sans y ajouter de titre ni de signature.

Après avoir fini d'écrire, elle relut ses vers deux fois de suite, et laissa échapper quelques soupirs; puis elle reprit le même chemin et rentra dans le jardin.

Quand le soir fut venu, Chân-hiên-jin se trouva tout à fait remis. Madame Lo, sa noble épouse, ne pouvant calmer ses inquiétuudes, ordonna à un domestique d'aller au-devant de Son Excellence Chân et de sa fille, et de les ramener dans la grande habitation.

Nous les y laisserons un instant pour revenir à Yên-pé-hân. Effrayé des menaces du domestique, il était revenu à grands pas, et était sorti en courant du défilé de la montagne. Voyant alors qu'il n'y avait plus personne à sa poursuite, il reprit son calme accoutumé. « Pour

derrière une tapisserie traversée par cinq fils de soie; chacune d'elles en tiendra un. Celle dont vous aurez tiré le fil de soie deviendra votre épouse. » Youen-tchin obtint la cinquième, qui était la plus belle de toutes. (*Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. III, fol. 25.)

louer une belle femme, songea-t-il en lui-même, les anciens disaient « que sa vue précipitait les poissons au « fond des eaux, et faisait tomber les oies sauvages du « haut des airs; que ses sourcils ressemblaient à une « montagne lointaine, et que ses yeux avaient la pureté « des eaux d'automne. » Je croyais que c'étaient là de pures fictions, et que de telles qualités ne pouvaient rien avoir de réel. Maintenant que j'ai vu cette jeune beauté au haut du pavillon, je la compare à *une fleur douée de la parole*, et à du *jade qui exhale des parfums*, et il me semble encore que ces expressions pompeuses ne sauraient la peindre complétement. Pour moi, j'ai toujours aimé le talent comme ma propre vie; mais maintenant que j'ai contemplé cette beauté extraordinaire, je ne la donnerais pas pour cent hommes de talent! » Tout en songeant secrètement à cette jeune beauté, son imagination s'enflamma soudain: il oublia la fatigue et, transporté de joie, il revint en courant à son hôtellerie. Il demanda en entrant si M. P'ing était de retour.

« Il y a longtemps qu'il est rentré, » répondit un domestique.

Yên-pé-hân se dirigea tout droit vers sa chambre et cria en entrant : « Monsieur Tseu-tchi[1], avez-vous reçu des nouvelles de la jeune personne qui est belle comme le jade? »

P'ing-jou-heng, qui dormait dans son lit, n'ayant pas répondu, Yên-pé-hân s'approcha, et lui dit en riant : « Vous dormez le nez en l'air sans répondre; j'imagine

1. Non honorifique de P'ing-jou-heng.

que vous l'avez cherchée en vain et que vous en êtes cruellement mortifié. »

P'ing-jou-heng se leva alors et lui dit : « J'ai fait, en pure perte, des courses infinies, et de plus j'ai été indignement maltraité; quant à la jeune personne, il m'a été impossible de la découvrir. Dites-moi un peu s'il n'y a pas de quoi être mortifié?

— Puisque vous ne l'avez pas trouvée, dit Yên-pé-hân, c'est une affaire finie. Quels désagréments avez-vous éprouvés?

— Ce Ling du Chân-si, du titre de Hong-lou-ssé [1], répondit P'ing-jou-heng, est un homme d'une grossièreté et d'une méchanceté sans exemple. Il prétendit qu'en m'informant de sa fille je portais atteinte à l'honneur de sa maison, et à l'instant il appela une multitude de satellites et de méchants valets qui furent sur le point de m'accabler de coups. Heureusement que des voisins, touchés de ma jeunesse, intercédèrent pour moi à plusieurs reprises et me firent relâcher. Sans cela, leurs poings vigoureux se seraient régalés de mes os de poulet [2]. N'y a-t-il pas là de quoi être révolté?

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân en riant, vous avez cherché en vain sans trouver, et moi j'ai trouvé tout seul sans chercher. N'ai-je pas sujet de me réjouir? »

A ces mots, P'ing-jou-heng fut saisi d'étonnement. « Monsieur, lui dit-il, où avez-vous rencontré Ling-kiang-sioué?

1. Maître des cérémonies.

2. Littéralement : mes os de poulet auraient rassasié leurs honorables poings.

— Quoique je n'aie pas rencontré Ling-kiang-sioué, répondit Yèn-pé-hân, je crois que Ling-kiang-sioué ne saurait égaler la jeune beauté que j'ai vue.

— Il peut se faire qu'elle soit belle, reprit P'ing-jou-heng, mais si vous dites qu'elle efface Ling-kiang-sioué, cela ne me paraît pas bien sûr. Au reste, dites-moi un peu où vous l'avez rencontrée.

— Ayant vainement attendu votre retour, dit Yèn-pé-hân, j'allai me promener seul au midi de la ville. Comme la campagne était charmante, je marchai au hasard, et j'allai très-loin sans m'en apercevoir. M'étant arrêté un instant pour me reposer, j'aperçus tout à coup un jardin fleuri d'une beauté extraordinaire. J'entrai de suite pour y jeter un coup d'œil, et arrivé au bas d'un pavillon élégant, je vis des pruniers en fleur qui brillaient dans tout leur éclat. Comme j'étais occupé à les admirer, soudain une fenêtre s'ouvrit avec bruit, dans la partie supérieure du pavillon, et me laissa apercevoir une jeune fille. Elle avait des sourcils si délicats, des yeux si brillants, un teint si frais et des traits si purs qu'il serait impossible de la peindre; j'imagine que la belle Si-chi, surnommée Mao-tsiang[1], ne pouvait l'emporter sur elle. Lorsque cette jeune fille m'eut aperçu, elle ne se retira pas beaucoup. Mais au moment où je voulais me rassasier de sa vue, deux de ses servantes me poursuivirent avec colère et me chassèrent du jardin. Ainsi expulsé par elles, et ne sachant comment lui faire connaître mes sentiments, j'écrivis un quatrain en grands caractères sur

1. Voyez t. I, p. 43, note 1, et p. 229, note 2.

le mur de la porte du jardin. J'allais y ajouter une inscription pour lui communiquer mon nom de famille et mon petit nom, mais tout à coup, lorsque j'avais fini d'écrire les vers et que je n'avais pas encore mis l'inscription, je fus aperçu par un scélérat de domestique qui prétendit que je salissais le mur de la maison de son maître; il m'accabla d'injures et, rentrant précipitamment, il appela du monde pour me faire arrêter. J'imagine qu'un pareil jardin doit appartenir à quelque puissant personnage. Comment un pauvre lettré, d'un pays lointain, aurait-il pu leur tenir tête? Je me vis donc obligé de m'en retourner à pas précipités. Quoique j'aie éprouvé une vive alarme, j'ai rencontré du moins une beauté si remarquable que jusqu'ici je n'avais rien vu de pareil, et qui doit l'emporter de beaucoup sur celle dont vous êtes épris.

— Monsieur, repartit P'ing-jou-heng en riant, vous ne savez que parler des belles personnes, et vous ne savez pas que les beautés que vantent tous les âges pâlissent devant les talents qui vivent pendant mille générations. Quand une femme a des sourcils délicats et des yeux brillants, on peut sans doute l'appeler *belle;* mais si elle n'a point de talent pour mettre au jour des idées merveilleuses, on peut tout au plus la comparer à une fleur, à un saule, à un loriot, à une hirondelle, à une perle ou au jade. Ces objets ont beau plaire aux hommes, ce n'est que pour un temps. Bientôt la fleur se fane, le saule se dessèche, le loriot change, l'hirondelle vieillit, la perle devient jaune et le jade vole en éclats. Où est alors leur beauté? Mais il faut qu'une femme soit belle et qu'elle ait

en outre du talent littéraire. Si alors on la compare à une fleur ou à un saule, c'est du moins à une fleur célèbre et à un saule extraordinaire. Quand elle vous regarde, il y a dans ses sourcils et ses yeux une grâce particulière qui vous touche à votre insu. Quand elle serait arrivée à l'époque où l'on voit la grâce du loriot et de l'hirondelle se passer, la perle se ternir et le jade se briser, elle conserve toujours la force de son talent, et une figure noble et distinguée. Ce qui m'empêche d'oublier Ling-kiang-sioué, c'est qu'elle réunit au plus haut degré le talent et la beauté. Si vous ne parlez que des agréments extérieurs, dans le nombre des personnes qui se revêtent de soie brodée et se fardent la figure, vous trouverez peut-être de quoi satisfaire vos yeux affamés. »

Quel que fût l'enthousiasme de Yên-pé-hân, P'ing-jou-heng l'avait refroidi de moitié. « Monsieur, dit-il à son ami, ce n'est pas que vos raisonnements ne me paraissent fort justes et que je ne sache point apprécier le talent, mais la jeune fille que j'ai vue au haut du pavillon avait des traits purs et un teint éclatant. Si elle ne possédait pas un talent supérieur et une beauté hors de ligne, comment aurait-elle un extérieur aussi séduisant? A peine l'ai-je aperçue que mon cœur a été subjugué, et que mon âme a failli s'évanouir. Figurez-vous ces vapeurs et ces nuages qui flottent entre le ciel et la terre, et qui échappent à toute description. A mon sentiment, une jeune fille aussi belle doit posséder un talent extraordinaire. Son père et son frère aîné auraient beau me déclarer ouvertement qu'elle est dénuée de talent, quand je considère la noblesse de son maintien et la modestie de

ses manières, je suis sûr que si elle était dénuée de talent, elle ne pourrait exercer un tel charme.

— Le talent dont je parle, dit P'ing-jou-heng, est pour ainsi dire public et connu de tout l'empire; celui dont vous parlez est un talent secret dont un seul homme est follement épris. C'est le cas de dire que quiconque n'est pas monté jusqu'au sommet du Thaï-chân trouve naturellement que l'empire est immense. Je ne veux plus disputer avec vous là-dessus; tout ce que je regrette c'est que vous n'ayez point vu ma Ling-kiang-soué. Si vous aviez vu Ling-kiang-sioué, vous seriez obligé d'en avoir une toute autre idée.

— Ling-kiang-sioué, dit Yên-pé-hân, me fait l'effet des fleurs de roseau du palais de la lune [1]. Vous avez beau la vanter et l'exalter, qui est-ce qui pourrait reconnaître si vous avez raison ou tort? Quant à la jeune beauté qui réside au haut du pavillon, elle est à deux pas de nous. Quoique la maison d'un prince soit aussi profonde que la mer, en le cherchant avec une volonté ferme, on peut encore le voir une fois. Si vous étiez assez heureux pour contempler sa charmante figure, vous comprendriez alors toute l'étendue de mon bonheur! [2] »

Les deux amis n'avaient pas encore fini de discuter en badinant, lorsque, tout à coup, un domestique leur servit

1. C'est-à-dire : me fait l'effet d'une fiction.

2. Littéralement : alors vous sauriez que votre frère cadet (moi) est le barbare aux yeux bleus du gynécée. Il y a ici une allusion au jeune Ngan-lo-chan qui, ayant obtenu de l'empereur l'autorisation d'aller et de venir dans les parties les plus secrètes du palais, demanda la permission de s'appeler le fils de Yang-koueï-feï (favorite de l'empereur Hiouen-tsong), et finit par se faire aimer d'elle. (*Thong-kien-kang-mou*. Hist. des Thang, liv. XLIII, fol. 163.)

le souper. Ils burent, tête à tête, bien avant dans la nuit, puis ils allèrent se livrer au sommeil. Le lendemain, après avoir déjeuné, Yèn-pé-hân invita P'ing-jou-heng à venir avec lui au midi de la ville pour prendre des informations. « Monsieur, lui dit le serviteur qui l'avait accompagné la veille, gardez-vous d'y aller ; ce jardin appartient certainement à quelque puissant personnage. Hier, lorsque vous eûtes écrit des vers sur ce mur que vous savez, un domestique stupide [1] vous accabla d'injures, et voulait appeler d'autres serviteurs pour nous arrêter. Heureusement que nous pûmes fuir lestement et échapper à leurs outrages. Si vous y retournez aujourd'hui, et qu'on vous aperçoive, vous vous attirerez encore quelque mauvaise affaire. J'ajouterai que ce pays ne peut se comparer à Song-kiang, où, lorsque vous y demeuriez, vous étiez connu de tout le monde. Car, ici, si l'on voulait vous faire un mauvais parti, qui est-ce qui viendrait à votre secours ? Il vaut mieux aller vous récréer ailleurs avec M. P'ing. »

A ces paroles, P'ing-jou-heng fit quelques signes de tête. « Ces raisons sont fort justes, dit-il ; moi-même, hier, j'ai essuyé la colère de Ling, le maître des cérémonies ; cela doit vous servir de leçon. »

Quoique Yèn-pé-hân ne répondît rien, au fond il n'avait d'autre désir que d'aller prendre des informations. Ils se chicanèrent encore quelques instants, puis Yèn-pé-hân alla mettre secrètement un vêtement noir et partit à la dérobée.

1. Littéralement : qui ne savait pas distinguer le bien du mal.

Peu après, P'ing-jou-heng chercha Yên-pé-hân pour causer avec lui, mais il ne put le trouver nulle part.

« Monsieur, dit le domestique après un moment de réflexion, je suis sûr qu'il sera encore allé au midi de la ville. »

P'ing-jou-heng en fut vivement alarmé. « Si nous y étions allés ensemble, dit-il en lui-même, j'aurais encore craint une mauvaise issue ; mais il est parti tout seul, et s'il s'attire quelque disgrâce, il lui sera plus difficile de se tirer d'affaire. Ce qu'il y a de mieux est de courir promptement après lui. »

Aussitôt, il emmena trois ou quatre domestiques, et sortit de la ville pour aller à la recherche de son ami.

Laissons-le un instant et revenons à Yên-pé-hân. Comme il ne songeait qu'à la belle personne qu'il avait vue au haut du pavillon, il brûlait d'aller savoir de ses nouvelles; mais se voyant arrêté dans son projet par P'ing-jou-heng et par le domestique, il était parti tout seul, et s'était élancé hors de la ville. « Si je pénètre encore dans son jardin, se dit-il en lui-même, je crains de m'attirer quelque mauvaise affaire. Je me contenterai de prendre des informations en dehors du jardin ; comment le même domestique pourrait-il venir me molester? Le fait est qu'hier, lorsque j'écrivis des vers (sur le mur), je ne fus aperçu que par un jeune garçon. Aujourd'hui que j'ai changé de costume, il n'est pas sûr qu'il me reconnaisse, et quand il me reconnaîtrait, je pourrais parfaitement le taxer d'erreur. »

Sa résolution une fois arrêtée, il sortit tout joyeux de la ville et courut dans la direction du midi. La veille, il

avait observé tout le long de la route les fleurs et les saules, et avait marché d'un pas tranquille sans s'apercevoir de la longueur du chemin ; aujourd'hui, il ne songeait plus à contempler de beaux sites. Portant la tête basse, il ne faisait que courir, et aurait voulu arriver d'une enjambée. Mais plus il marchait et plus la route lui semblait longue. Pendant un moment, son cœur en fut navré. Quand il eut reconnu qu'il lui serait impossible d'arriver, il se vit obligé de reprendre son calme habituel. Repassant dans son esprit l'aventure de la veille, il se dit en lui-même : « Ce qui est charmant, c'est qu'après m'avoir aperçu, elle ne s'est pas beaucoup retirée ; je vois là une marque de grande affection ; mon seul regret est de n'avoir pas eu le temps de signer mes vers. Quand même elle daignerait penser à moi, elle ne saurait où me trouver. » Puis réfléchissant encore : « Mes vers, dit-il, sont écrits en dehors de la porte du jardin. Elle habite dans le pavillon, et il n'est pas certain qu'elle ait pu les voir, et quand elle les aurait vus, j'ignore si elle connaît quelques caractères. Mais qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Pour moi, je vais aller m'informer de son nom de famille et de son nom d'enfance. Si c'est la fille d'un magistrat éminent, et qu'elle ne soit pas encore fiancée, il y a encore à la cour beaucoup de disciples et d'anciens collègues de mon père ; naturellement, j'irai en prier quelques-uns de faire les premières ouvertures. Si cette affaire pouvait réussir, je n'aurais pas perdu ma peine en venant à la capitale. »

Son cœur se berçait ainsi de ces folles pensées, lorsque, à sa grande surprise, il vit dans le lointain le jardin fleuri.

Quoique, dans le premier moment, Yên-pé-hân eût puisé dans sa passion une hardiesse prodigieuse, comme il se rappelait les injures dont le petit domestique l'avait assailli la veille, il ne put se défendre d'un sentiment de crainte, et n'osa entrer tout droit. Il se contenta d'avancer pas à pas avec une prudente lenteur. Ne voyant personne entrer ni sortir par le devant du jardin, il se rassura et courut vers l'endroit où la veille il avait écrit des vers. Il lève la tête, et au premier coup d'œil, il voit que l'écriture est encore à sa place. « Hélas ! se dit-il en lui-même, j'ai perdu ma peine hier en écrivant ici des vers. Où est aujourd'hui la jeune beauté ? Qui est-ce qui viendra les lire et les apprécier ? N'est-il pas regrettable que j'aie jeté ainsi de brillantes perles dans un coin obscur ? Faut-il qu'il n'y ait que moi seul pour venir les voir et les admirer ! » Il leva de nouveau la tête, et éprouva une vive émotion. « Les vers que j'ai écrits hier, dit-il, étaient différents de ceux-ci : comment les a-t-on changés ? » Puis, regardant encore à plusieurs reprises : « Ces caractères, dit-il, ne sont point ceux que j'ai écrits ; les miens étaient jetés avec négligence, mais ceux-ci ont la grâce des dragons et la légèreté des serpents. Voilà qui est bien surprenant ! Ne serais-je point abusé par un songe ? » Il resta ainsi quelque temps comme un homme en délire ; puis, reprenant ses esprits, il lut les vers qui suivent :

Les branches chargés de fleurs se reflètent dans un miroir avec toutes leurs grâces ;

Mais à la fin elles cèdent le pas à l'homme de talent et avouent leur défaite ;

Le ciel s'est contenté de mettre dans nos cœurs de tendres sentiments;
Mais quel que soit le degré de notre affection, quel est l'homme qui s'y montre sensible?

A peine Yên-pé-hân eut-il fini de lire ces vers, qu'il fut rempli d'étonnement et de joie. « D'où viennent ces vers? s'écria-t-il. Ceux qu'hier j'avais écrits au grand jour, pourquoi aujourd'hui sont-ils métamorphosés? Peut-être que la jeune beauté a vu mes vers et a composé ceux-ci sur les mêmes rimes. Mais pourquoi ma première pièce a-t-elle disparu? » Il les relut encore une fois, et après un instant de réflexion : « Si j'en juge, dit-il, par la pensée que renferment ces vers, il est évident qu'ils ont été composés sur les rimes des miens, et qu'ils répondent aux sentiments que j'ai exprimés hier. Si je ne vois plus mes premiers vers, c'est qu'elle les a effacés de peur que les convenances ne fussent blessées si l'on venait à les voir. Charmante fille! dit-il en soupirant plusieurs fois, je me disais seulement que vous étiez belle; qui aurait pensé que vous aviez un si rare talent et une si vive pénétration? Il me semble que lorsque le ciel et la terre ont donné la vie aux hommes, ils ont épuisé, en formant une belle femme, leur plus pure et leur plus subtile essence. »

Après avoir achevé ces réflexions, il relut deux fois ces quatre vers, et y trouva encore un nouveau charme. « Hier, dit-il, je l'ai louée en la comparant à *ces beautés pour lesquelles on perdrait un royaume*, et de son côté elle a fait mon éloge en disant que *l'éclat des fleurs ne vaut pas la beauté du talent*. La dernière phrase : « *Quel*

que soit le degré de notre affection, etc., » renferme une idée profonde. Jusqu'à présent, moi, Yên-pé-hân, je n'avais pas encore rencontré une personne qui connût mon cœur et comprît ma pensée. » Se plaçant alors en face des vers écrits sur le mur, il s'inclina d'un air respectueux en faisant deux profondes salutations. « Aujourd'hui, dit-il, j'ai été assez heureux pour que la jeune beauté composât des vers sur les rimes des miens ; je la remercie profondément de cette marque d'amitié dont j'étais indigne. »

Il était encore debout, l'esprit en proie à une sorte de délire, lorsqu'il entendit dans l'intérieur du jardin des gens qui sortaient en parlant à haute voix. Craignant d'avoir été reconnu, il s'esquiva tout en émoi. « Si hier, dit-il, je n'ai point signé mon nom, c'est parce que j'avais été chassé par ce méchant domestique. Pourquoi cette jeune beauté n'a-t-elle pas écrit aujourd'hui son nom de famille et son nom d'enfance? Comment veut-elle que j'aille m'informer de ses nouvelles? Il ne fait pas bon entrer dans le jardin, dit-il encore ; j'ai peur de m'attirer quelque mauvaise affaire. Rien n'empêche que j'aille demander quelques renseignements aux gens qui demeurent près du jardin. » Il se vit donc obligé de s'en retourner par l'ancien chemin en cherchant quelque habitant du pays qu'il pût interroger. Mais comment faire? Dans ce lieu retiré, au milieu des montagnes, il y avait bien quelques maisons, qui étaient disséminées çà et là, et pas une n'était voisine de la grande route. Il n'y avait que des arbres sur le bord de la grande route, et l'on ne voyait pas un seul habitant. Yên-pé-hân était

dans une pénible anxiété lorsque, tout à coup, un vieux bonze qui voyageait vint à paraître sur la route. Yèn-pé-hân, l'ayant aperçu, s'avança vivement à sa rencontre et lui dit, en levant les mains jointes : « Vénérable maître, je vous salue. »

Le vieux bonze voyant la figure distinguée de Yèn-pé-hân, répondit avec empressement à sa politesse, et lui dit : « Jeune monsieur, je vous salue.

— Vénérable maître, reprit Yèn-pé-hân, ce jardin fleuri qui est devant nous, sauriez-vous à quel grand magistrat il appartient ?

— Où trouverait-on ici, dit le bonze en souriant, un magistrat de haut rang?

— Si ce n'est pas un magistrat, dit Yèn-pé-hân, j'imagine que c'est un prince ou un comte.

— Monsieur, repartit le vieux bonze, comment y aurait-il ici une personne d'un rang aussi élevé qu'un prince ou un comte?

— Si ce n'est point un magistrat éminent, ni un prince ni un comte, quelle espèce d'homme est-ce donc? demanda Yèn-pé-hân.

— Vous voyez là, dit le bonze, une maison de plaisance de l'empereur. N'avez-vous pas remarqué que le toit du bâtiment est couvert de tuiles émaillées en vert, et que les murs d'enceinte sont peints en rouge? Quel est le magistrat, quel est le prince ou le comte qui oserait usurper une telle décoration?

— Ainsi donc, c'est une *villa* impériale! s'écria Yèn-pé-hân vivement surpris. Mais si c'est une *villa* impé-

riale, demanda-t-il encore, comment se fait-il qu'une famille s'y soit installée?

— Monsieur, dit le vieux bonze, vous êtes jeune et étranger dans ce pays : vous ne connaissez pas les usages de la capitale. Ce sont là des questions qu'on ne doit pas faire. Qui oserait venir s'établir avec sa famille dans cette *villa* impériale?

— J'ai vu clairement ce que je dis, répliqua Yên-pé-hân.

— Si quelques personnes y habitent, dit le vieux bonze, ce sont certainement des alliés ou des parents de l'empereur. Pourquoi vous en informez-vous? Heureusement pour vous que vous ne vous êtes adressé qu'à moi ; cela ne peut tirer à conséquence. Si vous eussiez interrogé quelque brouillon, vous auriez été sa dupe et sa victime. »

En entendant ces mots Yên-pé-hân resta atterré [1]. « Vénérable maître, lui dit-il, je vous remercie mille fois de vos avis, et il me serait impossible de vous exprimer toute ma reconnaissance. »

Le vieux bonze ayant fini de parler, le salua en levant les mains jointes et prit congé de lui.

Yên-pé-hân, intimidé par la réponse sévère du religieux, n'osa plus lui adresser de nouvelles questions. Il partit aussitôt et se dirigea tout droit vers son hôtellerie.

Par suite de ce retour, j'aurai beaucoup de choses à raconter. « Lorsqu'un buveur se livre à ses goûts joyeux.

1. Littéralement : il fut effrayé (au point de) tirer la langue.

il met en gage ses vêtements sans aucun regret ; quand on rencontre un ami intime, on lui ouvre son cœur sans aucune réserve. »

Vous ignorez sans doute s'il retourna en effet dans son hôtellerie. Veuillez m'écouter un moment ; je vais vous conter cela dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV

ILS SUSPENDENT LEURS COMPOSITIONS ÉLÉGANTES POUR CHERCHER SINCÈREMENT UNE ÉPOUSE ACCOMPLIE.

Comme Yên-pé-hân cherchait à apprendre le nom de famille et le petit nom de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il avait rencontré tout à coup un vieux bonze qui lui avait dit ce qu'avait de redoutable la *villa* impériale. Il n'osa donc lui adresser de nouvelles questions de peur de s'attirer quelque mauvaise affaire, et s'en retourna précipitamment. Quand il fut arrivé à un marché de village, il reprit son calme habituel et s'arrêta. Ayant quitté la maison à l'insu de P'ing-jou-heng, il n'avait pas pris son repas de midi. A ce moment, on était déjà à l'heure du singe [1], et son estomac commençait à ressentir les atteintes de la faim. Soudain, au milieu du marché, il vit, au haut d'une perche, une enseigne de marchand de vin qui flottait au gré du vent. Il en fut charmé, et entrant immédiatement, il aperçut une table très-convenable et s'y assit. Quoique ce fût un cabaret de village, on avait planté devant les fenêtres

1. En chinois *chin;* elle dure de 3 à 5 heures.

une multitude de fleurs qui lui donnaient un air d'élégance et de fraîcheur. Dès que Yên-pé-hân se fut assis, le cabaretier s'approcha de lui : « Monsieur, lui dit-il, buvez-vous seul ou attendez-vous un ami ?

— Je bois seul, répondit Yên-pé-hân, je n'attends aucun ami.

— Que voulez-vous manger ? demanda le cabaretier.

— Peu importe, dit Yên-pé-hân, servez-moi ce que vous avez ; mais il me faut du vin de première qualité. »

Le cabaretier voyant son air distingué et l'élégance de son costume, présuma qu'il appartenait à une famille riche et illustre. Aussi se hâta-t-il de lui servir des mets choisis et du vin excellent. Tout en buvant, Yên-pé-hân pensait aux vers charmants que la jeune beauté avait composés sur les rimes des siens. C'est pourquoi il pria le cabaretier de lui apporter un pinceau et un encrier. Il les écrivit en silence, et les ayant placés sur la table, il se mit à les relire, et à chaque fois il buvait une tasse de vin. Il éprouvait un plaisir extrême. « Hier, dit-il en lui-même, P'ing-tseu-tchi [1] disait, en riant de moi, que la jeune fille que j'ai rencontrée n'était que belle et ne possédait pas un véritable talent, tandis que mademoiselle Ling, qu'il avait rencontrée, réunissait, au suprême degré, le talent et la beauté. Je restai interdit et n'eus pas la force de lui répondre. Qui aurait cru que ma jeune beauté avait un talent supérieur à ses charmes ? Aujourd'hui, dès que je serai de retour, je pourrai lever la tête et étaler un légitime orgueil. Après ces réflexions, il se

1. M. P'ing, dont le surnom est *Tseu-tchi*.

mit à rire aux éclats. Il but encore quelques tasses, puis s'abandonnant de nouveau à ses pensées : « Mademoiselle Ling, dit-il, n'a composé ces vers que pour exprimer ses sentiments ; cela ne regarde point Tseu-tchi[2]. Ces vers qu'a composés ma belle amie répondent évidemment aux miens ; si elle n'eût pas pensé secrètement à moi, Yèn-pé-hân, comment aurait-elle daigné les écrire? De cette façon, j'ai un immense avantage sur Tseu-tchi. »

En achevant ces réflexions, il partit d'un éclat de rire, et but de nouveau quelques tasses de vin, puis il se mit à songer encore. « Seulement, ajouta-t-il, quoiqu'il ne soit pas sur la trace de la jeune beauté qu'il a rencontrée, du moins il connaît son nom de famille et son petit nom. Quant à la belle personne que j'ai aperçue, bien que je ne sois pas loin de trouver ses traces, je ne sais où m'informer de son nom de famille et de son petit nom. Comment faire? Suivant le récit du vieux bonze, elle doit être parente de l'empereur. Je pense que si cette belle personne était la fille d'un magistrat lettré, comme les gens de lettres ne forment qu'une seule famille, l'illustration de sa naissance ne m'empêcherait pas de m'informer d'elle et de demander sa main. Mais si elle était réellement parente de l'empereur, elle serait trop fière de son rang sublime pour daigner écouter à la légère les vœux d'un simple lettré. Ainsi la rencontre que j'ai faite serait comme non avenue! « Belle amie, ajouta-t-il en poussant un soupir, vos vers que voici auraient donc été

1. C'est-à-dire : P'ing-jou-heng, surnommé *Tseu-tchi*.

composés en vain ; Yên-pé-hân et sa belle amie se seraient donc vus face à face sans que leur union fut décidée par le ciel? »

Dans ce moment, Yên-pé-hân était déjà étourdi par le vin, et se creusait la tête sans trouver aucun expidient. Après un moment de réflexion, il prit encore une tasse de vin; mais il l'approcha de ses lèvres sans pouvoir y goûter, et soudain quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

Le cabaretier, s'en étant aperçu de loin, se dit en riant secrètement : « Il y a un instant, ce jeune monsieur riait tout seul à gorge déployée; comment se fait-il qu'il pleure maintenant? Ne serait-ce pas un cerveau fêlé? » Là-dessus, il s'approcha de lui. « Monsieur, dit-il, le vin de mon humble maison est-il de votre goût?

— Il est assez bon, répondit Yên-pé-hân, cependant ce n'est pas de la première qualité.

— Si ce n'est pas de la première qualité, comment se fait-il que vous l'ayez entièrement bu avec vos larmes?

— Si je pleure, répondit Yên-pé-hân, c'est que j'ai une affaire de cœur; cela n'a rien de commun avec votre vin. Veuillez m'en faire chauffer d'autre; je désire boire encore. »

Le cabaretier obéit en souriant, et alla lui chercher du vin.

Yên-pé-hân but quelques tasses de plus et se livra de nouveau à ses réflexions. « Quant cette jeune fille serait parente de l'empereur, dit-il en lui-même, si elle pense tendrement à moi et a résolu de m'épouser, il est impossible que son père et sa mère s'y refusent. S'ils me

dédaignaient parce que je suis un pauvre lettré, l'an prochain j'obtiendrai au concours le titre de Hoeï-youèn [1] ou celui de Tchoang-youèn [2], et je leur ferai voir mon diplôme. A cette époque, je ne serai plus un pauvre lettré. Pourraient-ils alors repousser ma demande?»

Dans le fort de ces réflexions flatteuses, il rit encore à gorge déployée, et but, sans y faire attention, plusieurs nouvelles tasses.

Le cabaretier, le voyant presque ivre, s'approcha doucement de lui. « Monsieur, dit-il, j'ignore si votre noble demeure est située en dehors ou au dedans de la ville; le soleil est déjà couché, et, pour y arriver, il vous reste encore sept à huit li [3]. Je vous engage à partir.

— Mon hôtellerie, dit Yên-pé-hân, est située en ville, près du pont de la rivière du jade; puisqu'il est si tard, je vais m'en aller. »

En disant ces mots, il se lève et se hâte de sortir; mais le cabaretier l'arrête précipitamment. « Monsieur, lui dit-il, n'allez pas si vite; payez-moi d'abord le prix du vin.

— Combien vous dois-je? demanda Yên-pé-hân.

— Le vin et les mets se montent ensemble à cinq *mas* (3 fr. 75 c.), répondit le cabaretier.

— Cinq *mas*, dit Yên-pé-hân, ce n'est pas cher; seulement, aujourd'hui je n'ai pas apporté d'argent. Veuillez me faire crédit; demain j'enverrai un domestique pour vous rembourser. »

1. Le premier de la promotion des docteurs.
2. Le premier de l'Académie des Hân-lîn. (Morrison, Dict., part. II, n° 12503.)
3. C'est-à-dire : sept à huit dixièmes de lieue.

Avant d'avoir achevé ces mots, il voulu partir ; mais le cabaretier, voyant qu'il ne songeait qu'à s'esquiver, éprouva une vive inquiétude. « Vous plaisantez sans doute, lui dit-il, je ne connais pas Votre Seigneurie; comment pourrais-je vous faire crédit?

— Si vous ne voulez pas me faire crédit, dit Yên-pê-hân, suivez-moi et venez chercher votre argent.

— Pour aller et revenir, repartit le cabaretier, il y a une vingtaine de li (2 lieues); où trouverait-on un homme assez désœuvré pour vous suivre?

— J'offre de vous envoyer votre argent, dit Yên-pé-hân, et vous ne le voulez pas; je vous invite à me suivre et à venir le chercher, et vous ne le voulez pas davantage. D'un autre côté, je vous ai déclaré que je n'ai pas apporté d'argent: voudriez-vous que je me changeasse en argent pour vous payer?

— Si vous n'avez pas d'argent, dit le cabaretier, laissez-moi quelque chose en gage, demain matin vous l'enverrez reprendre: que vous en semble?

— Je n'ai sur moi que deux vêtements, répondit Yện-pé-hân: que voulez-vous que je vous laisse en gage?

— Eh bien! dit le cabaretier, ôtez-en un et tout sera dit. »

Yên-pé-hân était déjà échauffé par le vin; quand il eut entendu dire au cabaretier, qu'il voulait lui prendre un de ses vêtements, il entra tout à coup dans une violente colère et l'accabla d'injures. « Chien d'esclave! lui dit-il, ta conduite est abominable. Crois-tu que moi, le seigneur Tchao, je vais ôter mes vêtements pour te les donner? »

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte; mais le cabaretier, vivement inquiet, l'apostropha avec colère. « Vous avez beau dire que vous êtes le seigneur Tchao; mais même les gens de l'hôtel de Chân, le Ko-lao (le ministre d'État), qui viennent ici habituellement, quand ils n'ont pas d'argent pour payer le vin, il faut bien qu'ils ôtent une partie de leurs vêtements et me les laissent en gage. »

Yên-pé-hân, entendant parler de Chân, le Ko-lao, interrogea le cabaretier. « De quel Chân parlez-vous? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cette question? repartit le cabaretier. Est-ce qu'il peut y avoir à la cour plusieurs Chân, du titre de Ko-lao?

— J'ai entendu dire, répondit Yên-pé-hân, que Chân-hièn-jîn avait demandé sa retraite pour cause de santé et qu'il était retourné dans son pays natal. Comment ses gens pourraient-ils fréquenter votre maison?

— Autant vaudrait, dit le cabaretier, demander au vent et à la pluie où ils vont. Ce sont là des choses oiseuses qui ne vous regardent pas. Otez, je vous prie, votre vêtement; c'est bien plus pressé. Mais si vous vous portez à la violence, vous perdrez toute votre considération. »

A ces mots, il le saisit d'une main, bien décidé à ne point le lâcher. Yên-pé-hân voulut lever la main et le frapper, mais il n'eut pas la force de le terrasser. Il ne savait que faire, lorsque, tout à coup, il aperçut P'ing-jou-heng qui accourait à sa recherche avec plusieurs domestiques. Voyant Yên-pé-hân qui était tiraillé et re-

tenu par le cabaretier, ils s'élancèrent tous ensemble autour de lui en criant : « Le voici! le voici! qu'est-ce que cela signifie?»

A leur arrivée, Yên-pé-hân tressaillit de joie. « Cet abominable coquin, leur dit-il, parce que j'ai bu de son vin, veut me dépouiller de mes habits. »

En entendant ces paroles, les domestiques furent transportés de colère. « Misérable! lui dirent-ils, combien monsieur a-t-il bu de vin, pour que tu veuilles le dépouiller de ses vêtements? Puisque tu as ouvert un cabaret, tu n'as qu'à bien examiner les gens avec tes deux yeux. Est-ce que tu as le droit d'arracher les vêtements de notre maître? » A ces mots, l'un d'eux lui appliqua un vigoureux soufflet.

Le cabaretier, voyant qu'il n'y faisait pas bon, lâcha sur-le-champ Yên-pé-hân. « Comment oserais-je, leur dit-il, arracher les vêtements de ce noble seigneur? Seulement, comme, dans le premier moment, je n'avais pas l'honneur de le connaître, je l'avais prié de me laisser quelque chose en gage.

— Si tu voulais qu'il te laissât un gage, dit P'ing-jou-heng, il fallait du moins parler poliment. Pourquoi avoir mis la main sur lui et l'avoir tiraillé avec violence? »

Les domestiques levèrent tous des mains menaçantes et allaient le frapper rudement, mais Yên-pé-hân les arrêta. « C'en est assez, leur dit-il, je ne veux pas disputer avec lui. Pesez vite cinq *mas* d'argent (3 fr. 75 c.) et remboursez-le. J'ai encore quelques questions à lui adresser.»

En entendant cet ordre de leur maître, les domestiques

n'osèrent frapper le cabaretier. Ils pesèrent donc cinq *mas* d'argent et les lui remirent. Celui-ci les ayant reçus, fit mille excuses à Yên-pé-hân.

« C'est une affaire finie, lui dit Yên-pé-hân, seulement je vous adresserai une question : vous avez dit tout à l'heure que Chân-hiên-jîn n'était pas encore retourné dans son pays natal; est-ce bien vrai?

— Pourquoi ne serait-ce point vrai? » repartit le cabaretier.

En entendant ces mots, P'ing-jou-heng prit part à la conversation et l'interrogea à son tour. « Si Chân-hiên-jîn, dit-il, n'est pas encore retourné dans son pays, où réside-t-il maintenant?

— Dans le village de Kouân-mo, que vous voyez devant vous, répondit le cabaretier.

— Quelle distance y a-t-il d'ici? demanda P'ing-jou-heng.

— Il n'y a guère que sept ou huit li (dixièmes de lieue), répondit le cabaretier.

— Tout le monde disait, reprit Yên-pé-hân, qu'il avait demandé sa retraite pour cause de santé et qu'il était retourné dans son pays natal, et voilà qu'il demeure encore là! »

P'ing-jou-heng se tourna en riant vers Yên-pé-hân. « Monsieur, lui dit-il, vous êtes parti tout droit, sans mot dire : où ne vous ai-je pas cherché? Je craignais que vous ne fussiez tombé dans quelque embûche. Voilà pourquoi j'ai couru après vous; pouvais-je espérer que vous obtiendriez une aussi bonne nouvelle?

— Cela ne peut compter pour une bonne nouvelle, dit

Yèn-pé-hân; mais moi, j'ai une nouvelle merveilleusement bonne que je ne puis me décider à vous apprendre.

— Quelle bonne nouvelle? demanda P'ing-jou-heng. Auriez-vous trouvé la trace de la jeune fille que vous avez vue au haut du pavillon?

— Si je n'avais trouvé que sa trace, dit Yèn-pé-hân, cela pourrait-il compter pour une heureuse nouvelle? Je croirais inutile de vous en parler. Voici cette bonne nouvelle, c'est que j'ai même découvert les sentiments de son cœur.

— C'est vraiment merveilleux! s'écria P'ing-jou-heng tout étonné; pourquoi ne pas me conter cela franchement?

— Si je vous le contais, dit Yèn-pé-hân, il y aurait de quoi vous faire mourir de jalousie ou de colère. »

Les domestiques, les voyant absorbés tous deux dans leur conversation, vinrent leur dire que la nuit approchait et qu'il était nécessaire de partir au plus vite.

Yèn-pé-hân voulait boire encore avec P'ing-jou-heng. « Nous avons une longue route à faire, lui dit celui-ci; nous boirons à notre aise quand nous serons revenus à la maison. »

A ces mots, il sortit avec lui. Tout le long de la route, P'ing-jou-heng le pressa de questions.

« Je vois bien, dit Yèn-pé-hân en riant, que je ne puis vous cacher mon secret. » Il tira alors de sa manche les vers qu'il avait copiés, et les présenta à P'ing-jou-heng. « Je n'ai pas besoin, ajouta-t-il, d'entrer dans de longs détails; regardez seulement ces vers, vous saurez tout. »

P'ing-jou-heng les prit, et y ayant jeté un coup d'œil:

« Monsieur, lui dit-il en riant, ne me trompez pas; ce sont des vers que vous avez faits vous-même.

— Monsieur, repartit Yên-pé-hân, vous ne savez que composer des vers; mais vous ne savez pas juger les vers des autres. Regardez un peu ces vers : les sentiments qu'ils expriment sont pleins de mélancolie. S'ils n'émanaient pas d'un esprit intelligent, qui aurait pu leur donner ce tour triste et mystérieux? S'ils n'étaient pas tombés du pinceau d'une jeune fille, qui aurait pu y répandre cette grâce et ce parfum? Si vous supposiez que j'en suis l'auteur, ce serait commettre une erreur immense.

— Je ne puis me décider à le croire, dit P'ing-jou-heng. Direz-vous que, parmi les belles femmes, il vient de surgir encore un talent supérieur?

— Si vous vous refusez à le croire, dit Yên-pé-hân, demain matin j'irai avec vous voir ces vers, qui sont encore écrits ouvertement sur un mur.

— En ce cas, dit P'ing-jou-heng, si elle les a ouvertement écrits sur le mur, en se conformant à vos rimes, comment n'a-t-elle pas craint que les hommes ne les vissent et ne l'accablassent de railleries?

— Cette jeune beauté, dit Yên-pé-hân, a fait preuve d'une merveilleuse sagacité qui peut-être efface la vôtre. La crainte dont vous parlez, cette jeune beauté l'a eue la première. En effet, elle a fait effacer mes vers, et s'est contentée d'écrire au-dessus ceux qu'elle avait composés sur mes rimes. Elle pensait bien qu'après les avoir vus, je comprendrais de suite que c'étaient des vers composés par elle sur les rimes des miens; mais que si quelque

autre les apercevait, il lui serait impossible d'en saisir le sens. »

Ce récit remplit P'ing-jou-heng d'étonnement et de joie. « D'après ces détails, dit-il, je reconnais la vérité du fait. Je m'imaginais que Ling-kiang-sioué seule possédait un de ces talents merveilleux qui doivent briller pendant mille générations, et voilà qu'aujourd'hui elle a trouvé sa pareille! Mais dites-moi si vous avez découvert son nom de famille et son petit nom.

— Il est fort difficile de s'en informer, répondit Yèn-pé-hân.

— Et pourquoi? demanda P'ing-jou-heng.

— En voici la raison, dit Yèn-pé-hân : un vieux bonze que j'avais interrogé à ce ce sujet me répondit : « Ce jardin fait partie d'une *villa* impériale, et ceux qui s'y promènent sont tous des parents ou des alliés de l'empereur. Qui est-ce qui oserait aller prendre des informations sur eux? Si vous vous adressiez à quelque brouillon, il s'emparerait de vous et vous entraînerait à votre perte. »

— Suivant ce que vous dites, repartit P'ing-jou-heng, votre jeune beauté du pavillon et la jeune fille dont j'ai vu les vers sur le mur, seraient pour nous comme les fleurs que reflète un miroir, ou la lune qui brille à la surface de l'eau. Nous aurions vu leur ombre sans pouvoir trouver leur personne, et nous devrions ne voir là que l'illusion d'un songe. Dans l'origine, nous sommes venus tous deux pour mademoiselle Chân. Puisque Son Excellence Chân demeure encore ici, ce qu'il y a de mieux à faire est d'aller d'abord exécuter notre premier projet.

— Au fond, dit Yên-pé-hân, il faut que nous allions rendre visite à mademoiselle Chân; mais je crains que *celui qui a contemplé la mer ne dédaigne de regarder une rivière*[1]. Comme j'ai vu, au haut du pavillon, cette jeune beauté qui est douée de tant de charmes et d'un si beau talent, je crains que mademoiselle Ling [2], quoiqu'elle ait de la réputation, ne perde auprès d'elle une partie de son mérite.

— C'est ce que nous saurons après l'avoir vue, répondit P'ing-jou-heng; mais, en ce moment, il est impossible de porter un jugement décisif. »

Quand les deux amis rentrèrent à l'hôtellerie, il faisait déjà nuit. Les domestiques leur ayant servi le souper, ils burent tête à tête et discutèrent tour à tour. Tantôt c'était P'ing-jou-heng qui louait avec emphase Ling-kiang-sioué; tantôt c'était Yên-pé-hân qui parlait avec admiration de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. Quand ils eurent épuisé leur entretien, ils ne songèrent plus qu'à imaginer quelque stratagème pour aller s'informer de mademoiselle Chân.

Le poisson désire naturellement d'être en possession de l'eau;
Le papillon n'aspire qu'à trouver des fleurs.

1. Ces deux mots *mer* et *rivière* sont une allusion aux deux jeunes filles, dont l'une lui paraît surpasser l'autre par son talent poétique.

2. Il y a dans le texte : mademoiselle Chân, mais c'est évidemment une erreur. En effet, comme c'est mademoiselle Chân que Yên-pé-hân a vue au haut du pavillon, l'autre jeune personne qui, suivant son opinion, ne pourrait lui être comparée sans désavantage, doit être nécessairement Ling-kiang-sioué, que P'ing-jou-heng avait vue dans le temple de Min-tseu. Voyez t. I, p. 304, ligne 15.

A plus forte raison, lorsque le talent a rencontré la beauté,
Il pense à elle avec la même ardeur.

Depuis que mademoiselle Chân avait vu, au bas du pavillon, un bel étudiant et les vers qu'il avait écrits sur le mur du jardin, elle ne faisait que penser secrètement à lui. Sa mère l'ayant remmenée à la maison, elle alla aussitôt voir Ling-kiang-sioué. « Aujourd'hui, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand bonheur, c'est exactement comme lorsque vous étiez dans le temple de Mîn-tseu [1]; j'ai rencontré aussi un jeune homme de talent.

— Comment l'avez-vous rencontré? demanda Ling-kiang-sioué.

— Étant allé voir mon père, je montai par hasard au haut du *pavillon du premier printemps* pour regarder les pruniers en fleur. Tout à coup, en ouvrant la fenêtre, j'aperçus au bas un jeune homme qui était debout à côté des pruniers en fleur. Ses traits étaient purs, distingués, pleins de charme. Dès qu'il m'eut vue au haut du pavillon, il dirigea vers moi des regards passionnés; mais soudain il fut aperçu par plusieurs servantes qui le poursuivirent avec acharnement et le chassèrent du jardin.

— Parmi les jeunes gens, dit Ling-kiang-sioué, il en est sans doute qui sont à la fois doués d'intelligence et de beauté; seulement j'ignore comment vous avez pu savoir que celui-là avait du talent?

— Quand ce jeune étudiant fut sorti, dit Chân-taï, je me livrai à de sérieuses réflexions, lorsque tout à coup

1. Voyez t. I, p. 219, note 1, et p. 304, ligne 15.

je vis un domestique qui accourait vers moi en vociférant. «Il y a quelqu'un, dit-il, qui a écrit des vers en dehors du jardin et a sali la blancheur du mur. Ordonnez vite à vos gens d'aller châtier son audace. » Je lui fermai la bouche en le grondant d'une voix sévère; puis je m'élançai hors du jardin pour voir ce que c'était. Je vis qu'en effet on avait écrit des vers sur le mur. Je les lus à plusieurs reprises. Ils étaient purs comme la neige du printemps, et laissaient dans la bouche un parfum délicieux. C'est ainsi que j'ai reconnu que c'était un homme de talent.

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué, veuillez réciter à votre humble servante les vers qu'à composés ce jeune étudiant. »

Chân-taï les lui récita d'un bout à l'autre. «Mademoiselle, lui dit-elle, comment les trouvez-vous? »

Ling-kiang-sioué les ayant entendus, en fit, à plusieurs reprises, le plus grand éloge. « Quels beaux vers! quels beaux vers! s'écria-t-elle. Ils respirent au plus haut degré son affection pour vous. Il s'est contenté de citer les fleurs des pruniers et la beauté du printemps pour vous faire connaître ses tendres pensées. Il n'a point laissé voir l'audace téméraire du papillon ni de l'abeille. A la grâce de son style, à sa noble retenue, on reconnaît que c'est un homme de talent. Je ne m'étonne plus, mademoiselle, de votre attachement pour lui. Mais je vous demanderai si ce jeune homme a écrit (au bas des vers) de quel pays il est, quel est son nom de famille, et son petit nom.

— Je ne sais, répondit Chân-taï, pourquoi il n'a mis

au bas aucune inscription ; de sorte que j'ignore tout à fait son nom de famille et son petit nom.

— Puisque vous êtes revenue, dit Ling-kiang-sioué, sans savoir son nom de famille ni son petit nom, je trouve que c'est là une rencontre manquée.

— C'est aussi mon avis, repartit Chân-taï ; c'est pourquoi j'ai composé une pièce de vers sur les mêmes rimes, et je les ai écrits aussi sur le mur, afin de lui donner de mes nouvelles ; seulement j'ignore si ce jeune homme a ou non un cœur aimant, et s'il reviendra encore pour me voir.

— Tout homme de talent, dit Ling-kiang-sioué, a certainement un cœur aimant ; serait-il possible qu'il ne revînt pas s'informer de vous ? Seulement, mademoiselle, vous demeurez dans la partie la plus reculée de l'hôtel d'un ministre ; quand il viendrait s'informer de vous, cela ne lui servirait de rien.

— J'avais la même idée, dit Chân-taï. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver, dans l'empire, des hommes de talent, mais l'élévation de mon rang est un malheur pour moi ! Un lettré pauvre, possédât-il le talent le plus distingué, oserait-il venir demander ma main ? D'un autre côté, mon père, qui est un ministre d'État, ne me marierait pas à la legère. Vous et moi, reléguées au fond du gynécée, nous n'avons pas le droit d'ouvrir la bouche. Les jeunes filles des plus humbles familles ont un sort bien préférable ; car si des hommes illustres ou obscurs les demandent en mariage, ils n'éprouvent aucun obstacle.

— Vous avez beau dire, reprit Ling-kiang-sioué, la

plante *lân*, qui répand ses parfums dans une vallée déserte, porte envie au brillant (Pœonia) Mou-tân de la vallée d'or [1], qui jouit de l'estime de tous les hommes.

— Dans le monde, dit Chân-taï, une vaine renommée compromet souvent les plus belles entreprises. Maintenant que mon faible talent m'a procuré la bienveillance de l'empereur et a répandu au loin mon nom, j'épouserai un sage semblable à celui que célèbre la première ode du *Livre des vers;* pourrais-je passer l'époque du mariage sans rencontrer un homme accompli? Dernièrement, l'empereur m'a promis Yên-pé-hân ou P'ing-jou-heng; j'imagine que sa parole ne sera point vaine; mais j'ignore pourquoi, jusqu'ici, je n'ai pas reçu de leurs nouvelles. *Les compositions de Tchang*, que vous m'avez communiquées, sont charmantes, il est vrai, mais je n'en ai pas encore vu l'auteur. J'ignore si elles sont de lui ou non. Quant au jeune étudiant que j'ai rencontré aujourd'hui, il me semble que je ne puis douter de sa beauté ni de son talent. Mais il y a une distance immense entre les nobles et les roturiers. Il n'a laissé aucune indication qui permette de chercher sa famille, et, d'un autre côté, je ne puis aller me proposer moi-même [2]. Quoique je l'aie vu en face de moi, il me semble que je sois éloignée de lui par une distance de mille li (cent lieues)! Ne suis-je pas obligée de dire que la noblesse de mon rang et ma vaine renommée ont compromis mon bonheur?

— Mademoiselle, lui dit Ling-kiang-sioué, c'est une affaire dont vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. Vous

1. Voyez t. I, p. 175, note 2, et p. 307, ligne 17.
2. Littéralement : je ne puis me vendre moi-même.

n'auriez qu'une chose à craindre, ce serait que l'empire ne possédât point d'hommes de talent. Mais puisque vous voyez, sous vos yeux, une multitude de lettrés célèbres, vous n'aurez que la peine de choisir, et cela vous sera d'autant plus aisé que vous avez acquis par votre talent une brillante réputation. Pourriez-vous craindre de ne pas trouver, dans le nombre, un homme d'un mérite accompli?

— C'est une chose qu'il est impossible de prévoir, dit Chân-taï; car les affaires de mariage sont toujours entourées de mystère [1].

— A mon sentiment, reprit Ling-kiang-sioué, bien que *les nouvelles compositions de Tchang* offrent de beaux vers, il y a mêlé des poésies de P'ing-jou-heng, et la majeure partie des pièces est le fruit du plagiat; quand il viendrait lui-même, il est douteux qu'il vous plaise. Ainsi laissons-le de côté. Quant au jeune homme que vous avez vu au bas du pavillon, quoiqu'il s'élève au-dessus de la foule par son talent et ses avantages extérieurs, je crains qu'un lettré à figure blanche et délicate ne convienne pas davantage au premier ministre [2]; il faut aussi le laisser de côté. Mais ce Yên-pé-hân, que le principal du collége de Nan-king a présenté en première ligne, et que l'empereur a mandé à la cour, serait-il possible qu'il ne vînt pas? Et s'il vient, comme l'empereur a promis de vous le donner pour époux, craindriez-vous maintenant que votre mariage ne réussît point? Voilà certainement le mari qui vous est destiné.

1. Littéralement : sont obscures comme le vernis.
2. C'est-à-dire : à votre père.

— Les considérations que vous venez d'exposer, dit Chân-taï, me paraissent justes et fondées; seulement j'ignore si ce Yên-pé-hân peut aller de pair avec le jeune étudiant que j'ai vu au bas du pavillon.

— Mademoiselle, reprit Ling-kiang-sioué, le sujet que le principal du collége a présenté cette fois à l'empereur avait été cherché par ses soins, en vertu d'un décret spécial; on ne peut donc le comparer aux hommes ordinaires. Si ce jeune homme n'était pas doué d'un véritable talent et d'une beauté réelle, et que l'empereur en fût mécontent, le principal ne pourrait échapper à un châtiment sévère. Ajoutez à cela qu'il a été présenté avec P'ing-jou-heng. Si c'est bien lui qui a écrit des vers dans le temple de Mîn-tseu [1], je le connais parfaitement, et j'avoue que P'ing-jou-heng est obligé de lui céder le pas. Par là, on peut juger d'avance de M. Yên. Pourriez-vous craindre qu'il ne fût inférieur au jeune étudiant que vous avez vu au bas du pavillon? »

Les deux amies n'avaient pas encore achevé leur entretien, lorsqu'une servante apporta un numéro de la gazette officielle. « Mademoiselle, dit-elle, Son Excellence (votre père) m'a chargée de vous apporter ce journal et de vous prier de le lire. »

Chân-taï l'ayant pris : « J'ignore, dit-elle après un instant de réflexion, ce dont on s'occupe à la cour.

— Ce doit être, reprit Lin-kiang-sioué, de l'arrivée de Yên-pé-hân et de P'ing-jou-heng, que l'empereur a mandés à la capitale.

1. On a vu, au contraire, dans le t. I, p. 225, que ce fut précisément P'ing-jou-heng qui écrivit les vers dont elle parle.

— Cela peut être, » dit Chân-taï. Ayant ouvert la gazette, elle y vit le rapport suivant, que Wang-kouên adressait à l'empereur :

« Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng ont été mandés à la capitale, conformément aux ordres de Votre Majesté. Mais, à ma grande surprise, avant que j'eusse reçu le décret, ils étaient déjà sortis des frontières, afin de voyager pour leur instruction. J'ignore où ils sont allés. J'ai envoyé des messagers pour les chercher de tous côtés et les ramener. Dès qu'ils seront arrivés, je les presserai de partir et d'aller se présenter devant Votre Majesté. Dans la crainte que vos augustes ordres n'éprouvassent du retard, j'ai voulu, aujourd'hui, vous présenter d'avance ce rapport. »

D'après le décret impérial, il était ordonné aux bureaux compétents d'écrire aux vice-rois et aux inspecteurs des provinces, pour les faire chercher activement, et s'ils se trouvaient dans leurs frontières, leur ordonner de se rendre en poste à la capitale, et de se présenter, sans le moindre délai, devant l'empereur.

Après avoir fini de lire, Chân-taï resta immobile, sans mot dire. Ling-kiang-sioué elle-même s'abandonna, un instant, à de sérieuses réflexions. « Je pensais bien, dit-elle, qu'une fois mandés par ordre impérial, ils devaient arriver sans retard. On reconnaîtrait sur-le-champ si M. P'ing-jou-heng est un personnage vrai ou faux, mais je ne m'attendais point à cette péripétie.

— Il est bien difficile, dit Chân-taï en soupirant, de prévoir les choses du monde. Tout à l'heure, vous disiez encore que j'épouserais certainement ce jeune homme.

Regardez un peu cette gazette, et dites-moi si j'y puis compter ou non. »

Ling-kiang-sioué poussa aussi un soupir. « A ce que je vois, dit-elle, il est vraîment difficile de prédire les événements. » Puis, après un moment de réflexion, « Comme l'empereur, ajouta-t-elle, a ordonné de rechercher activement ces deux jeunes gens dans chaque province, ils ne peuvent manquer de venir; seulement je crains qu'on ne puisse déterminer le moment de leur arrivée. »

Quoique les deux amies s'efforçassent de causer d'un air joyeux, il s'en fallait de beaucoup qu'elles eussent le cœur gai; elles ne pouvaient se défendre d'un sentiment de tristesse et d'un trouble secret. Au bout de quelques jours, Chân-taï tomba malade. Chân-hiên-jîn et madame Lo, sa noble épouse, en éprouvèrent une vive inquiétude, et s'empressèrent d'appeler un médecin pour la soigner.

Or, Yèn-pé-hân, ne pouvant obtenir des renseignements sur la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, ne savait plus quel parti prendre. Tout le long du jour, il était en proie à une sorte de délire, et ne faisait que penser à elle; il en oubliait même le boire et le manger. Quoique P'ing-jou-heng l'emmenât, à force d'instances, en différents endroits pour voir les fleurs et boire du vin, il restait triste et abattu, et n'y trouvait aucun plaisir. P'ing-jou-heng, le voyant en cet état, pensa en lui-même que le seul moyen de calmer son esprit était de lui parler de mademoiselle Chân; aussi le pressait-il chaque jour d'aller demander de ses nouvelles.

« Si je voulais aller m'informer d'elle, lui dit Yên-pé-hân, rien ne serait plus aisé, mais, quand je la trouverais, j'imagine qu'elle ne saurait l'emporter sur la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon. Ce n'est pas tout; elle doit être fière d'avoir obtenu la bienveillance de l'empereur et d'être issue d'une famille illustre. Quand elle verra de pauvres lettrés comme nous, elle prendra, j'en suis sûr, un air d'importance et nous traitera avec hauteur. A quoi bon aller la voir?

— Au fond, dit P'ing-jou-heng, si nous sommes venus ici après avoir passé des rivières et franchi des montagnes, c'était uniquement pour mademoiselle Chân ; et maintenant que nous sommes arrivés près d'elle, voilà que vous reculez en arrière et regrettez votre voyage. Auriez-vous oublié ses vers sur *les hirondelles blanches?* Quand mademoiselle Chân devrait nous recevoir avec hauteur et tromper nos espérances, il faut absolument la voir une fois. En cas d'échec, nous pourrons renoncer à elle.

— Puisque tel est votre avis, reprit Yên-pé-hân, je veux bien aller demain avec vous demander de ses nouvelles; mais comme mon cœur est enchaîné, je vous avoue, que je ne me sens pas beaucoup d'ardeur pour vous suivre.

— Peu importe que vous soyez en train ou non, dit P'ing-jou-heng, il faut absolument y aller. »

Yên-pé-hân, ne pouvant résister à ses instances, fut obligé de se rendre à son désir. Le lendemain, ils se levèrent et se disposèrent à partir ensemble. « Dès que nous serons sortis d'ici, dit P'ing-jou-heng, si nous allons dire

que nous excellons en poésie, nous exciterons l'attention publique. Elle se tiendra alors sur ses gardes et, si nous ne pouvons l'égaler, nous nous attirerons ses sarcasmes et ses railleries. Il vaut mieux prendre le costume de pauvres bacheliers, et dire qu'ayant entendu parler de sa réputation, nous venons lui demander quelque pièce de vers. Une fois arrivés auprès d'elle, nous épierons une occasion favorable, et au moment où elle y pensera le moins, nous ferons une ou deux pièces de vers pour l'exciter à composer à son tour, et nous jugerons alors de sa force.

— Rien de plus aisé, » dit Yèn-pé-hân.

A ces mots, ils mirent de vieux bonnets et de vieux habits, et quoiqu'ils emmenassent avec eux deux domestiques, ils leur recommandèrent de les suivre de loin, et de ne point se rapprocher d'eux. Cela fait, ils sortirent de la ville. Comme Yèn-pé-hân se souvenait d'avoir entendu dire au cabaretier que Chân, le Ko-lao (le ministre d'État), demeurait dans le village de Kouân-mo, ils se dispensèrent de s'informer de Son Excellence Chân, et se contentèrent de demander ce village. Ils furent charmés de rencontrer, tout le long de la route, des montagnes verdoyantes et des bassins d'eau limpide où l'on arrivait par des sentiers sinueux. De sorte que, tout en marchant, ils parcoururent sans s'en apercevoir un espace considérable. Arrivés à l'entrée du village qu'ils cherchaient, ils aperçurent un petit couvent qui leur parut aussi élégant que tranquille. Les deux voyageurs voulaient d'abord se reposer, ils désiraient ensuite demander des nouvelles. Ils entrèrent donc tout droit dans le couvent. Un religieux,

les ayant aperçus, s'empressa d'aller les recevoir. « Messieurs, leur dit-il, d'où venez-vous ?

— Nous deux, dit Yên-pé-hân, comme le printemps étale tous ses charmes, nous sommes venus par hasard pour chercher les fleurs ; mais en arrivant ici, nous avons tout à coup ressenti de la fatigue, et nous serions heureux de nous reposer un instant dans votre vénérable monastère.

— En ce cas, dit le religieux, veuillez venir vous asseoir dans l'intérieur. »

A ces mots, il les conduisit dans la salle de Fo (Boud-dha) et les invita à s'asseoir. Il ordonna d'abord à un jeune novice d'aller préparer le thé, puis il leur adressa la parole. « Messieurs, dit-il, quel est votre illustre nom de famille ?

— Tchao est le nom de famille de votre disciple, répondit Yên-pé-hân ; le mien est Tsiên, ajouta P'ing-jou-heng. Nous vous demanderons à notre tour, vénérable maître, quel est votre honorable nom ?

— Cet humble religieux, dit le bonze, s'appelle Pou-hoeï (Bienfaisance universelle). Ce lieu-ci est éloigné de la ville de plus de dix li (deux lieues). Pour être venus tout droit jusqu'ici chercher les beautés du printemps, il faut, messieurs, que vous soyez animés d'une belle ardeur.

— Vénérable maître, dit Yên-pé-hân, je vous parlerai sans détours : quoique nous soyons venus tous deux pour chercher les beautés du printemps, nous désirons en outre demander des nouvelles de quelqu'un ; voilà pourquoi nous avons fait cette longue excursion.

— Messieurs, dit Pou-hoeï, quelle est la personne dont vous voulez vous informer?

— Nous avons appris, répondit Yên-pé-hân, que Son Excellence Chân-hiên-jin avait résigné ses fonctions pour cause de santé, et qu'il était venu se retirer ici. Nous ignorons si le fait est exact.

— Je me figurais, répliqua Pou-hoeï, que vous vouliez vous informer de quelque personne vivant dans la solitude. Mais s'il s'agit de Son Excellence Chân, le premier ministre de l'empereur actuel, qui est-ce qui ne le connait pas? Qu'est-il besoin de le demander? Il demeure dans cette grande maison de campagne que vous voyez là-bas au midi. Son Excellence Chân aime beaucoup le calme de notre humble couvent, et il vient continuellement s'y reposer; quelquefois, dans un seul mois, il y passe jusqu'à dix jours entiers.

— Est-il venu ces jours derniers? demanda P'ing-jou-heng.

— Depuis deux jours, répondit Pou-hoeï, sa fille s'étant trouvée indisposée, il a appelé un médecin pour la soigner, et comme il n'avait pas le cœur gai, il n'a pu se décider à venir.

— Peut-on savoir, demanda Yên-pé-hân, quelle est la maladie de sa fille?

— C'est ce que j'ignore, » répondit Pou-hoeï.

Comme le religieux achevait ces mots, le jeune novice apporta le thé. Après quoi, Pou-hoeï les interrogea. « Messieurs, leur dit-il, j'imagine que vous vous informez de Son Excellence Chân parce que c'est un ancien ami ou une vieille connaissance, et que vous voulez lui rendre visite.

— Ni l'un ni l'autre, répondit P'ing-jou-heng. Ayant appris que sa fille avait obtenu par son rare talent, la bienveillance et l'estime de l'empereur, et ne sachant si le fait est vrai ou non, nous sommes venus pour la mettre à l'épreuve. Le malheur a voulu que nous arrivions ici dans un moment où elle est malade. Nous pensons qu'elle ne sort point pour recevoir des visites. Par conséquent, il est inutile que nous allions la voir.

— D'après ce que vous dites, reprit Pou-hoeï, vous vous estimez malheureux de ne pouvoir la trouver, mais, suivant mon humble opinion, il est fort heureux pour vous que sa maladie vous empêche de la voir.

— Pourquoi dites-vous, demanda Yên-pé-hân, que c'est un bonheur pour nous de ne point la rencontrer?

— C'est qu'en ne la trouvant pas, dit Pou-hoeï, vous vous épargnez beaucoup de désagréments; n'ai-je pas raison de dire que vous avez du bonheur?

— Si nous la rencontrions, dit Yên-pé-hân, quels désagréments pourrions-nous éprouver?

— Messieurs, dit Pou-hoeï, comme vous n'êtes point de ce pays-ci, vous ne connaissez point le caractère de cette demoiselle Chân.

— Nous sommes d'une contrée lointaine, repartit P'ing-jou-heng; le fait est que nous ne la connaissons nullement. Je vous supplie, vénérable maître, de nous éclairer là-dessus.

— Cette demoiselle Chân a aujourd'hui seize ans, répliqua Pou-hoeï; je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est douée de la plus jolie figure et qu'elle possède une instruction profonde et un talent merveilleux. Seulement

elle est d'un caractère fier et arrogant. Si on lui plait, elle se montre d'une humeur charmante, mais si on lui déplaît, elle se permet toute sorte de méchancetés. Si vous avez quelque peu de talent et d'instruction et que vous obteniez d'elle un favorable accueil, demandez-lui des vers ou de la prose élégante, elle vous en composera, sans cérémonie, une ou deux pièces. Mais si vous êtes dénué de talent et que vous ayez un extérieur grossier et vulgaire, quand vous seriez le fils ou le neveu d'un président de tribunal suprême ou d'un ministre d'État, quand vous lui auriez offert de magnifiques présents, de l'or, des perles, du jade et des pièces de soie, elle ne ferait pas la moindre attention à vous. Si vous êtes d'une taille élancée, elle composera une pièce de vers de forme allongée pour vous persifler. Si vous êtes de petite taille, elle fera une pièce de vers de forme raccourcie, pour vous tourner en ridicule, sans s'inquiéter si elle ne vous fera pas mourir de honte ou de dépit. Maintenant que vous connaissez son vilain caractère, à quoi bon persisteriez-vous à aller la voir? Voilà pourquoi je disais, tout à l'heure, qu'en ne la rencontrant point, vous aviez échappé à bien des désagréments.

— Si un rustre dépourvu de talent, reprit Yên-pé-hân, vient de lui-même s'attirer de sa part des affronts, personne ne saurait la blâmer. Mais dites-moi un peu, lorsque quelqu'un vient lui rendre visite, sort-elle sans difficulté pour le recevoir?

— Qui peut-elle craindre? répondit Pou-hoeï; pourquoi ne le recevrait-elle pas? Quoique ce soit une jeune fille douce et modeste, elle a la conscience de son talent,

et, quels que soient les visiteurs, elle reçoit tout le monde. En vous donnant audience, elle causera ou discutera avec vous d'un air grave, sans montrer l'ombre de timidité ou de honte. Mais si vous laissez échapper un mot qui sente la plaisanterie ou le badinage, elle prendra le sceptre d'or que lui a donné l'empereur, et après avoir appelé ses gens, elle leur ordonnera de s'en servir pour vous fendre la tête. Elle peut vous tuer sans que cela tire à conséquence. C'est pourquoi tous ceux qui vont lui rendre visite, se tiennent devant elle dans une attitude tremblante, sans oser se permettre la plus légère liberté, et subissent patiemment les épigrammes qu'elle leur décoche pour s'amuser à leurs dépens.

— Si elle les raille, répliqua P'ing-jou-heng, c'est sans doute parce que ce sont des gens méprisables et souverainement ridicules; mais si elle avait affaire à des magistrats ou à des lettrés, croyez-vous qu'elle osât leur manquer d'égards?

— Elle ne ferait pas plus d'attention à eux, répondit Pou-hoeï, et pour que vous ne me soupçonniez pas de vous en imposer, je vais vous citer un fait des mieux établis. Dernièrement, le fils de Ou, président des inspecteurs généraux, ayant été nommé, en vertu d'une grâce impériale, président d'un collége de district, il prépara de riches présents, et après avoir remis à Son Excellence Chân quelques lettres de recommandation, il voulut prier lui-même mademoiselle Chân de lui composer une pièce de vers et de l'écrire sur une longue pièce de soie, pour la suspendre comme une peinture. Dites-moi un peu si cette demoiselle n'est pas d'une méchanceté insigne.

Comme ce jeune seigneur n'avait pu ce jour-là répondre à quelques-unes de ses questions, et qu'en outre il avait une figure laide et commune, mademoiselle Chân lui écrivit sur-le-champ une pièce de vers où elle le persiflait cruellement, de sorte que le noble Ou faillit en mourir de dépit. Il faut songer que ce jeune seigneur, quoique dépourvu de talent, était le fils du président des inspecteurs généraux; aussi ne put-il digérer cette dure avanie, et lui lança à la face quelques mots un peu vifs.

— Ah! ah! dit mademoiselle Chân, cet individu ose me manquer de respect! Sur-le-champ, elle ordonna à ses domestiques d'ouvrir le *pavillon du pied de jade* et de prendre le sceptre d'or pour l'assommer. Heureusement que Son Excellence Chân, craignant la colère de Ou, le président des inspecteurs généraux, ordonna secrètement aux domestiques de faire évader ce jeune seigneur. Le lendemain, mademoiselle Chân adressa à l'empereur un rapport où elle disait : « Le jeune seigneur Ou s'est permis de pénétrer dans le *pavillon du pied de jade*, et il a eu l'audace de tenir devant moi des propos inconvenants. Il n'a ni l'air ni la tenue d'un lettré. » L'empereur fut transporté de colère, et il voulait le châtier avec rigueur. Par bonheur pour lui, le président des inspecteurs généraux avait, en dedans et en dehors du palais, des amis influents qui arrangèrent cette affaire. Néanmoins, il rendit sur-le-champ un décret ainsi conçu : « Comme Ou, le président des inspecteurs généraux, n'élève pas son fils avec la sévérité convenable, pour sa peine, il sera privé de ses appointements pendant trois mois. Quant à son fils, vu

qu'il ne tient pas la conduite honorable d'un lettré, il descendra au rang de Tchou-po [1]. »

— Maintenant, messieurs, ajouta Pou-hoeï, dites-moi un peu s'il fait bon la provoquer à la légère? Aussi vous ai-je dit qu'il vaut mieux ne la pas rencontrer que de la rencontrer.

— Quelle satire a-t-elle donc faite contre lui, demanda Yên-pé-hân, pour qu'il en ait conçu une si violente colère?

— Cette pièce a circulé partout, répondit Pou-hoeï, qui est-ce qui ne l'a pas lue en riant (à ses dépens)? J'en ai encore une copie sur moi; je vais vous la montrer pour vous divertir un instant.

— A merveille! à merveille! s'écria Yên-pé-hân; je brûle d'y jeter un coup d'œil. »

Pou-hoeï étant entré dans l'intérieur, apporta la copie demandée et la leur remit en les priant de l'examiner. Ils la déployèrent et y lurent les vers suivants :

En vain je jouis d'une charge héréditaire;
J'ai devant les yeux les chefs-d'œuvre de la littérature [2], mais je n'ai garde d'y toucher.
Au dedans de moi, je n'ai pas, vraiment, un atome de talent,
Et c'est en vain que je porte sur la tête un bonnet carré [3].
J'ai voulu imiter l'étoile de Koueï [4], le fait est que j'ai l'air d'un démon.

1. Celui qui tient les registres de comptes.

2. Littéralement : le *Chi* et le *Chou* (le livre des vers et le livre des annales impériales, deux des cinq livres canoniques).

3. Un bonnet de magistrat.

4. La plus brillante de la constellation de la Grande-Ourse. On

Je me pare du nom d'homme, quoique je ne sois évidemment qu'un pantin.
Si l'on me jetait (vivant) dans une fosse[1] en me confondant avec les lettrés,
Comment pourrais-je, après mille générations, me laver de cette indigne calomnie?

Cette lecture finie, Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng ne purent s'empêcher de battre des mains et de rire à gorge déployée : « Voilà une satire qui est vraiment délicieuse, s'écrièrent-ils; il est aisé de voir que ce jeune seigneur Ou a été cruellement mortifié.

— Depuis que ce jeune seigneur a été ainsi bafoué, reprit Pou-hoeï, les personnes qui auraient voulu lui demander des vers ou de la prose élégante, craignent de s'attirer quelque mésaventure, et à moins d'une nécessité urgente, nul n'ose plus venir la solliciter. Après cela, messieurs, y allez-vous ou non?

— Si mademoiselle Chân, reprit Yèn-pé-hân en riant, s'émancipe à ce point et persifle ainsi les gens, c'est qu'elle n'a pas encore rencontré un seul homme d'un véritable talent. Demain matin, nous irons tous deux la voir, et nous la persiflerons à notre tour: nous vous ferons voir cela.

— Messieurs, dit Pou-hoeï en hochant la tête, bien que vous soyez doués d'un talent distingué, si vous vous flattez de persifler mademoiselle Chân, votre succès ne me paraît pas bien sûr.

lui compare les lettrés les plus distingués. Chân-taï veut dire qu'il a eu la prétention de briller par son talent littéraire.

1. Allusion aux lettrés que l'empereur Thsin-chi-hoang-ti faisait périr de la manière la plus cruelle.

— Vénérable maître, reprit P'ing-jou-heng, où voyez-vous que notre succès ne soit pas bien sûr?

— J'ai entendu dire, répondit Pou-hoeï, qu'à l'époque où Son Excellence était à la cour, l'empereur ayant ordonné à un grand nombre de Hân-lîn (académiciens) de composer avec elle et de lui disputer le prix du talent, nul d'entre eux ne put réussir à l'égaler. Parmi eux, se trouvait un certain Song-sîn qui passait pour le poëte le plus éminent de tout l'empire, mais il ne put non plus lutter contre mademoiselle Chân. L'empereur en fut transporté de colère et, pour le punir, il lui fit appliquer, en dehors de la porte appelée Ou-mên, quarante coups de bâton; en outre, il ordonna de le reconduire dans son pays, de brigade en brigade. Cette affaire a fait beaucoup de bruit dans la capitale, et tout le monde la sait. Comme vous avez manifesté, messieurs, l'intention de la persifler d'importance, voilà pourquoi je me suis permis de vous dire que votre succès n'était pas bien sûr. »

Après avoir entendu ces paroles, Yèn-pé-hân regarda P'ing jou-heng en riant. « Ainsi donc, lui dit-il, Song-sîn a subi une pareille mortification! Ces jours derniers, il a caché sa mésaventure et n'en a dit mot.

— S'étant attiré lui-même cet affront, pouvait-il, dit P'ing-jou-heng, se décider à en faire l'aveu? » Puis, s'adressant à Pou-hoeï : « Vénérable maître, lui dit-il, votre précieux couvent étant voisin de la demeure de mademoiselle Chân, vous savez seulement qu'elle a un talent distingué; comment sauriez-vous que ce n'est qu'une de ces jeunes filles du gynécée qui ont appris seulement à barbouiller quelques caractères? Les indivi-

dus qu'elle a l'habitude de vilipender, ne sont point de ces génies qui planent au-dessus de leur siècle. Si elle rencontrait des hommes d'un véritable talent, elle les prierait naturellement de prendre en pitié la faiblesse de son sexe [1]. Aujourd'hui, vénérable maître, nous ne pouvons vous en dire davantage ; attendez que nous ayons composé demain avec elle, vous saurez alors à quoi vous en tenir. »

Pou-hoeï rit secrètement de leur folle audace, mais il ne jugea pas à propos de leur dire son sentiment. « Messieurs, répliqua-t-il d'un ton embarrassé, puisque vous êtes doués d'un si rare talent, vous êtes dignes tous deux d'affection et de respect. » A ces mots, il alla préparer encore du thé exquis et le leur offrit.

Tout en buvant le thé, Yên-pé-hân aperçut sur la table où étaient les livres sacrés, un pinceau et de l'encre. Il saisit le pinceau, et écrivit une pièce de vers sur un mur voisin. [2] « Mademoiselle Chân ! mademoiselle Chân ! dit-il, j'ignore quand votre maladie sera passée. Je vous laisse ces vers comme un gage pour l'avenir. »

P'ing-jou-heng attendit que son ami eût fini, puis, prenant le pinceau, il continua sa pensée et écrivit au-dessous une pièce de vers. « Mademoiselle Chân ! mademoiselle Chân ! dit-il, quand vous aurez vu ces deux stances, je crains qu'après la guérison de votre première maladie, vous n'en sentiez naître une nouvelle. »

1. Littéralement : de la prendre en pitié, en raison du fard et de la céruse, c'est-à-dire : parce qu'elle est une faible jeune fille.

2. Les deux pièces de vers que l'auteur ne cite pas ici, se trouvent plus bas, p. 126, 127.

Les deux amis, ayant déposé leur pinceau, se regardèrent en riant aux éclats. Soudain, ils prirent congé de Pou-hoeï et lui dirent en sortant : « Nous vous avons beaucoup importuné; dans trois ou quatre jours, nous reviendrons vous rendre visite.

— Messieurs, reprit Pou-hoeï, j'ai bien manqué aux égards qui vous étaient dus; dans quelques jours, je vous attendrai pour vous offrir mes respects. « En achevant ces mots, il les reconduisit jusqu'en dehors du couvent.

Par suite de ce départ, j'aurai bien des détails à vous apprendre. Des hommes de talent se voient humiliés, et de nobles demoiselles se déguisent en servantes.

Si vous ne connaissez pas les événements qui vont suivre, prêtez-moi un moment l'oreillle, je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

———

CHAPITRE XVI

DÉGUISÉES EN SERVANTES, ELLES TERRASSENT HABILEMENT DES HOMMES DE TALENT.

Le bonze Pou-hoeï reconduisit Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng jusqu'en dehors de la porte, puis il rentra dans l'intérieur du couvent. Ayant arrêté ses yeux sur le mur [1], il se dit en riant : « Ces deux jeunes lettrés sont vraiment fous. Ils ont beau avoir une figure distinguée, comment sont-ils assez extravagants pour se flatter de persifler mademoiselle Chân? Si, après avoir parlé avec jactance, ils s'esquivaient sans revenir, ce serait faire preuve d'adresse; mais s'ils reviennent réellement, quand il ne leur arriverait aucun mal, ils ne peuvent manquer d'être couverts de honte. »

Il n'avait pas achevé ces réflexions, lorsque, tout à coup, Chân-hièn-jîn, suivi de deux jeunes domestiques, entra, en se promenant, dans le couvent. Apercevant Pou-hoeï qui était tourné vers le mur, et parlait tout seul : « Vénérable maître, lui dit-il, que regardez-vous là? »

1. Voyez plus haut, p. 122, lignes 10 et suivantes.

Pou-hoeï se retourna soudain, et le reconnaissant, « Quoi ! dit-il, c'est Votre Excellence ! Il y a quelques jours que vous n'êtes venu. J'avais appris que mademoiselle votre fille était malade ; j'imagine que maintenant elle est rétablie.

— En effet, dit Chân-hiên-jîn, ma fille s'est trouvée indisposée, et c'est ce qui m'a empêché de venir. Heureusement qu'aujourd'hui elle va un peu mieux. Voyant que le temps était beau, je suis venu me promener jusqu'ici. Mais dites-moi un peu, que marmottiez-vous tout seul, les yeux fixés sur ce mur ?

— Si je vous contais cette affaire, répondit Pou-hoeï, vous diriez certainement que ce sont des propos ridicules.

— Quelle affaire ? demanda Chân-hiên-jîn.

— Tout à l'heure, dit Pou-hoeï, deux jeunes lettrés, venus je ne sais d'où, m'ont demandé la permission de se reposer ici ; l'un d'eux s'appelle Tchao et l'autre Tsiên. Je leur demandai quelle affaire les amenait ici. Ils me répondirent qu'ils désiraient voir Votre Excellence.

— Et dans quel but voulez-vous voir Son Excellence ? leur demandai-je encore. Ils me dirent qu'ayant entendu parler du talent de mademoiselle Chân, ils étaient venus exprès pour la mettre à l'épreuve. Je leur répliquai que mademoiselle était indisposée ; puis, par égard pour leur qualité d'étrangers, leur jeunesse et leur extérieur distingué, je leur fis connaître le caractère de votre noble fille, et les engageai à s'en retourner pour ne point s'attirer quelque mésaventure ou un affront. Mais, incapables de distinguer le bien du mal, ils me répondirent, au

contraire, qu'ils voulaient absolument aller chez vous pour la mortifier. Au moment de partir, ils ont écrit deux pièces de vers sur ce mur, ajoutant que, dans quatre ou cinq jours, ils reviendraient voir mademoiselle et juger, en composant avec elle, de son talent et de son instruction. N'est-ce pas là un langage bien ridicule?

— Ce sont, sans doute, leurs vers que je vois sur le mur? reprit Chân-hiên-jin.

— Précisément, répondit Pou-hoeï; mais j'ignore ce que cela veut dire [1]. »

Chân-hiên-jin s'étant approché du mur, lut la première pièce qui était ainsi conçue :

Depuis mille générations, le talent littéraire brille comme les étoiles et le soleil;
Pourrait-il avoir été donné secrètement à une jeune fille aux fins sourcils?
Comme elle n'avait pas rencontré Tsing-liên [2] et se trouvait fort loin de Siang-jou [3],
Elle n'avait aucune raison de salir avec le fard et la céruse le réservoir de l'encre [4].

Composé avec un sentiment pénible par Tchao-tsong de Yun-kiên.

1. Il est probable que ces vers étaient écrits en caractères cursifs et abrégés, appelés *Thsao-tseu,* que le bonze ne savait pas lire.

2. Tsing-liên signifie le nénuphar bleu; c'était le surnom du poëte Li-thaï-pé. Voyez t. I, p. 316, note 2.

3. Le même que Ssé-ma-siang-jou, poëte célèbre qui florissait sous le règne de l'empereur Hiao-king-ti, de la dynastie des Hân, lequel monta sur le trône l'an 159 avant notre ère. Sa biographie se trouve dans le *Ssé-ki* de Ssé-ma-thsien, liv. CXVII.

4. Comme s'il disait : Cette jeune fille, qui n'a pu recevoir des leçons de Li-thaï-pé et de Siang-jou, et qui ne sait que manier le fard et la céruse, n'avait pas le droit de faire des vers, et a terni ainsi l'honneur des lettres.

Voici la seconde pièce de vers :

A quelle famille appartient cette jeune fille aux cheveux flottants,
Qui, ayant dérobé les couleurs du ciel, étale ses sourcils peints?
Si vous voulez voir ceux qui président aujourd'hui à la littérature,
Il faut revenir à notre étang du phénix [1].

Composé sur les rimes précédentes par Tsien-heng, de Lo-yang.

Après avoir lu ces vers, Chân-hiên-jîn les relut une seconde fois. Il était secrètement ému de joie et d'admiration. Il se tourna vers Pou-hoeï et lui dit : « Bien que le ton de ces jeunes gens respire une folle témérité, leurs idées poétiques sont pleines de pureté et de fraîcheur. Pourrait-on savoir quel est leur âge?

— Ils n'ont pas encore vingt ans, répondit Pou-hoeï.

— Puisqu'ils voulaient, dit Chân-hiên-jîn, disputer à ma fille la palme du talent, pourquoi sont-ils partis?

— Je leur ai dit, répliqua Pou-hoeï, que mademoiselle était malade, et qu'il lui serait impossible de recevoir personne; voilà pourquoi ils s'en sont retournés. Ils ont dit qu'ils reviendraient dans deux jours.

— S'ils reviennent, reprit Chân-hiên-jîn, il faut absolument que vous les ameniez pour qu'ils me rendent visite.

— Comme ces deux messieurs ont un ton fort arro-

1. C'est-à-dire : il faut venir nous trouver, nous qui, par notre talent littéraire, méritons de devenir *tchong-chou* (secrétaires du palais). L'expression « étang du phénix » désigne la maison d'un *tchong-chou*. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. IX, fol. 87.)

gant, dit Pou-hoeï, lorsque je vous les aurai présentés, Votre Excellence, qui a l'âme grande et élevée, devra les traiter avec indulgence. Mais quand ils paraîtront devant mademoiselle, qui est d'un naturel fier et hautain, si elle remarque en eux une folle présomption, elle ne manquera pas de leur jouer quelque mauvais tour.

— Heureusement que je suis là, dit Chân-hiên-jîn; il n'y a rien à craindre. »

Chân-hiên-jîn resta encore assis quelques instants. Comme il voulait consulter là-dessus avec sa fille, il copia aussitôt les deux pièces de vers et s'en retourna.

Dans ce moment, Chân-taï, à force de penser avec amour au jeune étudiant qu'elle avait vu au bas du pavillon, avait conçu un profond chagrin et était tombée malade. Quand elle eut vu l'affliction de son père et de sa mère, elle fit un effort pour se lever et leur dit qu'elle se trouvait un peu mieux; mais, en réalité, mille pensées, mille soucis assiégeaient son âme, et elle ne pouvait les dissiper. Dans ce moment, Ling-kiang-sioué se trouvait auprès d'elle et tâchait de la consoler, lorsque soudain elle vit entrer Chân-hiên-jîn. « Chère enfant, lui demanda-t-il, éprouves-tu maintenant un peu de soulagement?

— Il me semble, répondit-elle, que je me trouve un peu mieux.

— En ce cas, dit Chân-hiên-jîn, je voudrais consulter avec toi sur une affaire extraordinaire.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire? demanda Chân-taï; veuillez, mon père, me l'apprendre; rien ne vous en empêche.

— Tout à l'heure, dit-il, comme je me promenais dans le couvent de Tsié-în, le bonze Pou-hoeï m'a appris qu'il y avait deux jeunes étudiants qui voulaient venir composer avec toi pour juger de ton talent littéraire, qu'ils s'exprimaient avec jactance et n'avaient pas l'ombre de modestie.

— Pourquoi ne sont-ils pas venus? demanda Chân-taï.

— Ayant appris que tu étais alitée, ils ont pensé que tu ne recevais personne; voilà pourquoi ils s'en sont retournés. Sur le point de partir, ils ont écrit, sur le mur du couvent de Tsié-în, deux stances pleines d'extravagance. Voici la copie que j'en ai faite; tu peux y jeter un coup d'œil. »

Chân-taï ayant pris les vers, les examina avec Ling-kiang-sioué. Après les avoir parcourus une fois, les deux amies se regardèrent face à face. « Bien que les vers de ces deux jeunes gens ne soient pas sans mérite, dit Ling-kiang-sioué, leur style est par trop orgueilleux : est-il possible de pousser à ce point la présomption?

— Les hommes de talent, dit Chân-taï, ont d'ordinaire l'âme altière, et l'on ne saurait leur en faire un crime. Je dirai seulement que puisqu'ils veulent venir s'emparer de l'étang du phénix [1], il ne me convient pas de le leur abandonner sans coup férir. Je veux les mystifier d'importance et les renvoyer avec leur courte honte [2]. Ils

1. C'est-à-dire : me disputer le prix du talent littéraire. Voyez plus haut, p. 127, note 1.

2. Littéralement : faire qu'ils s'en retournent comme des rats, en tenant leur tête à deux mains.

verront alors que je n'ai point dérobé les couleurs du ciel pour me donner du lustre et me faire valoir [1].

— Il n'y a rien de plus aisé, dit Ling-kiang-sioué; laissons-les venir. S'ils sont deux, vous et moi nous sommes deux aussi. Quand ils auraient un véritable talent et une instruction solide, si nous leur tenons tête seule à seul, et que nous luttions ouvertement, enseignes déployées, j'imagine que nous ne serons pas réduites à fléchir devant eux.

— Si vous et moi, reprit Chân-taï, nous leur disputons à la face du jour la palme du talent, non-seulement quand nous n'aurions pas fléchi devant eux, mais même quand nous les aurions vaincus, il n'y aurait pas de quoi les dire mystifiés et couverts de honte.

— Pour moi, dit Chân-hièn-jin en riant, je trouve que ces jeunes gens ont un esprit fin et un talent profond. Vous ne devriez pas, toutes deux, les traiter avec dédain. Si vous composez avec eux, qu'il vous suffise de ne rien perdre de votre réputation ; comment pouvez-vous avoir la prétention de les humilier?

— Ce sont de ridicules fanfarons, dit Ling-kiang-sioué ; si on ne les mortifie pas d'importance, de manière qu'ils avouent secrètement leur défaite, ils ne manqueront pas de parler devant le monde avec arrogance. Le seul moyen est de composer publiquement avec eux.

— Pour moi, dit Chân-taï en riant, je viens de trouver un excellent stratagème; il est tel que si nous sommes vaincues par eux, nous ne perdrons rien de notre répu-

1. Voyez le second vers de P'ing-jou-heng, p. 127, ligne 4.

tation, et que si nous remportons la victoire, nous les couvrirons de honte.

— Ma fille, demanda Chân-hiên-jin, quel est ce stratagème?

— Mon père, dit Chân-taï, si, après leur arrivée, vous vous contentez de les faire composer dans le même endroit, il est à craindre que l'un ne supplée à l'inhabilité de l'autre, et qu'il n'y ait des communications clandestines. Il faut les séparer, et installer l'un dans le jardin oriental et l'autre dans le jardin occidental. Votre fille et mademoiselle Ling se déguiseront sous le costume bleu des servantes. « Dernièrement, leur dirons-nous, mademoiselle Chân a été importunée par des hommes sans talent, de sorte qu'après avoir dépensé son esprit en pure perte, elle est tombée malade. Ne pouvant endurer aucune espèce de trouble et de fatigue, elle a envoyé ses deux servantes que vous voyez pour vous mettre d'avance à l'épreuve. Si vous avez réellement quelque talent et que vous nous terrassiez, nous vous prierons de monter au *pavillon du pied de jade*, où elle vous recevra avec toute sorte d'égards; mais si vous êtes dénués de talent, et que vous soyez restés au-dessous de nous qui ne sommes que des servantes, nous vous prierons de vous en retourner, pour éviter d'être humiliés devant elle. » Si nous réussissons à les vaincre, lorsque demain le bruit se répandra qu'ils ont composé sans succès avec des servantes, ne sera-ce pas le comble du déshonneur? Et quand nous serions vaincues par eux, nous ne serions à leurs yeux que de simples servantes; il nous serait encore aisé de cacher ou de colorer notre défaite,

et peut-être que nous ne risquerions pas de perdre notre réputation. »

Après avoir entendu ces paroles, Chân-hiên-jìn fut transporté de joie. « Ce stratagème, dit-il, est vraiment merveilleux! »

Ling-kiang-sioué en fut également charmée. « Mademoiselle, dit-elle, ce moyen est excellent, mais il faut bien se garder de le laisser transpirer : comment ces deux fanfarons de lettrés pourraient-ils le deviner? »

Ce plan étant bien arrêté, Chân-hiên-jìn envoya un domestique à Pou-hoeï pour lui dire que si les jeunes étudiants, qui avaient composé les vers, revenaient dans le couvent, il le priait de les amener et de les lui présenter.

Laissons-le faire, en les attendant, les préparatifs nécessaires et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng.

Après avoir pris congé de Pou-hoeï, ils s'en retournèrent, en délibérant tout le long de la route. « Quoique nous soyons venus ici, dit Yên-pé-hân, sous prétexte de mettre à l'épreuve une personne de talent, le fait est que c'était pour un mariage ; pourquoi avoir oublié un moment notre projet? Maintenant que nous avons composé ces stances où nous l'avons traitée tous deux avec dédain, il est impossible qu'elles n'arrivent pas à la connaissance de M. et de mademoiselle Chân. Dès qu'ils les auront vues, peut-on supposer qu'ils ne s'en fâcheront pas? Et quand ils auraient l'âme assez élevée pour ne point nous garder rancune, il nous faudra décidément désespérer de ce mariage.

— Ce qui est fait est fait, reprit P'ing-jou-heng ; quand nous en aurions regret, cela ne nous servirait de rien ;

d'autant plus que le destin ayant déterminé d'avance les mariages, il n'y a pas moyen de forcer ses décrets. Il peut arriver qu'une fille de talent, qui n'a point le cœur et les yeux faits comme ceux du vulgaire, si elle voit un richard qui implore son amour, se sente portée davantage à l'accabler de mépris. Mais lorsqu'elle aura vu aujourd'hui des hommes de talent comme nous, qui sommes pleins d'ardeur et d'énergie, qui sait si elle ne daignera pas nous accueillir avec bienveillance et avec respect? Pourquoi vous tourmenter de cela? Retournons chez nous; buvons à longs traits et causons gaiement pour entretenir notre courage. Dans quelques jours, nous pourrons nous mesurer avec elle.

— Ce que vous dites est parfaitement juste, repartit Yên-pé-hân en riant. » A ces mots, ils éprouvèrent un sentiment de joie et s'en retournèrent en courant à leur hôtellerie. Au bout de quatre ou cinq jours, ils ne purent maîtriser leur impatience, et comme le ciel était pur, ils firent leurs préparatifs, et sortant tout droit de la ville, ils se rendirent, comme auparavant, au couvent de Tsié-în.

Pou-hoeï les ayant aperçus, vint au devant d'eux avec un visage épanoui. « Messieurs, leur dit-il, vous arrivez aujourd'hui de très-bonne heure; j'imagine que vous venez réellement pour composer avec mademoiselle Chân en vers ou en prose élégante.

— Mademoiselle Chân est-elle un peu remise de sa maladie? demanda Yên-pé-hân.

— Quoiqu'elle ne soit pas entièrement rétablie, répondit Pou-hoeï, je crois qu'elle peut se lever.

— Puisqu'elle peut se lever, dit P'ing-jou-heng, rien

ne nous empêche pas d'aller la demander et de la mettre à l'épreuve. » A ces mots, ils voulurent se lever et partir, mais Pou-hoeï les retint. « Dans ce moment, dit-il, il est trop de bonne heure. Probablement que mademoiselle Chân dort encore. Veuillez rester un peu pour que je vous offre le thé. Quand vous aurez déjeuné avec une tasse de riz, j'aurai l'honneur de vous accompagner.

— Nous n'avons pas besoin de riz, dit Yên-pé-hân, il nous suffira d'accepter une tasse de thé. Si le vénérable maître veut bien nous accompagner, notre reconnaissance n'en sera que plus grande. »

Pou-hoeï les invita en effet à entrer dans l'intérieur. Après avoir bu le thé et pris un moment de repos, voyant qu'il était près de midi, ils se levèrent et partirent ensemble. Quand ils furent arrivés à la porte de la *villa* de Chân-hiên-jin, Pou-hoeï, qui était un habitué de la maison, n'eut qu'un mot à dire pour que les domestiques vinssent les introduire et les annoncer. Au bout de quelques instants, un serviteur sortit de l'intérieur et leur dit : « Je prie le vénérable maître et vos deux Seigneuries de venir s'asseoir dans le salon. » Ils s'y rendirent aussitôt tous trois et s'assirent. Il y avait déjà quelque temps qu'ils y étaient, lorsqu'ils virent Chân-hiên-jin qui venait vers eux, portant un bonnet carré en toile commune et un vêtement rustique. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'avancèrent avec empressement et lui firent leurs salutations. Les civilités terminées, ils s'assirent suivant l'ordre prescrit pour un maître et des disciples; mais Pou-hoeï, craignant de les gêner, prit congé d'eux et se retira. Chân-hiên-jin ordonna d'abord aux domestiques

de servir le thé; puis, prenant la parole : « Messieurs, dit-il, lequel de vous s'appelle M. Tchao?

— Votre serviteur est Tchao-tsong, dit Yèn-pé-hân, en faisant un salut.

— En ce cas, dit Chân-hièn-jîn en regardant P'ing-jou-heng, j'imagine que c'est monsieur qui s'appelle Tsièn.

— Votre serviteur est justement Tsièn-hong, répondit P'ing-jou-heng en s'inclinant avec respect.

— Avant-hier, reprit Chân-hièn-jîn, comme je me trouvais dans le couvent de Tsié-in, je vis les vers que vous avez écrits sur un mur; ils sont pleins de pureté et de fraîcheur, d'élégance et de noblesse; on peut dire avec vérité que le poëte Siang-jou [1] est ressuscité, que l'illustre Li-thaï-pé [2] vient de renaître. »

Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng firent tous deux un profond salut. « De pauvres et obscurs étudiants comme nous, lui dirent-ils, ne pouvaient naturellement pénétrer dans votre magnifique demeure [3]. Voilà pourquoi nous avons voulu éveiller votre attention par des paroles extravagantes, dans l'espoir de nous en faire un marchepied. Maintenant que vous daignez nous tendre la main et nous amener vers vous, nous espérons que Votre Excellence excusera notre aveugle présomption.

— Quand les gens de lettres s'amusent à composer,

1. Voyez plus haut, p. 126, note 3.
2. Voyez t. I, p. 242, note 3. Li-thaï-pé florissait sous l'empereur Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang, lequel régna depuis l'an 713 jusqu'en 755.
3. Littéralement : pénétrer jusqu'au pavillon violet et jusqu'à la porte jaune.

dit Chân-hiên-jîn, ils peuvent s'élever jusqu'au ciel et pénétrer jusque dans les abîmes de la terre; rien ne leur est impossible. Quelle faute pourrais-je vous reprocher? Seulement ma petite fille connaît quelques caractères, et n'a point la prétention d'usurper la gloire des lettres. Comme, dans le premier moment, il n'y avait personne d'un mérite éminent, elle a obtenu, par hasard, la bienveillance de l'empereur. Mais puisque vous voici, vous qui êtes jeunes et dont le talent supérieur brille comme les constellations Koueï et Pi [1] et augmente la gloire des lettres, il est juste que ma fille vous *rende l'étang du phénix* [2]; comment oserait-elle le salir encore *par le fard et la céruse* [3]?

— En employant les mots de fard et de céruse, reprit Yèn-pé-hân, j'ai voulu dire que notre sexe devait rougir de ne pas posséder d'hommes de talent. Bien que mes paroles ne fussent pas exemptes de vanité, cependant j'avais réellement l'intention de lui montrer de l'estime et de l'affection. Je supplie Votre Excellence de daigner m'excuser.

— Quant à l'*étang du phénix*, dit P'ing-jou-heng, je ne puis espérer qu'elle me le cède tout à fait; mais je serai assez heureux si elle me permet seulement de m'y promener comme la mouette ou le cormoran [4].

1. Voyez t. I, p. 4, note 3.

2. C'est-à-dire : vous rende la palme du talent littéraire. Voyez plus haut, p. 127, note 1.

3. Voyez le quatrième vers de Yèn-pé-hân, p. 126, ligne 19.

4. C'est-à-dire : je ne prétends point posséder seul la gloire des lettres; je désire seulement la partager avec elle. Voyez p. 127, note 1.

— Ne parlons plus de cela, répliqua Chân-hiên-jîn; seulement, comme vos deux Seigneuries m'ont honoré de leur visite, je vous demanderai quelle était votre intention?

— Vos deux serviteurs, dit Yên-pé-hân, sont de pauvres lettrés d'un pays lointain; quoique chaque jour nous nous livrions aux exercices littéraires, nous sommes seuls et sans instruction. Toutes les fois que nous avons composé des vers ensemble, nous ignorons d'ordinaire à qui appartient le premier et le second rang. Ayant appris que les compositions littéraires de votre noble fille sont suspendues avec honneur aux portes du royaume[1], que sa brillante réputation s'étend dans tout l'empire, et que de plus elle est chargée de mesurer le *talent avec un pied de jade*[2], voilà pourquoi nous sommes venus tous deux au bas de son pavillon, afin de déployer notre faible talent et la prier de dire, en le mesurant avec le *pied de jade*, quel est le plus grand et le plus médiocre[3]. Peut-être pourra-t-elle déterminer qui de nous deux l'emporte sur l'autre.

— Messieurs, dit Chân-hiên-jîn, si avec un talent aussi éminent que le vôtre, vous venez demander des leçons à ma petite fille, on peut dire que ce serait vouloir découvrir l'immensité des cieux à l'aide d'un tube de bambou, ou mesurer avec une coquille les vastes flots de la mer. Mais puisque vous avez daigné m'honorer de votre visite,

1. Allusion à l'ouvrage intitulé *Liu-chi-tch'un-thsieou*, qui fut jadis suspendu à la porte du marché de Hien-yang. Voyez t. I, p. 254, note 1.

2. Voyez t. I, p. 57.

3. Littéralement : le (talent) plus court et le plus long.

j'aurais mauvaise grâce à repousser votre demande. Seulement il faut de toute nécessité qu'un examen littéraire soit grave et sévère; c'est alors qu'on peut distinguer le véritable talent.

— Quelle que soit notre instruction, dit Yèn-pé-hân, elle réside tout entière dans notre mémoire; en dehors de cette ressource, nous n'avons absolument rien[1]. En conséquence, Votre Excellence peut nous faire examiner comme elle l'entendra. Si vous voulez nous fouiller, ajouta P'ing-jou-heng, nous n'y voyons nul inconvénient.

— Cela n'est pas nécessaire, reprit Chân-hien-jin; mais le mieux serait de placer chacun de vous dans un endroit séparé; on éviterait ainsi beaucoup de coups d'œil, de demandes et de réponses.

— A votre volonté, » répondirent Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng.

Chân-hièn-jin appela alors deux domestiques et leur dit : « Conduisez et installez M. Tchao dans le pavillon du jardin oriental. » Puis il chargea deux autres serviteurs de mener et d'établir M. Tsièn dans le pavillon du jardin occidental. « Messieurs, dit-il alors à Yèn-pé-hân et à P'ing-jou-heng, je ne puis vous tenir compagnie. Quand l'examen sera fini, je vous prierai de me montrer vos élégantes compositions. »

A ces mots, les quatre domestiques prièrent les deux étu-

1. Il y a ici une allusion aux fraudes qui se pratiquent dans les examens où, malgré les défenses, les candidats apportent furtivement de petits livres qui peuvent faciliter leur composition. Aussi est-on dans l'usage de les fouiller lorsqu'ils entrent dans la salle du concours. Plus bas, les deux jeunes lettrés offrent de se faire fouiller pour montrer qu'ils n'ont sur eux rien de suspect.

diants de passer derrière la chambre à coucher; là ils se séparèrent et se rendirent, l'un dans le jardin oriental et l'autre dans le jardin occidental. On peut dire à cette occasion [1] :

A l'est et à l'ouest s'étendent les huit bataillons du général Tchou-ko [2];
A droite et à gauche s'élève le mont Khiéou-li-chan [3], qui protége le prince de Hân [4].
Ne vous imaginez pas que la jeune beauté du gynécée n'est qu'une petite fille;
Au fond de son âme, elle a formé mille stratagèmes.

Les deux domestiques conduisirent P'ing-jou-heng dans le jardin occidental et l'y installèrent. Nous le laisserons un instant pour parler de Yèn-pé-hân, qui, guidé par deux autres domestiques, se rendit dans le jardin oriental. Arrivé dans le kiosque qui lui était destiné, il vit un pavillon peint de vives couleurs, où gazouillait une mul-

1. L'auteur compare Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui se disposent à composer, à deux guerriers qui se préparent au combat. Comme ces deux lettrés ne luttent point l'un contre l'autre, l'auteur n'a pas cru devoir les assimiler à deux ennemis contemporains.

2. Allusion au général Tchou-ko-liang, qui, dans la première année du règne de Han-heou-tchou (l'an 223 de J. C.), fut nommé régent et administrateur du royaume. Il avait inventé huit ordres de bataille appelés *Pa-tch'in*, qui sont célèbres dans l'histoire militaire de la Chine. Le P. Amiot en a donné les principales figures dans les *Mémoires* de Pe-king. Voyez t. VIII, p. 334 et pl. II, fig. 7, 8, 9; pl. III, fig. 10.

3. Le mont Khiéou-li-chan, c'est-à-dire le mont qui a neuf dixièmes de lieue de tour, est situé dans le district de Pong-tch'ing-hien, dans la province du Kiang-nan.

4. Il s'agit ici du chef de la petite principauté de Hân, qui fut détruite par l'empereur Thsin-chi-hoang-ti, l'an 231 avant J. C. Voyez Mailla, *Hist. de la Chine*, t. II, p. 384.

titude d'oiseaux, et dont les balustrades sculptées avec art, étaient chargées de fleurs éclatantes; il n'y avait rien de plus riche et de plus élégant. Examinant ensuite l'intérieur du kiosque, il vit qu'aux côtés de l'est et de l'ouest on avait déjà placé, vis-à-vis, deux tables à écrire qui étaient garnies de tous les objets nécessaires, rangés avec ordre et symétrie. « J'ai appris, se dit en lui-même Yên-pé-hân, qu'elle possède un *pavillon du pied de jade*, où, par ordre de l'empereur, elle juge le talent littéraire. Pourquoi m'a-t-on amené ici au lieu de m'y conduire? J'imagine, ajouta-t-il, qu'elle veut nous examiner séparément, et que l'on m'a mis ici parce qu'il n'eût pas été commode de nous réunir ensemble dans le pavillon. » Il n'avait pas encore achevé ces réflexions, lorsque soudain il vit venir quatre ou cinq servantes qui entouraient une jeune fille vêtue de bleu. En l'apercevant de loin, Yên-pé-hân crut voir une déesse. Il était tenté de la prendre pour une noble demoiselle, mais elle portait le costume d'une servante. Il l'aurait prise pour une servante, s'il n'eût remarqué en elle une grâce et une beauté extraordinaires. Avant que son étonnement et ses doutes ne fussent dissipés, elle arriva en face de lui. Yên-pé-hân quitta précipitamment son siége et lui offrit ses respects. Après un salut insignifiant, la jeune fille vêtue de bleu alla s'asseoir à l'est, en face de Yên-pé-hân, qui s'était placé à l'ouest. Ignorant qui elle était, il n'osait l'interroger à la légère, et se contentait de la regarder furtivement en baissant la tête. Ce fut la jeune fille qui prit d'abord la parole : « Monsieur Tchao, lui dit-elle, vous ne devez point concevoir d'étonnement ou de doute; ce n'est

pas moi qui suis mademoiselle Chân ; vous voyez la servante qui remplit, sous sa direction, l'office de secrétaire. Je viens exprès, par ordre de mademoiselle, vous demander des leçons[1].

— Ainsi donc, dit Yên-pé-hân, vous êtes la personne de talent qui lui sert de secrétaire? J'oserai vous demander pourquoi mademoiselle ne vient point elle-même et vous oblige à fatiguer vos pieds beaux comme le jade?

— Avant-hier, répondit la jeune fille vêtue de bleu, deux messieurs d'un rang distingué sont venus voir mademoiselle pour éprouver son talent. Mademoiselle a fait tous ses efforts pour les satisfaire, mais comme ils ne comprenaient pas un seul mot, elle a dépensé toute son éloquence en pure perte. Vous lui faites beaucoup d'honneur aujourd'hui en daignant lui rendre visite, et vous différez immensément de ces derniers par l'élévation de votre talent; mais mademoiselle prend secrètement des précautions excessives pour ne point tomber dans le même piége. Ajoutez à cela que, maintenant, elle suit un traitement dans le *pavillon du pied de jade*, et ne peut endurer ni trouble ni fatigue. C'est pourquoi elle m'a envoyée d'avance pour recevoir vos leçons[2]. Si vous êtes doué d'un véritable talent, et que je sois vaincue, rien qu'en entendant le son de votre voix, nous nous ferons un devoir de balayer votre chemin, et après y avoir brûlé des parfums, nous vous conduirons dans le *pavillon*, afin que l'on décide qui est-ce qui tient aujourd'hui dans l'empire le sceptre des lettres. Mais si vous n'avez qu'un

1. C'est-à-dire : pour composer avec vous.
2. C'est-à-dire : pour composer avec vous.

talent vulgaire, je vous engage à vous retirer; vous vous épargnerez ainsi une foule de désagréments. »

En entendant ces paroles, Yên-pé-hân ressentit une colère secrète : « Cette petite drôlesse[1], se dit-il en lui-même, se conduit d'une manière étrange. Au lieu de venir elle-même, comment ose-t-elle m'envoyer une servante pour me faire affront ? Évidemment, c'est un moyen d'exalter sa réputation et sa valeur littéraire. Si je ne vais pas me mesurer avec elle, elle ne manquera pas de dire que je suis dépourvu de talent et que je recule de peur. Mais s'il s'agit de concourir avec elle, moi qui ai l'honneur d'être un lettré, comment m'abaisserai-je jusqu'à composer avec une servante ? »

L'ayant encore regardée furtivement, il vit toute sa figure rayonner de grâces et d'éclat, et ne la jugea point au-dessous de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. « Quoiqu'on accorde un talent supérieur à mademoiselle Chân, se dit-il en lui-même, peut-être qu'elle n'égale point celle-ci pour la beauté. Que m'importe, au reste, que ce soit ou non une servante ? Belle comme elle est, je m'estimerai heureux de composer avec elle, d'autant plus que le talent d'une servante doit être fort borné. Il me suffira d'une pièce de vers pour la mettre hors de combat, et c'est alors qu'il me sera donné de voir mademoiselle Chân. »

Sa résolution étant bien arrêtée, « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, rien ne m'empêche de composer; seulement, je ne sais comment commencer le concours. »

1. Il y a en chinois *ya-theou*, tête fourchue. Voyez t. I, p. 192, note 1.

— Monsieur, dit la jeune fille vêtue de bleu, commencez sur quelles rimes vous voudrez ; votre servante s'y conformera avec respect.

— Mademoiselle, répondit Yên-pé-hân en souriant, pour obéir à vos ordres honorables, je vais empiéter sur vos droits. »

A ces mots, il broya de l'encre, déposa sur la table une feuille de papier, et, prenant un pinceau, il improvisa les vers suivants [1] :

Une jeune fille qui n'a d'autre mérite que ses sourcils peints, est bien digne de pitié.

Elle ne sait que barbouiller du papier et tracer quelques caractères : pourrait-elle arriver à la postérité ?

Il faut savoir que l'ardeur d'un homme de talent s'élève jusqu'aux nues,

Et qu'il répand des lotus de cinq couleurs cueillis dans le séjour des dieux [2].

Yên-pé-hân ayant fini d'écrire, une servante prit aus-

1. Je dois faire observer que, dans les six quatrains commencés par Yên-pé-hân et continués par la jeune fille, le premier vers finit par *lien* (avoir pitié et aussi aimer), le second par *tch'ouen* (transmettre), et le quatrième par *lien* (lotus). Le troisième vers est le seul, dans ces six strophes, dont le dernier mot n'est pas répété et ne rime pas avec les trois autres. En traduisant, il ne m'a pas toujours été possible de faire tomber, à la fin de chaque vers, les mots français qui y correspondent. J'ai rencontré la même difficulté dans les six quatrains qui terminent le chapitre, et qui, dans le premier, le deuxième et le quatrième vers, ont pour finales les mots *hiu* (vide), *tchou* (perle), *jou* (comme et égaler). Les Chinois trouvent, dans ces sortes de bouts rimés, l'occasion de montrer une souplesse d'esprit et une sûreté de mémoire, qui nous rappellent la facilité d'Eugène de Pradel, mais où nous ne saurions trouver comme eux la preuve du talent littéraire.

2. Littéralement : « sur la montagne de Pong-laï, » laquelle passe pour être habitée par les dieux.

sitôt les vers et alla les présenter à la jeune fille vêtue de bleu : celle-ci, en les voyant, laissa échapper un léger sourire. « Ses vers sont beaux, dit-elle; seulement il se vante un peu trop. » Elle saisit alors un pinceau, et sans prendre le temps de réfléchir, elle composa sur-le-champ deux stances sur les mêmes rimes, et chargea une servante de les lui porter. Yèn-pé hân déploya la feuille de papier et lut ce qui suit :

Tantôt le talent passe de l'un à l'autre, tantôt il inspire un sentiment d'affection.
Le style élégant de mille siècles passés se transmet aux mille siècles suivants;
Ne dites pas que le style élégant est l'unique partage des hommes;
Aujourd'hui, c'est le privilége d'une jeune fille comparable à Tsing-liên [1].

A la lecture de ces vers, Yèn-pé-hân resta un instant ébahi. « Quel merveilleux talent! s'écria-t-il; quel merveilleux talent! quelle rare facilité! » Il se leva alors, et faisant de nouveau un profond salut : « Mademoiselle, dit-il, votre disciple vous a manqué de respect. »

La jeune fille vêtue de bleu se leva à son tour et lui rendit son salut : « Monsieur, lui dit-elle, veuillez conserver votre dignité. Les expressions communes par lesquelles j'ai répondu à vos rimes, ne méritent pas ces pompeux éloges. J'ose vous demander si vous composerez encore quelque quatrain élégant pour mon instruction.

1. Il y a dans le texte : Aujourd'hui, il appartient à un Tsing-lien féminin, c'est-à-dire à une jeune fille qui, pour le talent poétique, est un autre Tsing-lien (surnom de Li-thaï-pé, le plus célèbre poëte de la Chine). Voyez plus haut, p. 120, note 2.

— Puisque vous daignez, lui dit-il, ne point me montrer du mépris, je vais vous offrir encore de méchants vers pour épancher mes sentiments vulgaires. Il écrivit alors les vers suivants :

La beauté charmante qui brille auprès du fourneau [1] se fait aimer de tout l'empire,
Et chacun laisse voir dans ses yeux les tendres émotions qui agitent son cœur.
Si l'on me permettait de cotoyer sur un bateau les fleuves et les îles,
Je voudrais aller cueillir des lotus de dix *tchang* sur le mont Hoa-fong [2] !

Quand Hiên-pé-hân eut fini d'écrire ces vers, une servante les prit et alla les montrer à la jeune fille vêtue de bleu. Elle les lut et lui dit en souriant : « Pourquoi, monsieur, employez-vous des expressions d'un sens si profond, lorsque notre amitié est encore si légère? » Elle composa alors un nouveau quatrain sur les mêmes rimes et le fit porter par une servante à Yên-pé-hân; celui-ci ayant déployé la feuille de papier, y lut ce qui suit :

C'est en vain qu'on se passionne pour les nuages et la lune;
Comment transmettre aux habitants des cieux les sentiments qui agitent les hommes du siècle?

1. Allusion à la qualité de servante que rappelle le vêtement bleu de Chân-taï.

2. Cette montagne, célèbre dans la mythologie chinoise, s'appelle aussi Thaï-hoa-fong. Le poëte Hân-yu s'exprime ainsi : « Sur le sommet du Thaï-hoa-fong, il y a un puits construit en jade; on y voit éclore des lotus de dix *tchang* (100 pieds).

Si vous cherchez un pilon de jade [1] au milieu de la gelée bleue [2],
Il faut détacher du trône impérial (des flambeaux ornés de) lotus d'or [3].

A la vue de ces vers, Yèn-pé-hân fut transporté d'admiration : « Charmante demoiselle ! s'écria-t-il, avec ce talent divin, vous ressemblez à la jeune beauté qui était digne d'habiter un *palais d'or* [4]. Comment avez-vous pu vous ensevelir dans une maison opulente pour être secrétaire? C'est une chose que je ne puis concevoir.

— Monsieur, répondit la jeune fille vêtue de bleu, puisque vous vous flattez d'avoir du talent et que vous

1. Les expressions *pilon de jade, gelée bleue, neige rouge,* sont souvent citées dans les recettes employées par les Tao-ssé pour obtenir l'immortalité. L'histoire suivante en offre un curieux exemple. Feï-hang passant devant la porte du pont bleu (*lan-kiao*), se sentit pressé par la soif et demanda à boire. Il aperçut une jeune fille nommée Yun-ing, et eut le désir de l'épouser. Il lui fit de riches présents et se maria avec elle. S'étant procuré à force de recherches un pilon et un mortier de jade, il pilèrent tour à tour des simples pendant cent jours. Après quoi, une déesse vint au devant de Feï-hang et le mena dans un grand édifice, où il s'acquitta des rites prescrits. Aussitôt, sous la conduite de la déesse, il alla prendre sa femme et la fit entrer dans la grotte de la montagne de jade. Là il mangea de la *neige rouge,* but de l'ambroisie composée avec les fleurs de l'arbre khiong, et s'éleva ensuite au rang des immortels.

2. Suivant les Tao-sse, les spécifiques les plus précieux pour obtenir l'immortalité, sont la *gelée bleue* et la *neige rouge.* (*Peï-wen-yun-fou,* liv. XXII, fol. 16.)

3. Allusion historique. Voyez t. I, p. 113, note 1.

4. Allusion historique. Lorsque l'empereur Wou-ti (de la dynastie des Hân) était encore très-jeune, l'empereur King-ti lui demanda s'il désirait se marier. Je voudrais, dit-il, épouser la princesse (c'était la sœur cadette de l'empereur). Comme King-ti était assis sur son trône, il la montra du doigt et lui dit : « 'O-kiao vous paraît-elle belle? — Si j'obtenais 'O-kiao, répondit-il, je la mettrais dans un palais d'or. »

êtes venu pour vous mesurer avec ma maîtresse, mille paroles ne doivent point épuiser votre verve, dix mille mots ne doivent pas arrêter votre essor. Comment se fait-il qu'après avoir vu les expressions vulgaires des deux pièces de vers de votre humble servante, vous vous livriez à une admiration aussi exagérée? Il paraît que le talent de Kiang-yên [1] est à bout, et que Tseu-kiên [2] ne peut aller au delà du *septième pas !*

— Charmante demoiselle, lui dit Yên-pé-hân, j'ai sans doute mérité vos railleries. Mais en venant voir votre noble maîtresse, je n'avais d'autre but que d'admirer son talent; je n'ambitionnais ni les richesses, ni les honneurs, ni la réputation. Si aujourd'hui je ne reconnaissais pas votre valeur héroïque, et que je voulusse absolument admirer la réputation du prince de Weï [3], ce serait être aveugle. Bien que mon chétif talent ne mérite point d'être comparé au vôtre, je me suis nourri avec ardeur de littérature, mais je n'ai jamais appris qu'au-dessus du mont Thaï-chân [4], il y eût un

1. Allusion historique. Kiang-yên ayant rêvé qu'un homme lui donnait un pinceau de cinq couleurs, commença, par suite de cet événement, à faire des compositions élégantes. Quelque temps après, il rêva que Kouo-pou lui disait : « Rendez-moi mon pinceau. » Il fouilla dans un sac, trouva le pinceau et le lui rendit. Mais depuis ce moment, il cessa de pouvoir écrire avec élégance.

2. Voyez t. I, p. 25, note 1, et p. 181, note 1. Tout en le comparant à Tsao-tseu-kien, qui improvisa un poëme après avoir fait sept pas, elle suppose qu'il ne saurait aller au delà de cette limite, c'est-à-dire composer encore des vers.

3. Comme s'il disait : Si je ne savais pas reconnaître votre talent et que je voulusse aller rendre hommage au talent d'une autre personne...

4. Le Thaï-chân, la plus haute montagne de la Chine, est situé dans la province de Chan-tong.

autre Thaï-chan, et qu'au delà du vaste Océan, il y eût encore un vaste Océan. Chez vous, le talent de secrétaire est arrivé à son apogée, et parmi les personnes d'un grand talent vous êtes comme le mont Thaï-chân et le grand Océan. Serait-il possible que quelqu'un l'emportât sur vous? La haute réputation de talent qu'on accorde partout à mademoiselle Chân est sans doute rehaussée par le talent merveilleux de son secrétaire (c'est-à-dire par votre talent). »

En achevant ces mots, il écrivit les vers suivants :

Si mon talent était épuisé, je n'aspirerais pas à votre affection.
Les vers élégants de la jeune beauté sont vraiment dignes d'arriver à la postérité.
Puisque la racine du lotus peut offrir un aliment savoureux [1],
Comment toutes les branches ne seraient-elles pas constamment chargées de fleurs?

Dès que Yên-pé-hân eut achevé ces vers, une servante les prit et les porta à la jeune fille vêtue de bleu qui les lut à plusieurs reprises. « Monsieur, lui dit-elle, la fin de votre élégant quatrain renferme une pensée fine et délicate, et le sentiment qu'elle exprime est aussi profond qu'énergique [2]. En vérité, vous êtes de la famille de Tong-p'o [3] et de Li-pé [4]. Il faut naturellement que vous

1. On sait que les Chinois mangent les racines du lotus.

2. Il n'est pas aisé pour nous de sentir la beauté que Chân-taï trouve dans les deux derniers vers. Je crois que le mot *racine* fait allusion au rang infime de la jeune fille vêtue de bleu, et que le mot *fleurs de lotus* se rapporte aux brillantes qualités de ses vers.

3. Tong-p'o ou Sou-tong-p'o, nom d'un poëte célèbre. Voyez t. I, p. 8, note 4, et p. 271, note 1.

4. Le même que Li-thaï-pé. Voyez t. I, p. 259, note 2.

conserviez votre dignité; gardez-vous de commettre une méprise funeste [1]. » A ces mots, elle composa, sur les mêmes rimes, un nouveau quatrain qu'elle lui fit porter par une servante. Yén-pé-hân l'ayant reçu, y jeta un coup d'œil et lut les vers suivants :

Dès que l'éclat du printemps a frappé nos yeux, nous éprouvons de tendres sentiments [2].
Mais comment obtenir que le vent de l'Orient [3] souffle jour et nuit?
Je vois d'un côté un bouquet de fleurs de pêcher, de l'autre un bouquet de fleurs d'abricotier [4];
Mais sachez bien que ce ne sont point deux fleurs de lotus dont les têtes sont réunies sur la même tige [5].

Après avoir lu ces vers, Yèn-pé-hân resta quelque temps silencieux; puis, soudain, il laissa échapper un profond soupir. « Le Ciel, dit-il, se contente de nous donner un cœur aimant, mais quel que soit le degré de notre affection, quel est l'homme qui s'y montre sensible? »

Quelques-unes de ces paroles arrivèrent confusément à l'oreille de la jeune fille. « Monsieur, lui dit-elle, sont-ce des vers que vous composez?

1. C'est-à-dire : Ne vous abaissez pas jusqu'à louer une servante et m'attribuer un mérite que je n'ai pas, ou me prendre pour une autre.

2. Suivant les Chinois, le printemps est l'époque des amours; de là vient que l'expression *tch'un-i* (des pensées de printemps) signifie des pensées amoureuses.

3. Les Chinois ont coutume d'associer le *vent d'Orient* à l'idée de printemps (*Li-ki*, chap. *Youeï-ling*). Elle semble dire que les tendres sentiments ne durent pas toujours.

4. Les expressions *fleurs de pêcher*, *fleurs d'abricotier*, sont peut-être une allusion à elle-même et à Yèn-pé-hân.

5. Suivant la glose du *Si-siang-ki*, liv. VII, fol. 41, cette expression désigne, au figuré, deux époux qui causent ensemble, appuyés sur le même oreiller. Chân-taï semble dire (voyez note 4) qu'il ne doit pas prétendre à sa main.

— Ce ne sont point des vers de ma composition, répondit-il ; c'est une pensée qui m'est venue par hasard[1]. »

La jeune fille ne jugea pas à propos de l'interroger là-dessus ; elle se contenta de lui dire : « J'étais venue par ordre de ma maîtresse pour vous demander des leçons ; auriez-vous encore quelque pièce à me montrer pour mon instruction ?

— Je suis heureux, répondit-il, d'avoir vu la beauté de son secrétaire. Si après avoir été instruit par ses savantes leçons, et corrigé par ses avis sévères, j'allais encore lui adresser une demande en termes vains et frivoles, ce serait me rendre coupable envers elle.

— Monsieur, reprit la jeune fille vêtue de bleu, puisque vous n'avez plus d'ordres à me donner, je vais vous offrir mes adieux ; mais je vous dirai encore un mot pour vous adresser une prière au nom de ma maîtresse. » Elle prit alors un pinceau, et ayant déployé une feuille de papier, elle écrivit un quatrain qu'elle envoya par une servante à Yên-pé-hân. « Monsieur, lui dit-elle en se levant, je vous prie de lire ces vers à loisir. Pour moi, obligée d'aller rendre réponse à ma maîtresse, je n'oserais rester plus longtemps. »

A ces mots, elle appela ses servantes et partit au milieu d'elles. Ce que voyant Yên-pé-hân, il resta bouleversé comme s'il eût tout perdu. Après un long trouble, semblable au délire, il reprit les vers et lut ce qui suit :

1. Voyez plus haut, p. 85, ligne 1.

2. Cette locution signifie : concourir avec quelqu'un pour les vers ou la prose élégante, et lui demander ensuite un morceau de sa façon qu'on puisse considérer comme un modèle.

Le talent est le merveilleux privilége de l'homme; il faut que tout le monde l'aime.

Ne me blâmez pas si je le charge de recueillir, comme un papillon, le parfum des fleurs.

Quoique le fard et la céruse salisse mon visage,

Cette tache a-t-elle jamais rejailli sur les lotus qui fleurissent dans l'étang de l'encre [1]?

Après avoir achevé de lire ces vers, Yèn-pé-hàn dit en soupirant : « Puisque le ciel et la terre ont prodigué aux belles femmes toute la pure essence des montagnes et des rivières [2], à quoi bon avoir mis les hommes au monde? Parce que j'avais dit, il y a quelques jours, dans les vers que j'ai écrits sur les murs d'un couvent, qu'une femme avait *tort de salir, avec le fard et la céruse*, le *réservoir de l'encre* [3], aujourd'hui, en écrivant ces vers, elle a fini par se révéler tout entière. Je trouve que la finesse de son style égale sa merveilleuse sagacité [4]. En vérité, elle vous ferait mourir d'amour! Ensuite, continuant ses réflexions : Puisque mademoiselle Chân est malade, et qu'elle ne peut me recevoir à la légère, il n'y a pas de raison pour qu'elle reçoive M. P'ing. Se trouvera-t-il un autre secrétaire comme la jolie personne de tout à l'heure

1. C'est-à-dire : est-ce que les soins que je donne à ma toilette ont jamais fait tort aux compositions poétiques qui tombent de mon pinceau? Voyez p. 126, ligne 19.

2. Suivant les écrivains chinois, une belle femme est toujours produite par les plus pures vapeurs des montagnes et des eaux.

3. C'est-à-dire : qu'une femme qui se mêle de faire des vers faisait tort à la dignité des lettres.

4. Littéralement : elles se correspondent mutuellement comme deux pointes d'aiguilles. L'auteur ajoute : « Elles ne laissent pas entre elles un demi *fen* (centième partie du pied chinois) de vide. » Cette locution ne pouvait passer dans notre langue.

pour composer avec lui? S'il rencontre un secrétaire dépourvu de talent, il aura bien du bonheur! »

Yên-pé-hân restait toujours assis dans le pavillon, en proie au délire de son esprit, lorsque les deux domestiques qui l'avaient amené vinrent le trouver. « Monsieur, lui dirent-ils, vous n'avez plus besoin de demeurer ici : veuillez vous retirer; nous craignons que Son Excellence ne soit encore à vous attendre dans le salon. »

En entendant dire que Son Excellence était encore à l'attendre dans le salon, Yên-pé-hân fut comme frappé de stupeur. « Quand je vins ici, dit-il, que j'étais fier et glorieux! Je me flattais même de terrasser mademoiselle Chân, et voilà qu'aujourd'hui je n'ai pu mettre à bout une servante qui lui sert de secrétaire. Comment oserai-je maintenant soutenir les regards du public? » Il demeurait toujours à la même place, absorbé dans ses réflexions, mais pressé vigoureusement par les domestiques, il se vit obligé de les suivre et de se retirer.

Il avait le regard fier, les sourcils hautains et le visage épanoui.
Maintenant il baisse l'oreille et courbe les épaules; il semble privé d'énergie.
Il ne songeait qu'à se moquer de la branche fleurie [1];
Il ne prévoyait pas que la *branche fleurie* saurait au contraire se moquer de lui.

Laissons Yên-pé-hân sortir à la suite des deux domestiques et revenons à P'ing-jou-heng, qui s'était rendu,

1. C'est-à-dire : de la jeune beauté.

sous la conduite de deux serviteurs, dans le jardin occidental. Comme il approchait du pavillon, il y vit de loin plusieurs servantes qui entouraient une jeune fille de quinze à seize ans, belle comme une branche chargée de fleurs. Elle était assise dans l'intérieur, devant une table à écrire dont elle s'était emparée. P'ing-jou-heng la prit d'abord pour mademoiselle Chân, mais ayant appris du religieux Pou-hoeï que c'était une personne d'un méchant caractère, il n'osa lever les yeux pour la regarder. Il s'avança, la tête baissée, au milieu du pavillon, et se tournant vers la jeune fille, lui fit un profond salut. « Votre serviteur, dit-il, est Tsièn-hong, de Lo-yang.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, il y a longtemps que votre nom glorieux a frappé mes oreilles comme le tonnerre du printemps. Aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous présenter mes hommages, je désirerais vous montrer mon chétif talent et vous prier de me donner des leçons. » Tout en parlant, il ne faisait que la saluer en baissant la tête, et sans oser se redresser. La jeune fille partit d'un éclat de rire. « Monsieur Tsièn, lui dit-elle, veuillez garder votre dignité ; ce n'est point moi qui suis mademoiselle Chân. »

En l'entendant dire qu'elle n'était point mademoiselle Chân, P'ing-jou-heng leva vivement la tête, et, au premier coup d'œil, il vit que cette jeune fille avait la beauté d'une fleur et la souplesse du saule ; on eût dit une déesse. Il réfléchit alors en lui-même. « Avec des attraits aussi séduisants, se dit-il, comment ne serait-ce pas mademoiselle Chân? Seulement elle est vêtue de bleu comme une servante. » Il se mit alors à l'interroger. « Si vous n'êtes

point mademoiselle Chân, lui dit-il, qui êtes-vous donc? »

La jeune fille entr'ouvrit des lèvres vermeilles, et laissant voir des dents blanches comme du jade : « Monsieur, répondit-elle d'une voix fine et gracieuse, je ne suis point mademoiselle Chân; vous voyez seulement une servante qui lui sert de secrétaire [1].

— Si vous n'êtes qu'une simple servante, lui dit P'ing-jou-heng, pourquoi empruntez-vous les airs de mademoiselle Chân pour vous moquer de moi?

— Où voyez-vous, répondit-elle, que j'emprunte les airs de mademoiselle pour me moquer de vous? C'est vous, monsieur, qui en me prenant, par erreur, pour ma maîtresse, vous êtes rendu ridicule.

— Eh bien! n'en parlons plus, dit P'ing-jou-heng; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi mademoiselle ne se montre pas?

— Sachez, monsieur, répondit-elle, que mademoiselle Chân, bien qu'elle ne soit qu'une jeune fille, maintient sévèrement la dignité de son caractère. Lors même que l'empereur l'appelle à la cour jusqu'à trois fois de suite, elle se contente d'y aller une seule fois. Si des princes, des comtes, des ministres se présentent à sa porte et sollicitent l'honneur de la voir, il faut qu'ils reviennent quatre ou cinq fois pour obtenir d'elle une seule audience. Mais vous, monsieur, qui ne faites que d'arriver, pourquoi êtes-vous si impatient et avez-vous la prétention de voir tout de suite mademoiselle? Si je suis venue vous

1. Littéralement : la servante qui est chargée du soin des livres et des histoires.

recevoir, c'est par un pur effet de la bienveillance de Son Excellence le premier ministre qui, charmé de votre jeunesse et de votre talent, m'a envoyée vers vous après en avoir conféré avec mademoiselle. »

P'ing-jou-heng ayant entendu toutes ces raisons, perdit la moitié du courage et de l'ardeur dont il était rempli. « Ce n'est point que je sois impatient, répondit-il, seulement, comme Son Excellence le premier ministre a daigné me promettre que mademoiselle m'examinerait, si elle ne vient pas elle-même, avec qui pourrai-je concourir?

— Si je suis venue vous recevoir, répondit la jeune fille, c'était justement pour suppléer mademoiselle.

— Lorsqu'on compose ensemble, reprit P'ing-jou-heng en riant, il faut faire des vers ou de la prose élégante. Vous qui n'êtes qu'une simple servante remplissant l'office de secrétaire, comment pourriez vous suppléer votre maîtresse?

— Monsieur, dit la jeune fille, veuillez seulement me mettre une fois à l'épreuve; vous me jugerez après.

— Il n'est pas besoin de vous mettre à l'épreuve, dit P'ing-jou-heng, le mieux serait de prier mademoiselle de venir elle même.

— Mademoiselle, répondit la jeune fille, a trois classes de secrétaires, comprenant ensemble douze servantes, qui sont rangées par ordre. Je suis de la dernière classe. Si je ne puis vous vaincre dans ce concours, il en viendra une de la seconde classe; si celle-ci ne peut vous terrasser, elle sera remplacée par une autre de la première classe. Enfin, si celle de la première classe ne réussit pas

davantage à vous mettre hors de combat, on vous priera alors de monter au *pavillon du pied de jade* et de vous présenter devant mademoiselle. Si vous vouliez la voir dans ce moment, ce serait encore trop de bonne heure.

« Voilà bien des tracas, dit en lui-même P'ing-jou-heng, mais je ne m'en inquiète guère. Je n'ai pas besoin de faire plus d'une ou deux pièces de vers.

— Eh bien! soit, dit-il, je veux bien composer d'abord avec vous.

— Monsieur, reprit la jeune fille en levant les mains, puisque vous désirez composer, veuillez vous asseoir. »

P'ing-jou-heng ayant retourné la tête, vit, au côté oriental du pavillon, un fauteuil et une table qui était garnie de papier, de pinceaux, d'encre et d'une pierre à broyer. Il alla promptement s'asseoir, et prenant un pinceau : « J'ai deviné, dit-il, le motif qui empêche mademoiselle de venir; je suis sûr que c'est pour cacher son peu d'habileté. » A ces mots, il laissa courir son pinceau et écrivit les vers suivants :

On peut étaler une vaine réputation, mais comment feindre le talent?
Dans les profondeurs d'un gynécée, serait-il possible qu'on cachât des perles?
S'il faut que nous luttions ensemble dans l'arène de la poésie,
Il est à craindre qu'une jeune fille aux fins sourcils ne puisse me tenir tête.

P'ing-jou-heng ayant fini d'écrire ces vers, les lut lui-même une fois, puis, s'adressant aux servantes : « Prenez ces vers, dit-il, et allez les lui montrer. Si elle ne peut venir à bout de les déchiffrer, je vous les lirai. »

Les servantes prirent les vers et les remirent à la jeune fille. Celle-ci les ayant lus une fois, prit un pinceau sans mot dire, le promena sur le papier avec une facilité extrême, et, en un clin d'œil, elle acheva quatre vers sur les mêmes rimes. Elle chargea ensuite les servantes de les porter à P'ing-jou-heng. Celui-ci, dans ce moment, baissait la tête et songeait encore aux beautés de ses propres vers, lorsque soudain, en levant les yeux, il vit les vers qu'on avait placés devant lui, mais il se figura que c'étaient ses premiers vers que la jeune fille lui renvoyait, faute de pouvoir les lire. « Je disais bien, s'écria-t-il en riant, que vous ne pourriez venir à bout de lire mes vers; donnez-les-moi, je vais vous les lire. » Ayant déployé la feuille de papier, il reconnut que c'était une pièce de vers que la jeune fille venait de composer sur ses rimes. Il fut frappé de stupeur. « Eh quoi! dit-il, elle a déjà fini ses deux stances d'après mes rimes! C'est merveilleux! c'est merveilleux! » Il les examina alors avec attention et lut ce qui suit [1] :

L'âme doit être vide [2], mais l'esprit ne doit pas être vide [3].
Quand on cherche des perles, est-il aisé de prendre celle du cheval-dragon [4]?

1. Dans les six quatrains qui suivent, le premier vers se termine par *hiu* (vide), le deuxième par *tchou* (perle), et le quatrième par *jou* (comme, égal). Le dernier mot du troisième vers est *ad libitum.*

2. C'est-à-dire : humble.

3. C'est-à-dire : dépourvu d'instruction.

4. Suivant le philosophe Tchoang-tseu, il y a un cheval-dragon qui vit au fond de la mer. Il porte sous la gorge une perle (un diamant) d'une valeur inestimable; pour la lui enlever, il faut profiter du moment où il dort; autrement, on s'exposerait à être mis en pièces.

Ne songez pas à la musique qui charme la déesse Wang-mou [1], près du lac Yao-tch'i [2];

Là, chaque chanson a deux pauses : pourriez-vous les imiter ou non?

Dès que P'ing-jou-heng eut fini de lire ces vers, il fut transporté de joie. Dans l'excès de son ravissement, il eut une distraction, et frappant du poing la table : « Quel merveilleux talent! quel merveilleux talent! s'écria-t-il; aujourd'hui, moi, P'ing-jou-heng, j'ai rencontré un vaillant adversaire. »

En entendant ces paroles, la jeune fille l'interrogea avec émotion : « Monsieur, lui dit-elle, j'avais appris que votre honorable nom était Tsiên; d'où vient que vous vous appelez aussi P'ing-jou-heng; auriez-vous, par hasard, deux noms de famille? »

A cette question, P'ing-jou-heng s'aperçut de la bévue qu'il avait faite, et prit le parti de nier. « Qui est-ce qui parle de P'ing-jou-heng? demanda-t-il; je parlais de Tsiên-hong; j'imagine que vous avez mal entendu.

— Cela peut être, reprit la jeune fille; passons là-dessus. Seulement votre humble servante n'est qu'un secrétaire de la dernière classe; comment oserait-elle se laisser appeler un vaillant adversaire?

— Ne me trompez pas, lui dit P'ing-jou-heng; vous n'êtes point de la dernière classe. Allons, faisons la paix,

1. Si-wang-mou, la mère du roi d'Occident, est un personnage fabuleux. On raconte que Mou-wang, qui régna 1001 ans avant J. C., fit un voyage au bout du monde vers l'Occident, et s'entretint longtemps avec Si-wang-mou.

2. Yao-tch'i est un lac dont les bords sont, dit-on, habités par les dieux.

et que tout soit fini. Permettez-moi de faire encore un quatrain et de vous demander des leçons. » Il broya alors de l'encre, et en ayant imbibé son pinceau, il écrivit les vers suivants :

La chanson sur la neige blanche de mille automnes n'a pas été modulée en vain.
De ses expressions élégantes, on croit voir tomber mille boisseaux de perles.
La couleur rouge le cède à la fleur de pêcher, et la couleur verte au saule ;
Ne dirait-on pas que ces deux couleurs se partagent les beautés du printemps?

P'ing-jou-heng ayant terminé ce quatrain, le prit à deux mains et chargea une servante d'aller le porter. Il ajouta : « Je la supplie de me donner ses leçons [1]. »

La jeune fille le reçut, et après y avoir jeté un coup d'œil, elle laissa échapper un léger sourire; puis, sans dire un mot, elle prit un pinceau et lui répondit sur les mêmes rimes.

P'ing-jou-heng l'ayant observée de loin, vit qu'elle faisait voler le pinceau sur le papier et éclata à plusieurs reprises en pompeux éloges. « C'en est fait! c'en est fait! s'écria-t-il; si parmi les femmes il y a maintenant tant d'habileté et de talent, nous autres hommes nous n'avons plus qu'à mourir de honte! »

Il n'avait pas achevé ces paroles, que déjà les vers étaient terminés et mis sous ses yeux. Il lut ce qui suit à haute voix :

1. C'est-à-dire : de composer à son tour sur les mêmes rimes.

Les pensées des hommes de talent n'ont rien d'emprunté; leur instruction n'est point vide.

Je rougis de ce que mes deux yeux sont dépourvus de perles [1].

Quand votre beauté égalerait celle d'une belle aux fins sourcils, jamais elle ne vous céderait la victoire.

Parmi les hommes de talent, qui pourrait-on comparer à Lîn-siang-jou [2] ?

Après avoir fini de lire, P'ing-jou-heng poussa un soupir. « En venant ici sous le nom de Tsiên-hong, se dit-il en lui-même, je n'avais d'autre but que de voir mademoiselle Chân pour lui disputer la palme du talent; pouvais-je m'attendre à rencontrer une jeune servante employée comme secrétaire, qui ne daignerait pas me céder un pouce de terrain? Que serait-ce si j'avais eu affaire à mademoiselle Chân? Ces jours derniers, j'ai écrit sur le mur du couvent de Tsié-în des vers pleins d'une folle arrogance. Aujourd'hui il faut que j'avoue ma faute. » Il prit alors un pinceau et écrivit les vers suivants :

1. En chinois, la prunelle s'appelle la perle de l'œil (*yen-tchou*). Elle veut dire qu'elle rougit d'avoir été aveugle, c'est-à-dire de ne pas avoir reconnu tout de suite le talent du jeune étudiant.

2. Le nom de Lîn-siang-jou rappelle le mot *tchou* (perle et pierre précieuse) qui termine le premier vers de chacun des six quatrains. Lîn-siang-jou était un général du royaume de Tchao, qui vivait sous le règne de Nan-wang, de la dynastie des Tcheou (314 avant J. C.). Il avait été envoyé en ambassade auprès de Tchao-wang, roi de Thsin, pour lui porter une pierre précieuse, en échange de quinze villes. Le roi de Thsin n'ayant pas voulu tenir sa promesse, Lîn-siang-jou renvoya la pierre précieuse à Hoeï-wang, roi de Tchao, et eut le courage de rester dans le royaume de Thsin. Mais le roi de Thsin, loin de le punir, le congédia après l'avoir comblé de présents. A son retour, le roi de Tchao le récompensa en lui donnant le titre de *Chang-ta-fou*.

Je suis désolé de ce que mon cœur n'a pas été vide [1];
Je suis honteux d'avoir eu des yeux dépourvus de perles [2];
Dans mon fol orgueil, je convoitais les étoffes bleues et jaunes dont s'habillent les princes.
Je devrais mourir de douleur en voyant que je n'ai pu égaler une servante vêtue de bleu.

Quand P'ing-jou-heng eut fini d'écrire, une servante prit les vers et alla les présenter à la jeune fille.

Après les avoir lus, la jeune fille lui dit en riant : « Pourquoi avoir affiché hier tant de jactance et montrer aujourd'hui tant de respect ? »

Là-dessus, elle composa le quatrain suivant sur les mêmes rimes :

Les sentiments de l'homme sont sincères, mais peut-on dire qu'ils n'ont jamais rien de vide [3] ?
Un jeune homme distingué qui se promène pour son amusement, ressemble à une *perle* qui circule dans un bassin.
Au fond, les personnes qui cultivent le style élégant sont toutes d'une même famille.
Peu importe qu'on soit inférieurs ou égaux les uns aux autres.

La jeune fille ayant fini d'écrire ces vers, ordonna à une servante de les porter à P'ing-jou-heng. Celui-ci prit le quatrain et le lut une fois avec attention. « Tseu-kiên [4], dit-il, l'un des plus beaux génies de l'antiquité, eut besoin de faire *sept pas* pour composer une pièce de vers,

1. C'est-à-dire : humble.
2. C'est-à-dire : aveugles. On a déjà vu (p. 160, note 1) que les prunelles s'appellent en chinois *yen-tchou* (les perles des yeux).
3. C'est-à-dire : qu'ils sont toujours exempts de fausseté ?
4. Voyez t. I, p. 181, note 1.

mais aujourd'hui cette jeune fille de talent n'a fait qu'abaisser son pinceau pour terminer ses vers tout d'un trait; ainsi elle l'emporte de beaucoup sur les poëtes de l'antiquité! Moi, Tsièn-hong (P'ing-jou-heng), quoique j'aie reçu d'elle des paroles de consolation, n'ai-je pas sujet de rougir au fond de l'âme? » Il se leva alors pour prendre congé d'elle et lui offrit ses remercîments. « Veuillez, lui dit-il, témoigner ma reconnaissance à mademoiselle; je lui demande permission de m'en retourner. Quand j'aurai étudié encore dix ans, je viendrai recevoir ses leçons. »

A ces mots, il voulut se retirer. « Monsieur, lui dit la jeune fille, puisque vous voulez partir, j'ai encore un mot à vous offrir. » Aussitôt, elle écrivit un dernier quatrain et l'envoya à P'ing-jou-heng, mais il était déjà sorti du pavillon. Quand il l'eut reçu, il y jeta les yeux et lut les vers suivants :

Quand vous parlerez du talent (des autres), il faut que votre esprit soit vide [1];
Ne vous comparez pas aux *Kiao-jin* [2] (aux hommes-poissons), qui produisent des perles.
Jadis, il y avait un *étang du phénix* [3];
Aujourd'hui, il appartient [4] à une jeune fille comparable à Siang-jou [5]!

1. C'est-à-dire : humble et modeste.
2. Dans la mer du Midi, se trouve la maison des hommes-poissons; leurs larmes se changent en perles. (Dictionnaire *P'in-tseu-tsien*.)
3. Nom poétique de la résidence d'un secrétaire du palais impérial. Voyez p. 127, note 1.
4. C'est-à-dire : la palme du talent littéraire appartient...
5. Littéralement : à un Siang-jou ou Sse-ma-siang-jou féminin. Voyez t. I, p. 161, notes 1 et 2.

Après avoir achevé la lecture de ces stances, P'ing-jou-heng comprit assez qu'elle se moquait de la folle jactance qu'il avait montrée dernièrement dans les vers qu'il avait écrits sur le mur du couvent, mais il ne jugea pas à propos d'y répondre, et les serrant dans sa manche, il s'en retourna triste et confus. Comme il arrivait derrière le cabinet du ministre, à l'endroit où le chemin se partage, il vit Yên-pé-hân qui sortait du pavillon oriental. S'étant brusquement rencontrés, ils reconnurent l'un l'autre qu'ils avaient la figure changée, et éprouvèrent une vive émotion.

Par suite de cette émotion subite, j'aurai bien des détails à raconter. On a vu faiblir l'ardeur des hommes de génie, mais des jeunes filles ont montré un esprit supérieur [1]. Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi un moment l'oreille, je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

1. Littéralement : l'ardeur des héros a été courte, l'esprit des jeunes filles a été long.

CHAPITRE XVII

UNE JOLIE PERSONNE COMPOSE DES VERS A LA PLACE D'UN SOT [1].

P'ing-jou-heng n'ayant pu vaincre la jeune servante en composant avec elle, sortit à pas précipités. Arrivé derrière le cabinet, à l'endroit où le chemin se partage, il rencontra tout à coup Yên-pé-hân, qui se retirait aussi en courant. En se retrouvant face à face, les deux amis éprouvèrent une vive émotion. Ce fut Yên-pé-hân qui ouvrit le premier la bouche : « Comment vous êtes-vous tiré de votre concours? demanda-t-il à P'ing-jou-heng.

— Aujourd'hui, dit P'ing-jou-heng en hochant la tête à plusieurs reprises, j'ai été couvert de confusion.

— Avez-vous vu mademoiselle Chân? demanda Yên-pé-hân.

— Si je l'avais vue et que je n'eusse pu la vaincre en composant avec elle, je ne me croirais pas déshonoré pour cela. Qui aurait prévu que mademoiselle Chân, au lieu de se présenter elle-même, enverrait une servante

1. Littéralement : à la place d'un *laid*. En chinois, l'expression montrer sa *laideur* signifie montrer sa sottise ou son ignorance.

qui lui sert de secrétaire pour composer des vers avec moi? Quoique cette jeune fille ne soit qu'une servante, elle a des manières graves et une figure charmante; elle me paraît infiniment supérieure à une demoiselle de noble extraction. Mais je ne veux pas insister là-dessus. Je dirai seulement qu'elle a tant d'esprit et de facilité qu'il lui suffit d'abaisser son pinceau pour improviser des vers [1]. A peine eus-je fini un quatrain que, sans prendre la peine de réfléchir, elle en écrivit tout de suite un autre sur les mêmes rimes. J'en composai un second, et, à son tour, elle en fit aussitôt un autre sur les mêmes rimes. Je composai successivement trois pièces de vers, et, trois fois de suite, elle en fit trois sur les mêmes rimes sans la moindre hésitation. Ses pensées et ses expressions correspondaient aux miennes avec tant de justesse et de précision [2], que je n'osai pas recommencer la lutte. N'est-ce pas une honte que de n'avoir pu obtenir le plus léger avantage sur une servante? J'imagine, monsieur, que la personne que vous avez rencontrée était décidément toute autre que celle-ci, et que peut-être vous avez vengé mon affront?

— Ne m'en parlez pas, dit Yên-pé-hân en fronçant les sourcils. J'ai rencontré comme vous une jeune servante qui prend le titre de secrétaire. Je composai trois pièces de vers, et elle en fit trois autres sur les mêmes rimes. Je

1. P'ing-jou-heng ajoute quatre mots (*ho-siu-khi-ma?* qu'a-t-elle besoin d'être à cheval ?) qui ne pourraient être compris sans une paraphrase. C'est une allusion à Youen-hong. Voyez t. I, p. 75, note 1.

2. Littéralement : se correspondaient comme deux pointes d'aiguilles. Voyez p. 151, note 4.

fus réduit aux abois, et, malgré mes efforts, je ne pus me remettre à composer. Quand elle vit que j'étais à bout, elle entra en ricanant; avant de se retirer, elle composa encore une pièce de vers où elle m'adressait de mordantes railleries. A mon sentiment, si des servantes ont tant de grâces et de talent, je ne conçois pas jusqu'où peut aller le merveilleux talent de leur maîtresse. Je crois même que la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon, et dont les attraits m'ont enivré, doit tout au plus l'égaler. Voilà pourquoi vous me voyez abattu et découragé. Je ne prévoyais pas que vous rencontreriez aussi un adversaire redoutable, et que vous subiriez une cruelle mortification.

— Cette mortification est déjà passée, répondit P'ing-jou-heng; mais en sortant, il faut encore que nous nous présentions à S. Exc. Chân. S'il nous interroge, que lui répondre? Je crains bien que cette seconde mortification ne soit encore plus pénible que la première.

— Puisque les choses en sont là, dit Yên-pé-hân, quelque pénible qu'elle puisse être, il faudra bien l'endurer. »

Les domestiques qui les avaient suivis, les ayant pressés de partir, ils ne purent rester davantage et prirent le parti de se retirer. Quand ils furent arrivés dans le salon, ils furent charmés d'apprendre que le seigneur Chân était entré dans l'intérieur et n'en était pas encore revenu.

« Messieurs, dirent les domestiques, veuillez vous asseoir un instant, en attendant que nous allions avertir Son Excellence. »

Yên-pé-hân, voyant que le seigneur Chân n'était pas dans le salon, eut un désir extrême de s'esquiver. « Allons-nous-en, dit-il, il est inutile qu'on nous annonce.

— Si nous ne vous annonçons pas à Son Excellence, reprirent les domestiques, lorsqu'elle aura appris votre départ, il est à craindre qu'elle ne nous gronde.

— Nous n'étions pas venus pour saluer Son Excellence votre maître, répliqua P'ing-jou-heng; notre seul but était de composer avec mademoiselle Chân pour juger de son talent. Maintenant l'épreuve est terminée, et nos vers sont restés dans l'intérieur. Qu'ils soient bons ou mauvais, c'est ce que Son Excellence et mademoiselle pourront décider à loisir : qu'avez-vous besoin de nous retenir pour que nous voyions Son Excellence?

— Puisque vos seigneuries ne veulent point voir Son Excellence, répondirent les domestiques, nous aurions mauvaise grâce à vous retenir de force ; veuillez seulement nous dire où est situé votre honorable hôtel. Si les vers que vous avez laissés dans l'intérieur ont été trouvés bons, qui sait si nous ne viendrons pas vous apporter une invitation?

— Cette observation est juste, dit P'ing-jou-heng; nous demeurons tous deux..... »

Au moment où il allait dire : « Près du pont de la rivière de jade, » Yên-pé-hân lui coupa la parole et dit : « Nous demeurons ensemble chez le comte de Ho-liu, près la rivière P'ao-tseu. »

A ces mots, ils se retirèrent à la hâte. Après avoir fait quarante à cinquante pas, Yên-pé-hân adressa des reproches à P'ing-jou-heng : « Monsieur, lui dit-il, vous

n'êtes pas adroit ; après notre mésaventure d'aujourd'hui, pourquoi vouliez-vous encore leur dire notre véritable adresse

— Vous avez raison, répondit P'ing-jou-heng ; j'allais faire une grande sottise ; par bonheur, avant que j'eusse fini de m'expliquer franchement, vous m'avez repris fort à propos. »

Quelque temps après, ils se rendirent au couvent de Tsié-în. Le bonze Pou-hoeï vint au devant d'eux : « Messieurs, leur demanda-t-il, pourquoi venez-vous si tôt ? Est-ce que, par hasard, vous n'auriez-pu voir mademoiselle Chân, ni la mettre à l'épreuve?

— Bien que nous ne l'ayons pas vue, répondit Yên-pé-hân, pour ce qui regarde l'épreuve, c'est une affaire finie.

— Messieurs, reprit Pou-hoeï, voilà encore que vous vous moquez de moi ; si vous n'avez pas vu mademoiselle Chân, qui est-ce donc qui a composé avec vous ?

— Vénérable maître, répondit P'ing-jou-heng, vous n'avez pas besoin de nous demander ce détail ; vous ne manquerez pas de l'apprendre.

— Messieurs, dit Pou-hoeï, veuillez entrer pour prendre le thé. »

Les deux amis le suivirent et entrèrent. Arrivés dans la salle de Fo (Bouddha), ils retrouvèrent les vers qu'ils avaient écrits la veille, et qui se détachaient nettement sur le mur. Après les avoir relus, ils furent frappés de la folle jactance de leur style. En conséquence, ils prirent un pinceau, et ajoutèrent chacun un quatrain à la suite (de leurs premiers vers).

Voici celui de Yên-pé-hân :

Depuis l'antiquité, un accueil bienveillant [1] n'a jamais été accordé à la légère.
Maintenant, je commence à croire qu'il existe (une jeune fille aux) fins sourcils.
Voyez un peu ce que rappelle le fard et la céruse :
Mille pinceaux de bambou et un lac d'encre [2].

P'ing-jou-heng prit à son tour le pinceau, et ajouta les vers suivants (au-dessous des siens) :

Sa merveilleuse renommée remplit les oreilles, son illustre nom se répand en tous lieux.
Les deux sourcils peints de la jeune fille de talent brilleront pendant mille automnes;
Dans ce monde, l'étang du phénix [3] est-il digne de votre ambition?
Les nuages blancs se dirigent vers l'occident; c'est là qu'est le lac Yao-tch'i [4].

Pou-hoëi s'était tenu près d'eux et les avait vus écrire : « Messieurs, leur demanda-t-il, quel est, je vous prie, le sens de ces vers? Je n'y comprends absolument rien.
— Le disque de la lune brille avec éclat; l'ombrage des fleurs est doux et paisible, dit Yên-pé-hân en riant, est-ce que ces choses-là sont à la portée d'un moine [5]?

1. Littéralement : un œil noir ne s'est pas abaissé à la légère Voyez t. I, p. 278, note 3.

2. Yên-pé-hân fait allusion au talent littéraire de la jeune fille qu'il a ici en vue et qu'il avait critiquée. Voyez p. 126, ligne 19.

3-4. On a déjà vu que l'expression « étang du phénix » désigne la charge de secrétaire du palais, fonction dont Ling-kiang-sioué avait obtenu le titre sous le nom de *Niu-tchong-chou* (secrétaire féminin du palais). P'ing-jou-heng semble dire qu'au lieu de désirer des honneurs terrestres, elle doit tourner ses regards vers le séjour des immortels (le lac Yao-tch'i), qu'elle est digne de partager. La déesse Si-wang-mou, célèbre dans la mythologie chinoise, habitait, dit-on, sur les bords de ce lac. Voyez p. 158, note 1.

5. Il y a en chinois d'un Fa-tsong; c'est le nom d'un moine du

— Il s'agit ici de Pou-hoëi et non de Pou-khieou [1], reprit P'ing-jou-heng en riant; pourquoi parler de la sorte? »

A ces mots, ils rirent tous deux à gorge déployée, et, après avoir pris congé de Pou-hoëi, ils s'en retournèrent tout droit chez eux.

Or, mademoiselle Chân ayant fini de concourir, s'en revenait dans l'appartement intérieur, lorsqu'au même moment elle y vit entrer Ling-kiang-sioué, qui avait aussi terminé son examen. Mademoiselle Chân prit la première la parole : « Que dites-vous du talent et de l'instruction de votre jeune homme? lui demanda-t-elle : comment vous êtes-vous tirée de votre concours?

— Ce jeune homme est doué d'un véritable talent, répondit Ling-kiang-sioué; une autre à ma place aurait bien pu être terrassée par lui. » Prenant alors les trois pièces de son concurrent et les quatre qu'elle avait composées sur les mêmes rimes, elle les présenta à mademoiselle Chân. « Veuillez, dit-elle, examiner ces vers; vous saurez de suite à quoi vous en tenir. » Mademoiselle Chân les ayant lus avec attention, un rayon de joie brilla sur son visage : « Mademoiselle, lui dit-elle, depuis que j'ai obtenu la bienveillance de l'empereur, il y a déjà cinq ou six ans que j'examine, sur la poésie et la prose élégante, tous les écrivains de talent que possède l'empire, et le nombre que j'en ai vu n'est pas mince, mais les uns

couvent de Pou-khieou (le couvent de l'assistance universelle), qui, dans le premier acte de la célèbre comédie *Si-siang-ki* (l'histoire du pavillon d'occident), dit plusieurs fois à Tchang-seng : « Je ne comprends pas ce que vous dites, c'est-à-dire les vers que vous chantez. »

1. C'est-à-dire : du moine du couvent de Pou-khieou.

étaient des lettrés aussi sots que pédants, les autres des écrivains rouillés ou superficiels. Je n'ai jamais rencontré deux jeunes gens qui eussent un talent poétique aussi pur et aussi distingué que ceux-ci : ce sont vraiment les coryphées de notre époque.

— A en juger par vos paroles, reprit Ling-kiang-sioué, j'imagine que M. Tsiên, avec qui vous avez concouru, est aussi un homme de talent.

— Non-seulement il a du talent, répondit mademoiselle Chân, mais son talent n'a rien d'ordinaire. Il faisait voler son pinceau sur le papier, et peu s'en est fallu que je ne pusse lui répondre sur les mêmes rimes. » Elle prit alors les trois quatrains du jeune homme, avec les quatre qu'elle avait composés elle-même, et les présenta à Ling-kiang-sioué. « Veuillez, dit-elle, examiner ces vers ; quand vous aurez fini, je vous ferai part d'un doute qui me reste. »

Après les avoir lus, Ling-kiang-sioué se répandit en éloges infinis. « Ces messieurs Tchao et Tsiên, dit-elle, ont tous deux un magnifique talent ; ils peuvent vraiment aller de pair. Ce n'est pas pour nous vanter, mais à l'exception de vous et de moi, il n'y aurait personne qui pût leur tenir tête. Maintenant, mademoiselle, je vous prierai de me communiquer vos doutes.

— Quand ce jeune homme eut vu ces expressions de votre petite sœur (de moi) : « Une seule chanson a une double pause ; pourriez-vous l'imiter ou non ? » il eut une distraction, et s'écria en frappant la table : « P'ing-jouheng, tu as rencontré aujourd'hui un adversaire redoutable ! »

En l'entendant prononcer ce nom, je lui demandai

pourquoi, portant déjà le nom de Tsiên, il s'appelait encore P'ing-jou-heng; il parut vivement ému, et dans son trouble, il tâcha de me donner le change. J'ignore ce qu'il en est, mais peut-être que ce jeune homme est précisément P'ing-jou-heng; autrement, comment trouverait-on dans l'empire tant d'hommes de talent ?

— Comment est-il de sa personne? demanda Ling-kiang-sioué?

— Il peut avoir environ vingt ans, répondit Chân-taï; sa figure est dorée comme les graines de courge, ses deux sourcils fuient obliquement vers ses tempes, ses yeux brillent comme les étoiles du printemps, et sa taille est svelte et élancée. Bien qu'il paraisse trop faible pour porter ses vêtements, l'élévation de son âme et l'énergie de son caractère, lui donnent l'air altier et majestueux de la cigogne.

— D'après ce que vous dites, repartit Ling-kiang-sioué, c'est justement P'ing-jou-heng; mon unique regret est de ne pas l'avoir vu; si je l'eusse vu, ç'eût été pour moi une merveilleuse rencontre.

— Si j'avais su cela plus tôt, dit Chân-taï, je vous aurais envoyée à ma place dans le jardin occidental.

— Il y aussi, dit Ling-kiang-sioué, une circonstance qui me laisse des doutes.

— Laquelle? » demanda Chân-taï.

Ling-kiang-sioué lui répondit : « Quand ce M. Tchao eut lu à la fin de mes vers : « Sachez bien que ce ne sont « point deux lotus qui sont réunis sur la même tige [1], »

1. Suivant le commentaire du *Si-siang-ki*, (l'histoire du pavillon d'occident) liv. VII, fol. 41, l'expression : deux lotus qui réunissent

il garda quelque temps le silence; puis, tout à coup, il laissa échapper un soupir, et récita à voix basse les vers suivants : « Le Ciel se contente de nous donner « de tendres sentiments; mais quel que soit le degré « de notre affection, quel est l'homme qui daigne y « répondre ? »

« Après avoir entendu ces mots, je me hâtai de lui demander si c'étaient des vers de sa composition[1] : « Nulle- « ment, me répondit-il; c'est seulement un souvenir qui « me revient à l'esprit. » Je me rappelle que ces deux vers font justement partie de ceux que vous avez composés pour répondre, sur les mêmes rimes, au jeune homme que vous avez vu au bas du pavillon. Ne pensez-vous pas que ce M. Tchao doit être le même étudiant ? »

A ces mots, Chân-taï lui demanda comment ce jeune homme était de sa personne.

« Il a une figure pleine et un cou régulier, répondit Ling-kiang-sioué, sa taille est noble et élégante, ses deux épaules ressemblent à deux montagnes élevées, et son sourire, à cent fleurs qui s'épanouissent. J'ignore quelle était la beauté de P'an-'an[2], tant vanté dans l'antiquité ; mais je sens que ce jeune homme doit en approcher.

leur tête, se dit de deux époux qui causent ensemble en s'appuyant sur le même oreiller. Voyez p. 149, ligne 12.

1. Ici le texte signifie : quel en était l'auteur? Mais cette question s'accorde mal avec la réponse de Tchao (Yèn-pé-hân). J'ai mieux aimé répéter la première question qu'elle lui a adressée au sujet des mêmes vers qui se trouvent plus haut, p. 85.

2. P'an-yo, surnommé 'An-jin, qu'on appelle tantôt P'an-'an, tantôt P'an-'an-jin, vivait sous la dynastie des Tsin. Il était doué d'une beauté tellement remarquable, que toutes les fois qu'il sortait, les femmes et les jeunes filles de la ville de Lo-yang, follement éprises

— D'après le portrait que vous venez de faire, reprit Chân-taï, il me semble que c'est exactement le même jeune homme que j'ai vu au bas du pavillon. Si ma conjecture est juste, on peut dire que je l'ai manqué lorsqu'il était en face de moi.

— Pourquoi faut-il, dit Ling-kiang-sioué, que les affaires du monde aient tant de peine à réussir? Si tout à l'heure vous eussiez été à l'orient et moi à l'occident, nous nous trouvions chacune vis-à-vis de l'époux de notre choix, et de suite nous eussions démêlé le vrai du faux. Qui aurait pensé à cette fatale substitution? Ne trouvez-vous pas que la fortune se joue des hommes? »

Les deux amies raisonnaient ainsi dans une pénible anxiété, lorsque soudain arriva Chân-hiên-jîn : « Mes enfants, leur demanda-t-il, puisque vous venez de composer avec ces deux jeunes gens, que dites-vous de leur talent et de leur instruction?

— Ces deux jeunes gens, répondit Chân-taï, sont les talents les plus remarquables de l'empire : il faut, mon père, que vous les traitiez avec les plus grands égards.

— J'étais sorti justement pour les retenir, dit Chân-hiên-jîn; j'ignore pourquoi ils sont partis sans me dire adieu. Voilà pourquoi j'étais venu vous questionner à leur sujet. Puisqu'ils sont doués d'un talent extraordinaire, il faut charger quelqu'un de courir après eux et de les ramener; nous pourrons alors les interroger à loisir.

— Mon père, dit Chân-taï, votre idée est parfaitement juste. »

de lui, remplissaient son char des plus beaux fruits qu'elles pouvaient se procurer.

Chân-hiên-jin sortit aussitôt, et ordonna à un domestique d'aller s'informer d'eux au couvent de Tsié-in : « Si MM. Tchao et Tsiên, ajouta-t-il, se trouvent encore dans le couvent, il faut absolument les prier de revenir; dans le cas où ils seraient déjà partis, vous demanderez à Pou-hoeï s'ils lui ont dit quelque chose au moment de le quitter. »

Docile à ses ordres, le domestique se rendit au couvent et interrogea Pou-hoeï. « Il y a déjà longtemps qu'ils sont partis, leur répondit le religieux, mais au moment de se retirer, ils ne m'ont pas dit un seul mot; seulement ils ont ajouté deux pièces de vers à la suite de ceux qu'ils avaient écrits dernièrement; après quoi ils se sont éloignés. »

Le domestique copia aussitôt ces vers et vint rendre réponse à Chân-hiên-jin. Celui-ci, les ayant lus, alla lui-même les montrer à sa fille et à Ling-kiang-sioué. « Je craignais, leur dit-il, qu'ils ne fussent partis précipitamment par suite de quelque mécontentement; mais en voyant ces vers où ils vous comblent de respects et d'éloges, je suis tenté de croire que c'est un sentiment de honte qui les a poussés à partir sans dire adieu.

— Non-seulement, dit Chân-taï, ces deux jeunes gens possèdent un talent supérieur, mais ils savent se dépouiller de tout amour-propre pour rendre hommage au vrai mérite; il serait bien difficile de trouver leurs pareils.

— Cela serait impossible, reprit Ling-kiang-sioué; ils sont également doués d'un talent de premier ordre. »

Chân-hiên-jin, voyant que sa fille et Ling-kiang-sioué les louaient d'une voix unanime, appela un autre domestique et lui parla ainsi : « MM. Tchao et Tsiên, de Song-

kiang, qui sont venus tout à l'heure composer ici, demeurent en ville chez le comte de Liu, près de la rivière P'ao-tseu. Prenez ces cartes de visite, et allez les inviter de ma part; j'ai besoin de causer avec eux. »

Le domestique ayant reçu cette commission, se leva le lendemain de bonne heure et se rendit en effet à la maison du comte de Liu, près la rivière P'ao-tseu, pour y prendre des informations. Or, comme Yên-pé-hân avait eu soin de donner une fausse adresse, il lui fut impossible de trouver ce qu'il cherchait; mais le hasard amène quelquefois d'heureuses rencontres. Comme Song-sin n'avait pas la liberté de ses mouvements dans la maison du président Tchang, il était venu se loger en cet endroit. En s'informant de côté et d'autre, le domestique de Chân-hiên-jin finit par arriver à la demeure de Song-sin. Quand celui-ci l'eut vu, il lui demanda de quelle part il venait et qui il cherchait.

« Je viens de l'hôtel de Chân, répondit le domestique; je cherche MM. Tchao et Tsiên, de Song-kiang.

— De l'hôtel de Chân! dit Song-sin; vous parlez sans doute de S. Exc. Chân, le ministre d'État?

— Précisément, répondit le domestique; et pour preuve, voici ses cartes de visite. »

Song-sin les examina, et y ayant lu ces mots : « Votre serviteur Chân-hiên-jin vous salue, » il interrogea encore le domestique. « Ces deux MM. Tchao et Tsiên, dit-il, sont donc des amis de monsieur votre maître, pour que vous soyez venu les inviter de sa part?

— Hier, répondit le domestique, ces deux messieurs ont composé dans notre maison avec mademoiselle. Son

Excellence et sa fille disent que ce sont deux hommes de talent; voilà pourquoi il m'a envoyé pour les inviter; il a quelque chose à leur dire.

— Ces deux étudiants, dit Song-sîn en lui-même, ont sans doute réussi dans leurs compositions. S'il en est ainsi, l'affaire de M. Tchang-în est flambée. » Usant alors de ruse pour le dérouter : « Dans la ville de Song-kiang, lui dit-il, je ne vois que Tchang-în, le noble fils de S. Exc. Tchang, le président du ministère de la magistrature; c'est là un homme d'un véritable talent. Comment y trouverait-on des hommes de talent du nom de Tchao et de Tsiên? Il est probable que l'on vous a trompé.

— Hier, dit le domestique, deux messieurs dans la fleur de la jeunesse, ont ouvertement composé dans notre hôtel : pourquoi voulez-vous qu'on m'ait trompé?

— Si l'on ne vous a pas trompé, reprit Song-sîn, c'est que vous n'avez pas su retenir leurs vrais noms.

— Il m'est démontré, dit le domestique, que l'un s'appelle Tchao et l'autre Tsiên; pourquoi aurais-je mal compris?

— Je connais tous les jeunes gens de Song-kiang, repartit Song-sîn; ce sont tous mes amis. Non-seulement parmi les hommes de talent, mais même parmi les bacheliers d'une instruction solide, il n'y a pas un seul individu du nom de Tchao ou de Tsiên; c'est sans doute le seigneur Tchang-în que vous cherchez.

— On n'a pas prononcé le nom de Tchang, repartit le domestique.

— Si ce n'est pas Tchang, reprit Song-sîn, vous ne les trouverez pas ici. »

Le domestique chercha encore de tous côtés. Après un jour de courses inutiles, il ne put trouver ni leur trace, ni leur ombre, et se vit obligé de revenir rendre réponse à Chân-hiên-jin. « Je suis allé, dit-il, dans la maison du comte de Liu, pour m'informer de ces deux jeunes gens, mais je n'ai pu les découvrir. Tout le monde m'a dit que, dans la ville de Song-kiang, il n'y a qu'un seul homme de talent, nommé Tchang-in, le noble fils de S. Exc. Tchang, le président du ministère de la magistrature, et que, excepté lui, il serait impossible d'en trouver un autre.

— Tu déraisonnes, reprit Chân-hiên-jin, il est clair que ces deux jeunes gens sont veuus ici; vous tous les avez vus. Comment peux-tu dire qu'ils n'existent pas? C'est sûrement que tu n'as pas cherché avec soin. Va vite prendre des informations scrupuleuses; si tu échoues encore une fois dans tes recherches, je te corrigerai d'importance. »

Le domestique, saisi de crainte, pria deux de ses camarades de venir avec lui à la ville afin de le seconder dans ses recherches. Nous le laisserons un instant pour revenir à Song-sin qui, une fois en possession de cette nouvelle, s'empressa d'aller trouver Tchang-in et de lui raconter de point en point ce qui venait de se passer. « Monsieur, lui dit-il, comme vous n'avez pas pris cette affaire à cœur; je la crois complétement manquée.

— Ce n'est pas que j'aie négligé cette affaire, répliqua Tchang-in, mais que pouvais-je faire? ils voulaient absolument me voir, et vous me défendiez d'y aller! Voilà pourquoi j'ai temporisé. Que me conseillez-vous aujourd'hui pour réussir?

— Puisqu'ils ont agréé Tchao et Tsiên, quoiqu'ils ne les trouvent pas maintenant, ils finiront par les découvrir. Une fois trouvés, leur succès est assuré, et tous les efforts que nous avons faits jusqu'ici seront complétement perdus. Dans ce moment, le temps presse. Le proverbe dit avec raison : « Quelque laide que soit une bru, elle ne « peut se dispenser de se présenter devant son beau-père « et sa belle-mère [1]. » Le mieux est de vous procurer quelques lettres de personnages puissants, et, après avoir remonté votre courage, de profiter de l'impossibilité où ils sont de trouver ces deux jeunes gens, pour aller vous présenter vous-même. Qui sait si vous n'aurez pas le bonheur de réussir avant eux? Si l'on veut vous examiner sur la poésie ou la prose élégante, caché en dehors de la salle, je vous composerai une ou deux pièces et vous les ferai passer secrètement, afin que vous puissiez vous tirer d'affaire. Je vous réponds du succès ; seulement, lorsque cette affaire sera mise à fin, il ne faudra pas oublier mes services.

— Monsieur, repartit Tchang-în, si vous me faites réussir de la sorte, je ne manquerai pas de vous récompenser généreusement. »

Leur projet étant bien arrêté, ils se procurèrent deux lettres d'hommes puissants, et les envoyèrent d'avance. Aussitôt après, Tchang-în écrivit lui-même des cartes de visite et prépara de riches présents ; puis il s'habilla avec luxe, et montant en chaise à porteurs, il alla faire sa visite ; mais, avant d'entrer, il cacha secrètement Song-sîn

1. Song-sîn veut dire que Tchang-în, quoique dépourvu de talent, ne peut se dispenser d'aller rendre visite à Chân-hiên-jîn.

dans une maison voisine. Chân-hiên-jin ayant regardé les lettres de recommandation, vit qu'on y louait pompeusement Tchang-in, qui, étant jeune, doué d'un beau talent, et d'une famille qui pouvait aller de pair avec la sienne, venait demander la main de sa fille. Il remarqua encore que les lettres et les cartes émanaient des hommes les plus illustres et les plus puissants de l'époque. Comme c'était d'ailleurs le fils du président du ministère de la magistrature, et qu'il avait apporté une multitude de riches présents, Chân-hiên-jin aurait eu mauvaise grâce à lui montrer peu d'égards. Il ordonna, en conséquence, à un domestique de le prier d'entrer et de se présenter devant lui.

Tchang-in, fier du crédit de sa famille, entra la tête levée dans le salon et salua le maître à la manière des jeunes gens. Les civilités achevées, il prit un siége à gauche, au haut bout de la pièce, et Chân-hiên-jin vint lui tenir compagnie un peu plus bas. Il lui offrit d'abord le thé et l'interrogea ensuite. « Monsieur, lui dit-il, il y avait longtemps que je contemplais de loin votre brillante jeunesse et votre talent supérieur, et je brûlais de vous voir un seul instant. Comment avez-vous tant tardé à m'honorer de votre visite?

— Dès que je fus arrivé à la capitale, répondit Tchang-in, mon père voulut que j'allasse de suite présenter mes hommages à Votre Excellence; mais par suite des fatigues du voyage, je tombai malade, et ma guérison se fit attendre. Voilà pourquoi j'ai différé de vous rendre visite. J'ai commis une faute impardonnable.

— J'ignorais que vous eussiez été malade, lui dit

Chân-hièn-jîn; je suis impatient de recevoir vos leçons [1]. En voici la raison. Avant-hier, mon noble ami, j'ai reçu des lettres où on loue avec enthousiasme le talent merveilleux qui brille dans vos compositions. C'est pourquoi je désire vivement que vous m'en montriez une ou deux pour mon instruction.

— Je n'ai qu'une instruction médiocre, répondit Tchang-în, et mes écrits vulgaires ne sont guère bons qu'à tapisser les murs d'une cabane de village. Comment oserais-je les présenter à Votre Excellence, dont le mérite est aussi élevé que le mont Thaï-chân et le Pé-téou [2]? Mais puisque vous daignez m'encourager, comment oserais-je ne pas vous montrer mes faibles essais [3]? »

En disant ces mots, il prit des mains d'un domestique qui le suivait un volume intitulé : *Nouvelles compositions de Tchang,* et le lui présenta avec un profond salut. « Ces morceaux, lui dit-il, sont d'un style médiocre et vulgaire; je prie Votre Excellence de les communiquer à sa noble fille pour qu'elle les corrige. »

Chân-hièn-jîn prit le volume, et y ayant jeté les yeux, il vit une pièce qui avait été écrite sur un mur, dans le village de Thsien-liéou, en entendant le chant des loriots, et dont toutes les expressions avaient autant de pureté que de fraîcheur. Il en fut ravi de joie. « Sage ami, lui dit-il, vous avez un talent admirable; on peut dire que votre réputation n'est point usurpée. » Il exa-

1. C'est-à-dire : de voir vos compositions littéraires.

2. C'est-à-dire : le boisseau du nord (la constellation de la Grande Ourse). Voyez t. I, p. 151, note 2.

3. Littéralement : vous offrir ma laideur. Voyez plus haut, p. 165, note 1.

mina encore deux pièces qu'il trouva pleines de charme. Il ordonna alors à un domestique de porter ces compositions à sa fille; puis, il invita Tchang-în à passer derrière le salon et lui offrit le thé. Tchang-în n'ayant pu s'en excuser, se vit obligé de le suivre derrière le salon. Après qu'on eut bu quelques tasses, Chân-hiên-jîn lui adressa de nouvelles questions. « Le noble arrondissement de Yun-kiên, lui dit-il, est la patrie des hommes de lettres. Ces jours derniers, Wang, le principal du collége de Nan-king, a présenté à l'empereur, dans un rapport spécial, un jeune homme appelé Yèn-pé-hân; c'est aussi un habitant de Song-kiang. Dites-moi, mon sage ami, si vous le connaissez.

— Ce Yèn-pé-hân, répondit Tchang-în, porte le titre de Tsé-héou (le comte de Tsé); il est de notre district de Hoa-ting. Depuis son enfance, il a étudié avec moi sous le même maître; c'est mon ami intime. Dans chaque concours, il obtenait tantôt le premier, tantôt le second rang; il est de la même force que moi. Pour du talent, il en a quelque peu, seulement il est d'un caractère extravagant, et lorsqu'il parle, il a l'habitude de critiquer et de dénigrer ses supérieurs. Ce travers lui a attiré le mépris des gens de son pays. Suivant ce que dit ordinairement mon père, comme il a été recommandé d'une manière spéciale par le président du concours, et que Sa Majesté a daigné le mander à la cour, il aurait dû venir sans délai [1]. Mais on ne sait de quel côté il est allé porter ses pas vagabonds, et il est impossible de retrouver sa

1. Littéralement : sans attendre son char.

trace. Par là, il s'est montré ingrat envers l'empereur : peut-on dire que c'est un homme qui ira loin?

— Ainsi donc, reprit Chân-hiên-jin, ce M. Yên est si étourdi et si extravagant ! Quoiqu'il ait du talent, il me paraît indigne d'estime. »

Ils n'avaient pas encore fini de causer, lorsqu'on vit arriver un domestique qui alla chuchoter quelques mots à l'oreille de Chân-hiên-jin. « Ma fille, dit-il aussitôt à Tchang-in, a vu vos élégantes compositions et les a louées avec chaleur; mais comme il y a certains points qu'elle ne comprend pas bien, je vous prie, mon sage ami, de vous rendre au *pavillon du pied de jade* pour lui donner quelques explications. J'ignore, mon sage ami, si vous daignerez y consentir.

— Excellence, dit Tchang-in, je suis justement venu ici pour demander des leçons à mademoiselle votre fille : en daignant m'interroger, elle met le comble à mes vœux.

— Puisqu'il en est ainsi, repartit Chân-hiên-jin, veuillez vous rendre auprès d'elle, j'aurai l'honneur de vous attendre en cet endroit. »

Aussitôt, il chargea plusieurs domestiques de le conduire au *pavillon du pied de jade*.

Au moment où Tchang-in allait partir, Chân-hiên-jin lui dit encore : « Ma fille est d'un naturel grave et sévère; de plus, elle ne sait pas montrer une molle indulgence, et, sous ce rapport, elle ne ressemble pas au vieillard qui vous parle. Il faut, mon sage ami, que toutes vos paroles soient discrètes et réservées.

— Seigneur, dit Tchang-in en faisant un profond salut, je suivrai avec respect vos honorables conseils. »

A ces mots, il partit avec les domestiques. « Les paroles du vieux Chân, dit-il en lui-même, respirent une hauteur excessive. La fille de ce Ko-lao (ministre d'État) a beau être d'un rang noble et élevé, moi, le fils du président d'un ministère, je ne suis ni pauvre, ni obscur. Est-ce qu'elle oserait me traiter avec dédain? Que puis-je craindre d'elle? Si j'avais l'air timide, je ne ferais que m'exposer à tous ses mépris. »

S'étant donc armé de résolution, il suivit les domestiques d'un air fier et altier, et entra avec eux. Or, comme le *pavillon du pied de jade* était situé à l'écart, derrière la maison, avant d'arriver au bas, il passa devant une multitude de kiosques, de belvédères et de galeries tortueuses. Les domestiques le prièrent de s'asseoir, et chargèrent les servantes de monter au haut du pavillon pour l'annoncer. Il y avait peu d'instants qu'il était assis, lorsqu'il vit descendre de l'étage supérieur deux jeunes servantes. « Notre maîtresse, dirent-elles à Tchang-in, désire adresser une question à Votre Seigneurie : Ces nouvelles compositions de Tchang-tseu sont-elles réellement de vous, ou bien est-ce un recueil que vous avez fait de morceaux de différents auteurs? »

A cette question soudaine, Tchang-in se sentit comme frappé au cœur, et, dans son trouble, il rougit jusqu'aux oreilles. Heureusement que mademoiselle Chân n'était pas là; en conséquence, il fit un effort pour répondre avec aplomb : « Le titre, dit-il, porte clairement les mots : *Nouvelles compositions de Tchang-tseu*; or, Tchang-tseu, c'est moi-même, le seigneur Tchang; comment pourrait-on dire que ce sont des compositions d'autrui?

— Si c'est M. Tchang qui en est le seul auteur, dit une servante, d'où vient qu'on y a joint des poésies de P'ing-jou-heng? »

En entendant prononcer ces trois syllabes, Tchang-in reconnut qu'on voyait le fond du sac [1]; il fut saisi d'une telle émotion, qu'il resta muet et ne put articuler un seul mot. Après un long silence, il se vit obligé de changer de langage. « Votre maîtresse, dit-il, a vraiment de bons yeux; c'est réellement une personne de talent. Les deux pièces de vers que l'on voit dans la seconde partie, c'est en effet P'ing-jou-heng qui les a faites, en composant avec moi sur les mêmes rimes; voilà pourquoi je les ai fait graver et les ai réunies aux miennes.

— Mademoiselle ajouta, dit la servante, qu'indépendamment des deux pièces de P'ing-jou-heng, il y en a encore d'un autre auteur. »

Tchang-in se dit en lui-même : « Puisqu'elle a découvert les poésies de P'ing-jou-heng, il me paraît certain qu'elle a reconnu aussi celles de Yên-pé-hân. Le mieux est de faire franchement ma confession.

— Outre les deux pièces de P'ing-jou-heng, répondit-il, il y en a, en outre, deux de Yên-pé-hân. Quant aux autres compositions, elles sont toutes de ma façon. Nul autre ne pourrait les revendiquer. Priez mademoiselle de les examiner avec soin. Sachez bien que moi, le seigneur Tchang, je possède un véritable talent et une instruction solide. Je ne suis certainement pas de ces misérables qui volent et s'approprient les compositions des autres. »

1. Littéralement ; qu'on avait touché le talon et le pied.

La servante monta au haut du pavillon pour rendre réponse à sa maîtresse. Peu d'instants après, elle descendit tenant dans sa main une feuille de papier qu'elle remit à Tchang-in. « Mademoiselle trouve, lui dit-elle, que puisque vous êtes le véritable auteur des *Nouvelles compositions de Tchang*, vous avez décidément un talent merveilleux. Elle vient d'écrire sur ce papier une pièce de vers et prie Votre Seigneurie d'en faire une autre sur les mêmes rimes. » Tchang-in prit la feuille, et l'ayant déployée, y lut ces vers, composés de phrases détachées :

Les plantes sauvages qui couvrent tout l'étang ne sont point des lotus;
Les fleurs blanches dont les saules sont chargés ne sont point du coton.
Après avoir perdu les vers anciennement écrits par Yên et P'ing,
Je les retrouve tout à coup dans les nouvelles compositions de Tchang [1].

A la vue de ces vers, Tchang-in éprouva d'abord un embarras mortel. Il fit semblant de vouloir composer des vers sur les mêmes rimes. Il broya de l'encre, saisit un pinceau et se mit à écrire à tort et à travers. Puis, il fit furtivement une copie des vers, et profitant d'un moment où personne ne l'observait, la remit à un petit domestique qui ne le quittait pas, en lui recommandant d'aller la porter à Song-sîn pour qu'il composât à sa place les vers demandés.

1. La finale du premier vers est *lien* (lotus); celle du deuxième, *mien* (coton); celle du quatrième, *pien* (composition); celle du troisième est à volonté. La pièce que demande Chân-taï devra offrir les mêmes finales au premier, au deuxième et au quatrième vers.

Pour lui, il se mit à marmotter entre ses dents comme un homme qui récite des vers; d'abord il écrivit fictivement [1] deux phrases, ensuite il les effaça. Un instant après, il prit la pièce originale et la lut deux fois de suite, puis il se leva et fit quelques pas dans la chambre, en tenant ses deux yeux braqués dehors. Les servantes, qui virent ce manége, ne purent s'empêcher d'en rire entre elles.

Il y avait déjà longtemps que Tchang-in suait sang et eau, lorsqu'il vit descendre du haut du pavillon deux autres servantes qui vinrent le presser d'écrire. « Mademoiselle, dirent-elles, a envoyé tout à l'heure une pièce de vers à M. Tchang; elle demande s'il a composé ou non une autre pièce sur les mêmes rimes.

— Pourquoi pas? répondit Tchang-in.

— Si vous avez fini votre composition, lui dirent-elles, pourquoi continuez-vous d'écrire?

— Ce n'est qu'à force d'être limés, repartit Tchang-in, que les vers arrivent à la perfection; il n'est pas permis de les brocher. Ajoutez à cela que les poëtes n'ont pas tous le même talent ni la même imagination. Li-thaï-pé, après avoir bu une cruche de vin, composait cent pièces de vers; mais Thou-fou [2] n'avait qu'une médiocre facilité [3]. Comment pourrait-on les juger tous d'après le même principe? »

Laissons maintenant Tchang-in dans son embarras, et

1. La vraie traduction serait : pour la frime, si cette locution n'était trop familière.

2. Voyez t. I, p. 42, note 1, et p. 296, note 1.

3. Littéralement : était très-maigre.

revenons au petit domestique. Muni de la copie des vers, il sortit précipitamment pour chercher Song-sin et le prier de composer à la place de son maître. Mais la maison était vaste et profonde, et comme il avait à faire beaucoup de détours, il lui fut impossible de trouver tout de suite une issue. Pendant qu'il furetait tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, tout à coup Ling-kiang-sioué, qui avait appris que mademoiselle Chân était dans le *pavillon du pied de jade* pour mettre Tchang-in à l'épreuve, voulut sortir pour aller voir. Au moment où elle sortait de sa chambre, elle rencontra le petit domestique qui courait tout effaré, et le fit arrêter par les servantes. « Qui êtes-vous? lui demanda-t-elle; pourquoi pénétrer ainsi dans l'intérieur de la maison?

— Je suis, dit-il avec émotion, un domestique qui accompagne le seigneur Tchang.

— Si vous accompagnez le seigneur Tchang, dit Ling-kiang-sioué, pourquoi avez-vous l'audace de courir par ici?

— Je voulais sortir, répondit-il, mais comme je ne pouvais trouver mon chemin, je suis arrivé ici par mégarde. »

Ling-kiang-sioué, voyant le désordre de son langage, soupçonna qu'il y avait quelque chose là-dessous.

« Puisque vous accompagnez le seigneur Tchang, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous sorti? Je suis sûre que vous vouliez commettre quelque vol? Qu'on le conduise sur-le-champ à Son Excellence, pour qu'on l'interroge.

— Mademoiselle, répondit-il en tremblant, il est bien vrai que mon maître m'avait ordonné de sortir pour faire

une commission. Je vous jure que je n'avais pas l'intention de voler.

— Eh bien ! reprit Ling-kiang-sioué, si vous me dites franchement pourquoi vous vouliez sortir, je vous ferai tout de suite grâce; mais si vous faites le plus petit mensonge, je vous arrêterai sur-le-champ et vous livrerai à la justice. »

Le jeune domestique aurait bien voulu s'évader, mais voyant que cela était impossible, il prit le parti d'avouer la vérité. « Mon maître, dit-il, ayant à faire je ne sais quels vers, m'a chargé d'en transmettre le modèle à M. Song, en le priant de les composer à sa place.

« Quels vers demande-t-il ? lui dit Ling-kiang-sioué. Donnez-moi cela, pour que je le voie. »

Le petit domestique, ne sachant comment faire, tira le papier de sa manche et le présenta à Ling-kiang-sioué.

Celle-ci, y ayant jeté les yeux, partit d'un grand éclat de rire. « Il est évident, dit-elle en elle-même, que mademoiselle veut le mettre à bout. Allons ! il faut aussi que je le bafoue d'importance. » Puis, s'adressant au petit domestique : « Vous n'avez pas besoin, lui dit-elle, de sortir et d'aller chercher quelqu'un. Je vais vous écrire les vers que vous demandez.

— Mademoiselle, repartit le petit domestique, si vous daignez les composer, cela vaudra bien mieux.

— Suivez-moi, » dit Ling-kiang-sioué. A ces mots elle le mena dans sa chambre, et improvisa deux quatrains qu'elle lui remit de suite. « Portez cela à votre maître, lui dit-elle; seulement, vous direz que c'est M. Song qui les a composés. »

Une fois en possession des vers, le petit domestique ne se sentit pas de joie. Ling-kiang-sioué ordonna aux servantes de le conduire au bas du pavillon. Comme le petit domestique arrivait avec les vers, Tchang-in, l'ayant tout à coup aperçu de loin, se hâta de prétexter un besoin et courut au bas des degrés. Le petit domestique s'approcha tout près de lui, et remit entre ses mains les vers qu'on venait de composer à sa place.

Dès que Tchang-in fut en possession des vers, il prit courage et sentit renaître son ardeur. Il rentra avec un front hautain et s'assit. « Toutes les fois qu'on fait des vers, dit-il, il faut chercher un sujet pour s'inspirer. Par hasard, au moment où je descendais les degrés, l'inspiration m'est venue tout d'un coup et j'ai achevé mes vers en un clin d'œil. » Prenant alors furtivement la copie des vers qu'on avait composés pour lui, il l'étendit au bas de la pièce originale. Il s'était figuré d'abord qu'il n'y avait qu'une pièce de vers, mais quand il en vit deux, il n'en fut que plus ravi. Il les copia alors, d'après le modèle qu'il avait sous les yeux, et après avoir fini de les écrire, il les relut à voix basse d'un bout à l'autre. Sa joie ne connaissait point de bornes. Il les remit ensuite à une servante en disant : « Voici les vers que j'ai faits sur les rimes de votre maîtresse. Veuillez les lui porter, en la priant de les examiner avec soin. Mademoiselle Chân est une personne de talent; naturellement elle en sentira tout le charme. »

La servante prit les vers en souriant; elle s'empressa de les porter au haut du pavillon, et les remit à made-

moiselle Chân. Celle-ci, ayant jeté les yeux sur le papier, y lut ce qui suit [1] :

Celui qui se targue d'un talent sublime ressemble à un lotus dont les fleurs sont tombées;
Qu'il ne se compare pas au coton délivré de son enveloppe.
Quoique les vers de Yên et de P'ing soient anciens,
Tchang-tseu de Yun-kiên n'a fait que les écrire de nouveau.

Voici la seconde pièce :

Par leur réunion, les feuilles et les fleurs forment un lotus;
Quand l'arbre (le mûrier) a grandi, les vers à soie y vivent, et tous donnent de la soie [2].
Ne parlons point des événements et de Thsîn et de Tsîn, racontés dans le *Tch'un-thsiéou* [3];
En le composant, Confucius, d'un coup de pinceau, y a semé de sévères critiques.

Après avoir lu ces vers, mademoiselle Chân ne put s'empêcher de rire aux éclats. « Cet ignorant, s'écria-t-elle, je ne sais pas qui il a chargé de versifier à sa place; je vois qu'on l'a bafoué comme il faut [4]. Elle les relut

1. Les finales des vers 1, 2 et 4 sont les mêmes que plus haut, savoir : *lien* (lotus); *mien* (coton), et *pien* (composition, composer). La finale du troisième vers est à volonté.

2. Ici le mot *mien* (soie) est le même qu'on a employé plus haut pour coton. Mais, ordinairement, les Chinois distinguent ce dernier mot de l'autre en combinant le signe *arbre* avec le groupe phonétique *mien*, qui est le même pour le mot *soie*.

3. Nom de la chronique du royaume de Lou, rédigée par Confucius.

4. Il est difficile pour nous de saisir les railleries mordantes que peuvent renfermer ces vers.

encore une fois et dit en elle-même : « Bien que ces vers ne soient qu'un badinage, le style en est noble et élégant ; il faut que la personne qui les a faits à sa place ait un talent véritable; mais j'ignore qui elle est. Si je trouvais moyen de lui faire avouer l'auteur, ce serait charmant ! »

Comme elle était à réfléchir, elle aperçut tout à coup Ling-kiang-sioué qui revenait du pavillon de derrière. Chân-taï courut au-devant d'elle et l'aborda en souriant : « Mademoiselle, lui dit-elle, vous arrivez bien à propos ; voici encore une personne de talent qui vient de surgir ; je vais vous conter une histoire des plus amusantes.

— Cette histoire amusante, je l'ai déjà vue, dit Ling-kiang-sioué ; quant à cette personne de talent, je la connais depuis longtemps.

— Cependant, dit Chân-taï, vous ne faites que d'arriver : comment pouvez-vous la connaître depuis longtemps? »

Ling-kiang-sioué lui raconta alors de point en point comment elle avait rencontré subitement le petit domestique, qui voulait sortir et chercher quelqu'un qui composât pour son maître, et de quelle manière elle s'y était prise pour faire des vers à sa place.

Mademoiselle Chân battit des mains et rit aux éclats. « Ainsi donc, lui dit-elle, c'est vous, mademoiselle, qui l'avez persiflé de la sorte. Aussi me demandais-je comment il pouvait y avoir une nouvelle personne de talent. »

Tchang-in, qui se tenait au bas du pavillon, entendant rire aux éclats dans l'étage supérieur, s'imagina de bonne

foi que c'était la lecture des vers qui causait ces transports de joie. « Que ne profité-je de son allégresse, se dit-il en lui-même, pour monter au haut du pavillon, et lui faire un doigt de cour? Ce serait une charmante occasion. Si le Ciel a décidé mon mariage, et que le père et la fille me montrent de l'affection, je serai au comble du bonheur. Quand même elle ne consentirait pas au fond du cœur, comme je suis le fils d'un président de ministère, et que de plus c'est évidemment son père qui m'a engagé à venir ici, elle n'oserait pas me maltraiter. Si je la manque aujourd'hui qu'elle est devant moi, demain il me faudra envoyer d'autres personnages pour la demander en mariage et faire je ne sais combien d'efforts. Ce sera aussi inutile que de se gratter la jambe par-dessus la botte. Jamais de ma vie je ne me trouverai aussi près d'elle. »

Sa résolution étant une fois arrêtée, sans s'embarrasser des conséquences, il s'arma d'audace et monta brusquement au haut du pavillon.

Par suite de cette démarche, j'aurai bien des détails à vous apprendre. La tête d'un noble jeune homme est couronnée d'or [1], et l'on barbouille de vermillon la figure d'un amant prétentieux.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi l'oreille un moment; je vais vous les raconter dans le chapitre suivant.

1. Allusion au premier rang que doit obtenir Yên-pé-hân, dans le prochain concours pour la licence.

CHAPITRE XVIII

UNE JOLIE PERSONNE FAIT BARBOUILLER LE VISAGE D'UN SOT NOBLE

Pendant que Tchang-in se trouvait au bas du pavillon et subissait l'examen de poésie, il entendit en haut de joyeux éclats de rire et se figura que mademoiselle Chân était charmée de ses vers. S'armant alors d'audace, il monta tout droit au haut du pavillon et entra brusquement. En ce moment, un grand nombre de servantes, voyant mademoiselle Chân et Ling-kiang-sioué, qui s'amusaient à rire de Tchang in, se tenaient près d'elles et les regardaient. Comme personne ne gardait la porte du pavillon, Tchang-in avait profité de cette circonstance pour monter et y pénétrer. Mademoiselle Chân leva tout à coup la tête, et l'ayant aperçu, elle entra dans une violente colère. « Quel est cet homme qui a osé monter ici? » s'écria-t-elle.

Tchang-in, qui s'était déjà approché d'elle, la regarda en face et lui fit un profond salut. « Mademoiselle, lui dit-il, votre serviteur Tchang-in, voyant que vous dai-

gniez louer ses médiocres compositions, est monté exprès pour vous en remercier. »

Les servantes, voyant Tchang-în qui était arrivé subitement en face de leur maîtresse, furent remplies de crainte et d'émotion. Les unes se mirent à l'arrêter, les autres à le cacher derrière elles; celles-ci à le pousser, celles-là à le tirailler. « Quelle audace ! s'écrièrent-elles d'une voix tumultueuse : où croyez-vous être pour entrer ainsi brusquement?

— Je ne suis point venu de moi-même, répondit-il; c'est votre maître, Son Excellence le premier ministre, qui a donné des ordres pour me conduire ici.

— Quelles sottises nous contez-vous là? lui dit Chân-taï; Son Excellence vous a ordonné de vous tenir au bas du pavillon, pour subir votre examen; comment avez-vous osé monter de votre propre mouvement à l'étage supérieur? »

A ces mots, elle lui montra du doigt l'inscription tracée de la main de l'empereur, qui était suspendue au-dessus de sa tête : « Ouvrez vos yeux d'âne, lui dit-elle, et regardez un peu cette tablette : qui est-ce qui a écrit cela? Lorsque des comtes et des ministres entrent ici, il faut bien qu'ils se prosternent jusqu'à terre. Vous, qui n'êtes qu'un fils de noble, sans emploi, comment osez-vous manquer de respect à notre auguste souverain, en lui refusant vos salutations? »

Tchang-în éprouva une vive émotion, et ayant levé la tête, il aperçut au milieu de la chambre une tablette suspendue en l'air, qui portait quatre grands caractères écrits de la main de l'empereur : *Hong-wen-thsaï-niu*

(jeune fille de talent, éminente en littérature). Au centre, il remarqua l'empreinte du cachet impérial, et reconnut alors que c'était bien l'écriture de l'empereur. Il fut saisi d'une crainte subite, et relevant ses vêtements, il se jeta à genoux.

« Bien que je ne sois qu'une fille, lui dit Chân-taï, l'empereur, après m'avoir décerné le titre de *fille de talent*, m'a donné un *pied de jade* pour mesurer les talents de l'empire. En outre, de peur que mon jeune âge et ma faiblesse ne me permissent point de repousser les outrages des hommes, il m'accorda, en vertu d'un décret, un sceptre d'or, en ajoutant que si quelqu'un voulait m'épouser malgré moi, ou cherchait à me séduire par des paroles inconvenantes, j'avais le droit de l'en frapper et de le tuer sans redouter la justice. Voilà pourquoi je ne fuis point la présence des hommes. De hauts fonctionnaires du palais, des parents et des alliés de l'empereur, des fils de ducs, des neveux de princes, sont venus de tous les coins de l'empire me demander des vers ou de la prose élégante; je ne sais combien j'en ai vus, et cependant pas un d'eux n'a jamais osé monter, de lui-même, à ce pavillon, et tenir des propos légers pour me séduire. Vous qui n'êtes que le fils d'un homme riche [1], comment avez-vous eu l'audace de braver le décret impérial et de me manquer d'égards? Croyez-vous, par hasard, que mon sceptre soit émoussé? »

A ces mots, elle ordonna à ses servantes de détacher d'un piedestal orné de dragons son *sceptre d'or*, le prit

1. Littéralement : d'un caleçon de soie, c'est-à-dire d'un homme qui porte un caleçon de soie.

dans sa main et se dressant sur ses pieds : « Tchang-ïn, s'écria-t-elle, a osé séduire la personne que l'empereur a honorée du titre de *fille de talent;* pour obéir à son auguste décret, je vais le frapper à mort. » Elle dit, et levant le sceptre d'or, elle s'apprête à lui en asséner un coup sur la tête.

Tchang-ïn est saisi d'effroi et se sent défaillir[1]. Il veut se lever et fuir précipitamment, mais une multitude de servantes le saisissent fortement et le tiennent immobile. Réduit aux abois, il frappe vingt fois la terre avec sa tête[2] et ne cesse de crier : « Grâce, mademoiselle! grâce mademoiselle! C'est la première fois que je viens du midi; je vous jure que je ne le savais pas. Je vous en supplie, mademoiselle, laissez-moi la vie. »

Chân-taï resta sourde à ses prières, et tenant toujours le sceptre d'or, elle ne songeait qu'à le frapper. Heureusement pour Tchang-ïn que Ling-kiang-sioué, qui se tenait près d'elle, lui parla en sa faveur, mais elle ne voulait rien écouter. Par bonheur, le domestique de Tchang-ïn ayant entendu proférer, au haut du pavillon, des paroles qui ne sentaient rien de bon, sortit à la hâte et se rendit dans le salon de derrière pour en informer Chân-hiên-jïn. « Mon noble maître, lui dit-il, s'est oublié un instant, et est monté, par mégarde, dans le *pavillon du pied de jade.* Mademoiselle en est irritée, et veut profiter d'un décret impérial pour l'assommer. Je supplie Votre Excellence d'avoir égard au rang de mon maître

1. Littéralement : il fut effrayé au point que son âme s'envola au delà du ciel.

2. L'auteur ajoute : Comme s'il pilait des oignons.

et d'aller promptement intercéder pour lui et lui sauver la vie. Il vous en aura une profonde reconnaissance. »

A ces mots, Chân-hiên-jin éprouva une vive émotion. « Je lui avais bien recommandé, dit-il, d'être respectueux et réservé avec elle; mais il n'a pas voulu m'écouter. Ma fille est d'un caractère ardent comme le feu; si elle lui porte quelque mauvais conp, sa considération et la mienne seront fort compromises. »

Sur-le-champ, il ordonna à plusieurs servantes de courir à la hâte chez sa fille et de lui dire : « Son Excellence demande la grâce du coupable. »

En ce moment, Chân-taï allait abaisser une main homicide et assommer Tchang-in, mais Ling-kiang-sioué s'efforçait constamment de retenir son bras, lorsque tout à coup plusieurs servantes accoururent en criant : « Son Excellence demande sa grâce. »

Chân-taï suspendit son courroux : « A quoi bon, dit-elle, laisser vivre cet animal forcené? Pourquoi mon père vient-il arrêter mon bras?

— Ce n'est point à cause de lui, reprit Ling-kiang-sioué; Son Excellence craint uniquement que son père, dont il est le collègue, ne perde sa considération. »

Dans ce moment, Tchang-in était comme paralysé par la crainte et restait prosterné contre terre. Dans les premiers moments, il demandait encore grâce; mais peu après il se trouva incapable d'articuler un seul mot. Tout ce qu'il pouvait faire était de frapper continuellement le sol de son front.

En voyant sa piteuse attitude, Chân-taï se sentit envie de rire, (mais elle conserva sa gravité). « Puisque mon

père, dit-elle, m'a ordonné de faire grâce, comment pourrais-je lui désobéir? Seulement cet animal a beaucoup de bonheur.

— Eh bien! dit Ling-kiang-sioué, puisque, par déférence pour les ordres du premier ministre, vous lui pardonnez son peu de talent, lâchez-le et que tout soit fini.

— Quoiqu'il soit sans talent, reprit Chân-taï, il a pu prier quelqu'un de composer à sa place pour farder son visage [1], il ne serait donc pas juste que son visage fût dépourvu des marques du talent. »

Elle ordonna aussitôt à ses servantes de prendre des pinceaux et de l'encre, et de le chasser après lui avoir barbouillé la figure, afin que tout le monde reconnût que c'était un homme rempli de talent.

Tchang-în restait toujours à genoux. Voyant qu'elle avait déposé son sceptre d'or et renonçait à le frapper, il commença à respirer un peu. « Si l'on affirme, dit-il, que Tchang-în ne s'est pas prosterné à la vue de l'écriture de l'empereur, qu'il s'est permis de monter au *pavillon de jade*, et qu'il a imprudemment offensé mademoiselle, ce sont des crimes qui doivent certainement peser sur lui; mais si on l'accuse d'avoir chargé quelqu'un de composer à sa place, c'est une chose qu'il n'avouera jamais, même au péril de sa vie. »

En entendant ces paroles, Chân-taï et Ling-kiang-sioué ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

« Ceux qui ont composé à votre place, reprit Chân-taï, viennent d'être saisis et amenés ici; voulez-vous encore nier la vérité?

1. C'est-à-dire : pour se donner du lustre.

Dès que Tchang-in eut appris qu'on avait saisi ceux qui avaient composé à sa place, il se dit en lui-même que Song-sin avait été arrêté par elles. Cette pensée ne fit qu'augmenter son trouble, et il lui fut impossible d'ouvrir la bouche.

Chân-taï ordonna à ses servantes de prendre des pinceaux et de l'encre et de lui marqueter le visage. Après quoi elle lui dit : « Pour le moment, je vous fais grâce et vous renvoie. Si vous venez encore m'importuner, je demanderai un décret impérial, et alors vous pourrez vous regarder comme un homme mort! »

En entendant prononcer le mot de *grâce*, Tchang-in se leva promptement en s'appuyant sur ses mains. « Après l'avanie sanglante que j'ai reçue aujourd'hui, dit-il, comment voulez-vous que je vienne encore vous importuner?

— Vous n'avez pas reçu d'avanie, dit à son tour Ling-kiang-sioué. Vous étiez venu sans avoir une goutte d'encre dans la tête [1], mais en revanche, vous en remportez plein votre figure! Comment pouvez-vous dire que vous avez reçu une avanie? »

A ces mots, Chân-taï ne put s'empêcher de rire à gorge déployée.

Tchang-in, profitant de cette circonstance, descendit rapidement du pavillon. Dès qu'il fut arrivé au bas, plusieurs domestiques accoururent au-devant de lui. Voyant

1. Littéralement : dans la poitrine. Cette expression singulière qui signifie que son esprit était dépourvu d'instruction. Les Chinois disent, par exemple : avoir de l'instruction *dans la poitrine* au lieu de : *dans la tête*, *dans l'esprit*. Quelquefois, ils employent le mot *ventre* dans le même sens.

qu'il n'avait plus figure humaine, ils lui essuyèrent le visage avec leur vêtement; mais ils eurent beau l'essuyer, comme l'étoffe n'avait pas été humectée auparavant, sa figure conserva encore des marques d'encre qu'on n'avait pu lui enlever.

Tchang-în, qui ne pouvait s'en apercevoir, se précipita dehors en tenant sa figure entre ses mains. Comme il avait honte de se présenter de nouveau devant Chân-hièn-jîn, il se dispensa d'aller dans le salon de derrière. Il suivit un petit chemin latéral et disparut comme un éclair, par la porte principale. Son esprit étant devenu un peu calme, il s'abandonna à ses réflexions. « Tout à l'heure, dit-il, elle m'a appris que celui qui a composé à ma place était arrêté; c'est sans doute Song-sîn qu'on aura pris. Pour moi, me voilà en liberté; mais je ne sais ce que devient Song-sin. »

A peine avait-il fait quelques pas, qu'au détour du chemin, il aperçut Song-sîn qui, dressant les oreilles et allongeant le cou, était là à faire le guet.

A la vue de Tchang-în, il se hâta d'aller au-devant de lui. « Je vous félicite, lui dit-il, j'imagine qu'on ne vous a pas obligé de faire des vers. »

En le voyant, Tchang-în avait éprouvé un sentiment de surprise et de joie. « Dites-moi un peu, lui demanda-t-il, si l'on ne vous a pas encore arrêté, ou si, après vous avoir arrêté, l'on vous a mis en liberté?

— Qui est-ce qui m'aurait arrêté? dit Song-sîn. Et vous, monsieur, pourquoi avez-vous cet air ému et embarrassé? D'où vient que votre figure est couverte de taches d'encre?

— Cela ne peut pas se dire en deux mots, répondit Tchang-în en frappant du pied la terre; allons en avant, et quand j'aurai trouvé un endroit commode, je vous raconterai cela à mon aise. »

Aussitôt, ils montèrent ensemble dans une chaise à porteurs et s'en retournèrent. Au bout de quelques li [1], Tchang-în aperçut tout à coup, au bord du chemin, un cabaret d'une apparence propre et élégante. Il fit arrêter les porteurs et y entra avec Song-sîn. Ce cabaret se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Tchang-în, ne se souciant pas de monter, resta dans la salle du bas et s'assit devant une grande table, qui s'appuyait contre une fenêtre; mais il ne voulut boire qu'après avoir lavé sa figure. Quand ils eurent bu quelques tasses de vin, Song-sîn prit le premier la parole: « D'où vous vient, lui demanda t-il, cet air triste et abattu?

— Quoi! répondit Tchang-în en soupirant, vous voulez encore m'en demander la cause? Le mal que vous m'avez attiré n'est pas mince.

— Eh! quel mal vous ai-je attiré? lui demanda Song-sîn.

— Je vous avais prié, répondit Tchang-în, de composer des vers à ma place; j'espérais que vous me feriez une excellente pièce qui me couvrirait de gloire. Je ne sais ce que vous avez écrit pour qu'elles se soient moquées de moi. Quand je vous ai prié de composer à ma place, c'était une affaire secrète et confidentielle qui devait échapper à la connaissance du public. Qu'aviez-

1. Quelques dixièmes de lieue.

vous besoin de les en instruire et de m'attirer un cruel affront?

— Vous êtes fou! lui dit Song-sîn. Il y a une demi-journée que je suis ici à vous attendre, mais je n'ai pas même vu l'ombre d'un homme. Qui est-ce donc qui m'a invité à composer des vers pour vous?

— Voilà des propos bien absurdes, reprit Tchang-în. Pour des vers, vous en avez composé à ma place, et c'est moi je les ai transcrits et envoyés. Comment osez-vous soutenir le contraire?

— Et quels sont ces vers que j'ai composés? demanda Song-sîn.

— Quoique je ne me les rappelle pas tous, j'en ai encore quelque souvenir. Que vouliez-vous dire par *les lotus dont les feuilles sont tombées? — Le coton qui n'est pas encore sorti de son enveloppe?* Qu'entendiez-vous par le *Printemps et l'Automne* [1], de Tchong-ni? Direz-vous que ce n'est pas vous qui avez composé ces vers? Combien de temps vous obstinerez-vous à nier?

— Vous m'assassinez, lui dit Song-sîn, avec vos injustes accusations! Qui est-ce donc qui est venu m'inviter à composer à votre place?

— C'est mon petit domestique, répondit Tchang-în.

— Eh bien! faites-le venir et confrontez-le avec moi. »

Tchang-în appela sur-le-champ le petit domestique, mais il s'était sauvé et n'osait plus se montrer. A force de s'entendre appeler, il finit par accourir auprès de son maître.

1. C'est le titre de la chronique du royaume de Lou, dont l'auteur est Confucius, appelé ici Tchong-ni. Voyez plus haut, p. 181, note 4.

« N'est-ce pas toi, lui demanda Tchang-in, qui m'as apporté les vers composés par M. Song?

— Quels vers ai-je composés, dit Song-sin, pour te les avoir remis? »

Le petit domestique, interrogé des deux côtés, resta muet de crainte et ne put dire un seul mot.

Tchang-in, le voyant garder le silence et changer de couleur, lui appliqua deux soufflets. « Sot animal, lui dit-il, est-ce que tu n'aurais pas encore remis la pièce de vers [1] à M. Song? »

Le petit domestique, intimidé par les coups, se vit obligé d'avouer la vérité. « Je vous assure, dit-il, que ces vers [2] n'ont pas été composés par M. Song. » Tchang-in éprouva une vive émotion. « Si ce n'est point M. Song, lui dit-il, qui est-ce donc qui les a faits?

— Vous m'aviez envoyé dehors, répondit le petit domestique, mais comme je suis d'un naturel vif, dans ma précipitation, je me trompai de chemin et j'entrai par mégarde dans la chambre à coucher d'une demoiselle de sa maison [3]. Elle m'arrêta et voulut me faire battre comme si j'eusse été un voleur. De plus, en me fouillant, on découvrit la copie des vers que vous m'aviez confiée. Ne pouvant lui cacher ma commission, je me vis obligé de dire la vérité. « En ce cas, me dit-elle, vous n'avez pas besoin de chercher personne; je vais vous faire à sa place les vers demandés. » Elle prit alors un pinceau et

1. Il s'agit de la pièce de vers de Chân-taï, qu'il avait envoyée à Song-sin pour qu'il lui en fît une sur les mêmes rimes. Voyez p. 186.

2. C'étaient ceux qu'avait composés Ling-kiang-sioué pour se moquer de Tchang-in. Voyez p. 191.

3. Savoir dans la chambre de Ling-kiang-sioué.

acheva les vers en un instant. Craignant de faire attendre Votre Seigneurie, je m'empressai de vous les apporter. »

A ce récit, Tchang-în trépigna de colère. « Ainsi donc, s'écria-t-il, c'est toi, petit coquin, qui as fait manquer mon projet! Tu savais pourtant que ces vers devaient être faits à l'insu de mademoiselle Chân. Comment as-tu osé prier sa compagne de les composer pour moi? Je ne m'étonne plus si elle a dit, en se moquant de moi, que celui qui avait composé à ma place était arrêté.

— Maintenant, dit Song-sîn, me voilà au fait. Je vous demanderai comment elle s'y est prise pour vous faire composer des vers?

— Dès que je fus entré, dit Tchang-în, Son Excellence Chân me fit un excellent accueil et m'invita à boire un peu avec lui. Quelque temps après, il ordonna aux domestiques de me conduire dans une chambre basse du *pavillon du pied de jade*, pour que je subisse mon examen. A peine venais-je de m'asseoir que, par ordre de mademoiselle Chân, plusieurs de ses servantes descendirent du pavillon et me demandèrent quel était l'auteur des *Nouvelles compositions de Tchang?* Je répondis que c'était moi. Elle envoya encore ses servantes qui me dirent : « Si c'est vous qui en êtes vraiment l'auteur, pourquoi y a-t-on mêlé des vers de P'ing-jou-heng? »

Cette question, qui me frappait juste à l'endroit vulnérable, me mit dans l'impossibilité de répondre. Comme cette affaire avait été arrangée secrètement entre nous deux, je me disais que les démons et les esprits même ne pourraient la découvrir. Comment donc l'ont-elles apprise sur-le-champ?

— Cela est vraiment étrange, reprit Song-sin d'un air stupéfait : qu'avez-vous répondu ?

— J'avouai, dit Tchang-in, que c'étaient deux pièces de vers que P'ing-jou-heng avait composées avec moi sur les mêmes rimes, et que, pour cette raison, je les avais fait graver parmi les autres. Voilà pourquoi elle a fait cette pièce pour me railler. Comme elle voulait que je composasse des vers sur les rimes des siens, dans mon embarras, je chargeai ce petit domestique d'aller vous prier de composer à ma place. Mais sans m'en douter, je tombai dans un piége, et je lui fis porter, au haut du pavillon, les vers que cette demoiselle avait composés à ma place. A peine les eurent-elles lus, qu'elles éclatèrent de rire au haut du pavillon. Moi qui ne savais pas le fond de l'affaire, je me figurai que c'était la vue de ces vers qui faisait naître une telle joie. Aussitôt, me sentant rempli d'assurance, je montai précipitamment au haut du pavillon. J'ignorais qu'on y avait suspendu une inscription tracée de la main de l'empereur. Elle dit alors que j'avais manqué de respect au décret impérial en ne la saluant pas. De plus, elle possédait un sceptre d'or que lui a donné l'empereur. Si quelqu'un voulait l'épouser malgré elle, ou lui adresser des paroles galantes, elle pouvait l'en frapper et le tuer sans redouter la justice. C'est encore un fait que j'ignorais. Sur son ordre, une multitude de servantes se saisirent de moi et m'arrêtèrent. Elle prit elle-même le sceptre d'or, et fut sur le point de me briser la tête. Heureusement qu'elle fut touchée de mes vives supplications et me laissa la vie. Dites-moi un peu si cette petite drôlesse n'est pas d'une méchanceté atroce ! Quoi-

qu'elle eût dit qu'elle me faisait grâce, au moment où j'allais partir, elle me fit barbouiller d'encre et me chassa du pavillon. »

A ces mots, Song-sin resta un moment ébahi. « Vous l'avez échappé belle ! vous l'avez échappé belle ! s'écria-t-il. Croyez-vous maintenant qu'on puisse se permettre de monter au *pavillon du pied de jade*, et de faire la cour à la jeune personne que l'empereur a honorée du titre de *fille de talent?* Elle a encore eu égard au rang de votre père, qui est président de tribunal, car s'il se fût agi d'un autre, il est certain qu'elle l'aurait assommé sur place, et pour si peu de chose, elle lui aurait arraché la vie.

— Puisqu'elle était si méchante, reprit Tchang-in, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?

— Sa méchanceté est connue de tout le monde, qu'avais-je besoin de vous en parler? Du reste, quand elle n'aurait pas été si méchante, c'est la fille d'un ministre d'État ; vous ne deviez pas monter brusquement dans le pavillon pour chercher à lui faire la cour.

— Moi qui descends d'un premier ministre, dit Tchang-in, après que j'ai essuyé sans raison ses outrages, croyez-vous que je vais en rester là? Il faut que j'en instruise mon père, et que je présente à l'empereur un rapport où je dirai que, fière de la faveur dont l'honore Sa Majesté, elle outrage les fils des plus hauts fonctionnaires de l'État.

— Si vous dites, reprit Song-sin, qu'elle vous a insulté, elle adressera aussitôt un rapport où elle vous accusera de lui avoir fait des propositions coupables, et lorsque plus tard une enquête aura fait découvrir la vé-

rité, c'est vous, au bout du compte, qui serez la victime. Comment pourrez-vous la renverser?

— Si je ne la fais pas châtier d'importance, comment pourrai-je décharger ma colère sur elle?

— Si vous ne pouvez en venir à bout, lui dit Song-sîn, j'ai trouvé un excellent moyen pour la faire punir.

— Quel est cet excellent moyen? lui demanda vivement Tchang-în; je vous prie en grâce de m'en instruire.

— Tout à l'heure, répondit Song-sin, comme j'étais assis dans le couvent de Tsié-în en vous attendant, j'ai vu sur un mur des vers composés par Tchao-tsong et Tsiên-hong. Pour peu qu'on en examine les sentiments et les idées, on n'y voit que l'éloge de Chân-taï et leur amour pour elle. J'interrogeai à ce sujet le religieux de ce couvent. Il me répondit que ces deux messieurs avaient concouru avec mademoiselle Chân. Je lui demandai sur quoi elle les avait examinés. Ce moine, qui est un homme de goût, avait copié de sa main tous les vers qu'ils avaient composés dans ce concours. En ayant obtenu la communication, je les ai transcrits en cachette et les ai apportés. Ces deux messieurs sont précisément ceux que, ces jours derniers, Son Excellence Chân fit demander, par erreur, dans la maison que j'habite. En examinant les vers qui ont été composés de part et d'autre dans ce concours, on y voit l'intention de provoquer mutuellement une affection coupable. Si vous voulez la trouver en faute et adresser à l'empereur un rapport contre elle, pourquoi ne pas présenter à Sa Majesté ces vers qu'elle a composés avec eux, sur des rimes communes?

Vous direz que, sous prétexte de *mesurer le talent*, elle a attiré des jeunes gens dans le *pavillon du pied de jade*, et qu'elle a composé avec eux des vers licencieux; qu'ainsi elle a profané l'inscription tracée par l'empereur, et déshonoré le titre de *fille de talent* que Sa Majesté lui a conféré. Après une telle accusation, vous pouvez être sûr que l'empereur sera furieux contre elle. »

En entendant ces paroles, Tchang-în se sentit transporté de joie : « C'est merveilleux! c'est merveilleux! s'écria-t-il. Je vais en informer mon père et le prier de présenter un rapport.

— Si vous présentez ce rapport après-demain, dit Song-sîn, elle répondra qu'ayant été couvert de honte pour lui avoir fait des propositions coupables, vous voulez vous venger par la calomnie. Il ne faut point vous presser; si vous attendez quelques jours, votre succès est assuré.

— Vous avez raison, reprit Tchang-în. Quand je différerais de quelques jours, il n'est pas à craindre qu'elle s'envole au ciel. »

Leur projet étant bien arrêté, ils s'abandonnèrent à la joie et burent quelque temps ensemble. Ensuite ils se levèrent de table et partirent dans leur chaise à porteurs. Le proverbe dit avec raison : « *Si vous parlez sur la route*, (prenez garde), *il y a du monde au milieu des herbes*.

Par hasard, ce même jour, Yên-pé-hân, ne pouvant oublier la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, sortit de la ville avec P'ing-jou-heng et se rendit à la *villa* impériale. Il s'informa d'elle dans le voisinage

du jardin, et non-seulement il ne put découvrir ses traces, mais les vers qu'il avait écrits[1] sur le mur avaient été effacés par une couche de chaux. Le cœur navré de douleur, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'en revinrent promptement ensemble, entrèrent dans le cabaret et se mirent à boire au premier étage. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient là, lorsque tout à coup ils virent Song-sîn et Tchang-în qui entraient ensemble dans la salle basse. Ils éprouvèrent un vif étonnement. « Ainsi, se dirent-ils, les voilà aussi arrivés à la capitale ! »

P'ing-jou-heng voulait descendre pour les saluer, mais Yên-pé-hân le retint. « Un moment, lui dit-il, écoutons un peu ce qu'ils vont dire. » Se penchant alors sur le bord de la balustrade, ils prêtèrent une oreille attentive. Toute la conversation ne roula que sur le piége qu'ils voulaient tendre à mademoiselle Chân ainsi qu'à Tchao-tsong et à Tsien-hong. Les deux amis se tinrent cois et n'osèrent souffler un mot ; ils se contentèrent d'attendre que Tchang-în et Song-sîn eussent fini de boire et quitté le cabaret. Ils purent alors délibérer librement. « Heureusement qu'ils ne nous ont pas vus, dit P'ing-jou-heng ; autrement, il nous serait encore survenu quelque mauvaise affaire.

— Pour moi, dit Yên-pé-hân, je m'imaginais qu'il voulait venir chez le seigneur Chân pour faire une demande de mariage, et que grâce à l'influence de son père, le président du ministère de la magistrature, il avait quelques chances de succès. Qui aurait prévu qu'il essuierait au contraire une cruelle avanie ?

1. Voyez plus haut, p. 74, ligne 8.

— Dans le concours que nous sommes allés subir tous deux, dit P'ing-jou-heng, quoique nous n'ayons pas remporté la victoire, du moins cette épreuve n'a point tourné à notre honte; mon unique regret est de n'avoir point vu mademoiselle Chân.

— A mon sentiment, dit Yên-pé-hân, mademoiselle Chân n'a qu'une brillante réputation, c'est tout au plus si, par son talent et sa beauté, elle peut arriver à la hauteur de nos concurrentes. Dans l'origine, j'espérais encore trouver le moyen d'avoir une seule entrevue avec mademoiselle Chân, mais maintenant que je connais les projets sinistres de Tchang-în, si j'allais l'importuner de nouveau, non-seulement je m'exposerais à la compromettre, mais il serait à craindre que nous ne pussions tous deux nous tirer d'affaire.

— Quand nous n'irions pas, reprit P'ing-jou-heng, demain il prierait son père de présenter un rapport à l'empereur. On finirait par lâcher les noms de Tchao-tsong et de Tsiên-hong; comment pourrions-nous nous échapper?

— Si nous nous appelions réellement Tchao-tsong et Tsiên-hong, comme les vers que nous avons composés dans le concours sont des pièces authentiques, il serait aisé de reconnaître clairement s'ils contiennent ou non des sentiments ou des expressions propres à la séduire. Qu'avez-vous donc à craindre de sa part? Seulement, vous et moi, nous avons pris de faux noms. Si par hasard Tchang-în découvrait nos vrais noms et en informait l'empereur, dès que Sa Majesté aurait appris que les deux jeunes gens recommandés à sa bienveillance par le principal du collége de Nan-king, et appelés à la cour en

vertu d'un décret, ont désobéi à ses ordres et ne se sont point présentés; qu'en outre, ayant changé de nom de famille et de petit nom, ils sont restés cachés dans la capitale, et ont cherché à séduire la personne qu'il a honorée du titre de *jeune fille de talent,* ce serait à ses yeux le plus grand des crimes.

—Monsieur, dit P'ing-jou-heng, vos craintes sont parfaitement fondées, mais pour le moment, que faire pour conjurer le danger?

— En venant tous deux à la capitale, repartit Yên-péhân, notre première pensée était de nous informer de mademoiselle Chân et de demander sa main; mais, à mon avis, ce mariage ne nous laisse plus d'espoir. La rencontre que j'ai faite d'une jeune beauté au haut d'un pavillon était certainement un immense bonheur, mais, malgré mes recherches, je n'ai pu la découvrir, et ce n'est plus pour moi qu'un de ces objets vagues et obscurs qui échappent à la vue. Vous même, monsieur, vous n'avez pu trouver les traces de votre Ling-kiang-sioué. Si nous continuons à errer ici, ce sera peine perdue. Ajoutez à cela que, ces jours derniers, la jeune servante m'a dit clairement dans ses vers : « Si vous cherchez un pilon de jade dans la gelée bleue [1], il faut que vous détachiez du trône impérial des (flambeaux ornés de) lotus d'or [2]. « Maintenant le concours pour la licence n'est pas éloigné; il vaut mieux nous en retourner pour acquérir du mérite et

1. C'est-à-dire : si vous voulez épouser une jeune fille belle comme Yun-ing. Voyez plus haut, p. 49, note 1.

2. C'est-à-dire : il faut que l'empereur vous aide et favorise. Voyez t. I, p. 113, note 1.

de la réputation. C'est alors que nous pourrons nous enquérir une seconde fois du *pont azuré* [1], et peut-être qu'une circonstance heureuse viendra seconder nos vœux [2].

— Vos observations sont fort justes, lui dit P'ing-jou-heng, mais il est à craindre qu'à notre retour la belle personne n'ait disparu, et que Yun-ing ne soit allé trouver P'eï-hang [3] au milieu de ses songes.

— Mademoiselle Chân a maintenant seize ans, reprit Yên-pé-hân ; elle peut encore attendre l'époque du mariage [4]. Ajoutez à cela que, dans tout l'empire, il n'y a que fort peu d'hommes riches et nobles qui soient doués de talent : comment pourrait-il surgir tout à coup un P'eï-hang [5].

— D'après vos observations, dit P'ing-jou-heng, mademoiselle Chân peut encore attendre l'époque du mariage, mais je crains que ma Ling-kiang-sioué ne le puisse pas ; dans ce cas, il faut nous en retourner au plus vite.

Après avoir arrêté leur projet, les deux amis burent encore quelques tasses de vin ; puis ils se levèrent et s'en revinrent dans leur hôtellerie. Ils ordonnèrent alors à un

1. C'est-à-dire : de la maison de la jeune fille que nous voulons épouser. Voyez plus haut, p. 49, note 1.

2. Littéralement : peut-être que nous trouverons le chemin d'un fil de soie. Voyez plus haut, p. 73, note 1.

3. C'est-à-dire : que mademoiselle Chân, dont vous voulez demander la main, n'ait déjà choisi un autre époux. Voyez plus haut, p. 49, note 1.

4. Il y a dans le texte : L'époque de la *courge*. C'est une expression délicate pour dire l'époque où une jeune fille cesse d'être vierge. En chinois, l'expression *p'o-koua*, rompre la courge, signifie *ôter la virginité* (Well's William).

5. C'est-à-dire : un époux accompli. Voyez plus haut, p. 49, note 1.

domestique de préparer leurs bagages et de louer une chaise à porteurs et des chevaux. Le lendemain, de grand matin, ils quittèrent la ville et partirent. Tout le long de la route, ils allaient en causant et riant, et sans se donner beaucoup de fatigue.

Un jour qu'ils venaient d'entrer dans la province de Chân-tong, comme ils se trouvaient dans un chemin étroit, ils rencontrèrent tout à coup un magistrat qui passait avec son cortége. On voyait en avant une file de satellites et en arrière une grande chaise à porteurs que suivaient une dixaine de cavaliers. Il était entouré d'une forte escorte.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng furent obligés de descendre de leur chaise. Ils choisirent un endroit un peu large, et se tinrent debout pour les laisser passer à leur aise. Mais, à leur grande surprise, lorsque la chaise du magistrat fut arrivée devant eux, tout à coup une voix partit de l'intérieur et dit plusieurs fois à un Ché-jîn [1] : « Veuillez demander si ces messieurs qui se tiennent au bord de la route ne sont pas les bacheliers Yên et P'ing. »

En entendant ces mots, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'approchèrent vivement de la chaise, et, jetant un coup d'œil dans l'intérieur, ils reconnurent Wang, le président du concours, et sans attendre que le secrétaire fût venu les interroger, ils s'inclinèrent avec empressement devant la chaise. « Ces deux bacheliers, dirent-ils, sont justement Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng. »

1. Sorte de secrétaire d'un magistrat.

A ces mots Wang, le président du concours, fut transporté de joie et dit à son secrétaire : « Priez vite ces deux messieurs de se rendre à la poste qui est devant vous, pour que j'aie le plaisir de les voir. » Quand il eut fini de parler, la chaise repartit et s'éloigna.

Le secrétaire, docile aux ordres du magistrat, les suivit immédiatement, mais Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng le prièrent de monter dans leur chaise et l'emmenèrent avec eux. Heureusement qu'après avoir fait deux ou trois li, en revenant sur leurs pas, ils arrivèrent promptement à la poste. Après avoir été invités à plusieurs reprises par Wang, le président du concours, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ne purent se dispenser d'entrer, et vinrent lui offrir leurs hommages. Leurs salutations achevées, Wang les pria de s'asseoir, mais ils s'en excusèrent poliment.

« En voyage, dit Wang, cela est sans inconvénient. » Ils furent donc obligés de lui obéir. Alors Wang les interrogea. « J'ai adressé, leur dit-il, un rapport à l'empereur pour vous recommander d'une manière particulière. Sa Majesté daigna l'approuver et rendit un décret qui vous appelait à la capitale. En vertu de ses ordres suprêmes, je vous ai cherchés partout sans pouvoir trouver vos traces; dites-moi, mes sages amis, pourquoi vous êtes ici ?

— Seigneur, répondit Yên-pé-hân, nous sommes heureux, M. P'ing et moi, d'avoir été soutenus et protégés par Votre Excellence; nous en éprouvons une reconnaissance sans bornes. Mais comme auparavant nous avions entrepris un voyage pour notre instruction, nous igno-

rions que Sa Majesté eût rendu un décret pour nous mander (à la cour). Nous avons méconnu les bienfaits de l'empereur et nous avons manqué de répondre à la haute bienveillance de Votre Excellence, qui a daigné nous mettre en évidence et nous recommander. C'est un crime énorme! c'est un crime énorme!

— Puisque vous n'en saviez rien, reprit Wang, n'en parlons plus; je suis charmé d'avoir été assez heureux pour vous rencontrer aujourd'hui. Veuillez me suivre à la capitale, où je dois aller rendre compte de ma commission. Dès que vous aurez été admis en présence de l'empereur, vous ne pouvez manquer d'obtenir une charge élevée.

— Seigneur, répondirent-ils ensemble, si vous présentez à Sa Majesté d'obscurs bacheliers comme des hôtes distingués, cette haute bienveillance, à laquelle nous devrons notre élévation, méritera d'arriver à la postérité la plus reculée. Seulement, nous savons que pour porter le nom le plus glorieux de tout l'empire, il faut avoir un talent assez élevé pour effacer tous les hommes de l'empire. C'est alors qu'on est digne de sa renommée. Mais si l'on a un esprit médiocre, si l'on n'a pas un mérite hors ligne, on devient, à coup sûr, la risée de tout l'empire. Quoique nous ayons de faibles talents qui nous ont concilié votre amitié, en nous examinant nous-mêmes, la main sur le cœur, nous croyons que, dans la vaste étendue de l'univers, il n'y a pas un lieu où l'on ne puisse trouver des hommes de talent. Si vous disiez, seigneur, que ces deux bacheliers éclipsent tout l'empire, nous n'oserions, en vérité, nous croire dignes d'un tel éloge.

— Messieurs, reprit Wang, en vous dépouillant ainsi d'amour-propre pour céder le pas aux autres, vous montrez sans doute l'éclat de votre modestie. Seulement, quoique la province de Nan-king soit, par rapport aux hommes de talent, la première de l'empire, après l'avoir parcourue en tous sens je n'ai trouvé que vous, mes sages amis, qui vous éleviez au-dessus de votre rang et effaciez la foule. Voilà pourquoi j'ai osé vous présenter d'une manière spéciale à Sa Majesté. Bien que l'empire soit immense et qu'il possède encore des hommes de talent, il n'y en a pas un seul qui l'emporte sur vous. Maintenant, votre nom de famille et votre petit nom sont déjà arrivés jusqu'aux oreilles de l'empereur; il ne faut plus, messieurs, que vous persistiez dans cette excessive modestie.

— Si nous avons refusé, répondit Yên-pé-hân, c'est que nous avions de bonnes raisons. Je vous jure que ce n'est point pour nous donner un air de modestie.

— Quelles raisons aviez-vous d'agir ainsi? demanda le président du concours; rien ne vous empêche de vous expliquer franchement.

— Nous avions entendu dire, reprit Yên-pé-hân, que si l'empereur a rendu un décret pour faire chercher les hommes d'un talent extraordinaire, ça été à cause de Chân-taï, fille du ministre Chân, qui effaçait tout le monde par son talent et sa beauté, et qui, en composant des vers ou du style élégant dans le *pavillon du pied de jade*, avait terrassé les plus illustres lettrés de l'Académie. L'empereur pensa en lui-même que si des femmes possédaient un talent supérieur, à plus forte raison le trouve-

rait-on parmi les hommes. Voilà pourquoi il a rendu ce décret spécial. Maintenant, les personnes qui répondront au décret de Sa Majesté doivent nécessairement effacer Chân-taï par l'éclat du talent; c'est le seul moyen de ne point tromper l'attente de Sa Majesté. Mais nous, obscurs bacheliers, qui avons tout au plus le talent médiocre de Hiang-yù[1], comment pourrions-nous enlever à Lieou-pang le puissant empire de Thsin[2]? Nous osons, en conséquence, vous prier de nous excuser.

— Mes sages amis, reprit Wang, puisque vous n'avez pas encore rencontré mademoiselle Chân, pourquoi la redoutez-vous si fort?

— Quoique nous n'ayons pas encore rencontré mademoiselle Chân, dit Yèn-pé-hân, nous avons vu de près des personnes de son entourage qui ont quelque ressemblance avec elle. Ce n'est pas que nous la redoutions beaucoup, mais, à dire vrai, nous la connaissons à fond.

— Messieurs, dit le président du concours, en vous voyant persister dans votre refus, j'aurais mauvaise grâce à vous contraindre. Seulement, après avoir reçu un dé-

1. Nom d'un général qui, ayant été battu par les troupes des Hân, n'osa revenir dans son pays natal, où il avait auparavant traversé le fleuve Kiang à la tête de 8,000 braves.

2. C'est-à-dire : comment pourrions-nous disputer la palme du talent à Chân-taï, qui a déjà vaincu les plus illustres lettrés?

Lieou-pang fonda l'empire des Hân, et monta sur le trône sous le nom de Kao-ti. (Voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, t. II, p. 414-483.) Il y a en chinois : enlever le *cerf de Thsin*. Les historiens chinois, en parlant des guerres qui eurent lieu à cette époque orageuse, ont comparé les guerriers qui se disputaient la possession de l'empire à des chasseurs qui poursuivent ensemble un cerf.

cret impérial qui vous mande à la cour, si vous refusez obstinément de vous y rendre, il est à craindre que Sa Majesté ne vous soupçonne de dédaigner ses augustes commandements. Je crains vraiment que cela ne tourne mal pour vous.

— Seigneur, dit P'ing-jou-heng, si, par un sentiment d'orgueil, nous refusions de nous présenter, ce serait dédaigner ses augustes commandements; mais aujourd'hui, nous désirons aller concourir pour la licence, afin d'arriver aux emplois; au bout du compte, nous n'en resterons pas moins les sujets de Sa Majesté. Seulement, nous n'osons nous croire dignes de répondre à son appel. C'est là témoigner un véritable respect pour l'empereur, et il y a une immense distance entre ce respect et le dédain dont vous parlez.

— Messieurs, repartit le président du concours, puisque vous voulez vous en retourner, afin de concourir pour la licence, c'est une noble résolution. Mais je crains que, dans la suite, il ne soit trop tard pour vous excuser. Que n'exposez-vous tout de suite vos intentions dans un placet? Quand j'irai rendre compte de ma commission, je le présenterai moi-même à l'empereur. Dès que Sa Majesté l'aura clairement examiné, non-seulement elle ne vous blâmera pas, mais elle reconnaîtra que vous joignez tous deux le talent à la modestie. Lorsque, plus tard, vous jouirez de votre succès, au milieu du banquet où retentira l'ode *Lou-ming* [1], et que vous irez admirer

1. C'est la première ode de la section *Siao-ya*, du Livre des vers. On la chante dans le banquet qu'on offre aux nouveaux licenciés.

les fleurs dans le jardin du palais, l'empereur ne manquera pas de vous faire le plus bienveillant accueil. »

Yên et P'ing le remercièrent avec effusion. « Vu les avis que vous voulez bien nous donner, lui dirent-ils, il faut que nous présentions de suite un placet à Sa Majesté. »

Wang, le président du concours, les fit rester avec lui dans l'hôtel de la poste et les invita à dîner. Tout en buvant avec eux, il examina leurs compositions en vers et en prose élégante. Il trouva qu'ils avaient un style divin et une profonde érudition. Cette lecture le transporta de joie : « Messieurs, leur dit-il, si vous concourez pour la licence, vous êtes sûrs d'arriver aux premiers rangs. Comme mes examens de cette année sont terminés, d'après les règlements il faut que j'aille rendre compte de ma commission. Le nouveau président du concours pour la *licence* est déjà entré en fonctions. Si vous vous en retournez au plus vite, vous arriverez encore à temps. Pour moi, j'espère apprendre à la capitale la nouvelle de vos succès. »

Les deux amis l'ayant remercié plusieurs fois, rédigèrent un placet où ils disaient que s'ils ne répondaient pas à l'appel de l'empereur, c'était pour aller subir l'examen de licence. Ils remirent ce placet au président du concours et le quittèrent tous deux le lendemain. De son côté, Son Excellence Wang partit pour aller rendre compte de sa mission.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng voyagèrent sans s'arrêter. Ils arrivèrent justement dans la ville de Song-kiang au moment où le nouveau président du concours allait pro-

céder à l'examen de licence. Comme Yên-pé-hân faisait partie des bacheliers du district de Hoa-ting, il va sans dire qu'il alla se présenter au concours. Mais P'ing-jou-heng était de la province du Hô-nân; quand il aurait voulu usurper le titre d'indigène, les règlements sévères de la ville de Song-kiang l'auraient empêché de faire une telle fraude. Il conféra de cette difficulté avec le proviseur P'ing. Il aurait voulu prendre part au concours comme un neveu qui a accompagné (son oncle) dans ses fonctions, mais P'ing, sentant le peu d'importance de sa charge, ne se soucia point d'assumer cette responsabilité. Il aurait voulu retourner dans le Hô-nân, mais il serait arrivé trop tard. Yên-pé-hân lui fit part de ses idées. « Il vaut mieux, lui dit-il, entrer comme pensionnaire au collége de Nân-king.

— Ce parti est excellent, sans doute, reprit P'ing-jou-heng, seulement, il faudra dépenser beaucoup d'argent.

— Peu importe, dit Yên-pé-hân ; je prends tout cela sur moi. »

Le proviseur Ping écrivit une lettre et l'envoya par un domestique fidèle, qu'il chargea de la somme nécessaire. Arrivé au collége impérial de Nân-king, il y fit entrer P'ing-jou-heng.

Quelques jours après, on afficha la liste des candidats admis à concourir pour la licence, et Yên-pé-hân se trouva au premier rang. Après avoir obtenu ce succès, il fit préparer ses bagages et se rendit à Nân-king avec P'ing-jou-heng, pour passer l'examen de province et obtenir le grade de Khiu-jìn (licencié).

Par suite de ce voyage, j'aurai beaucoup de détails à

raconter. L'écriture tracée de la main de l'empereur sur la liste des *dragons* et des *tigres*[1] se change en ces *cordons de soie rouge*[2] qui figurent dans le livre du mariage.

Le lecteur ignore sans doute si, après ce départ, ils obtinrent en effet le grade auquel ils aspiraient. Qu'il me prête un moment l'oreille ; je lui expliquerai cela dans le chapitre suivant.

1. La liste de ceux qui ont obtenu les premiers rangs dans un concours. Le dragon et le tigre sont l'emblème de la supériorité. Voyez t. I, p. 287, note 1.

2. Il y a ici une curieuse allusion. Sous la dynastie des Thang, un homme, nommé Weï-kou, étant à la recherche d'une épouse, rencontra, dit-on, un vieillard qui était assis sur un sac et parcourait un livre au clair de la lune. Il demanda quel était ce livre et ce que renfermait le sac ; le vieillard répondit : « C'est le livre du mariage ; le sac renferme des cordons rouges pour lier les pieds de l'homme et de la femme (dont le ciel a décrété l'union). Lorsqu'ils sont une fois liés ainsi, ajouta-t-il, quoiqu'ils vivent séparés par une immense distance, ils ne peuvent échapper aux liens du mariage. »

CHAPITRE XIX

UNE CIRCONSTANCE EXTRAORDINAIRE DÉCIDE LEUR MARIAGE.

Dès que Yèn-pé-hân eut été admis à concourir pour la licence et qu'il eut fait recevoir P'ing-jou-heng au collége impérial, il l'occompagna aussitôt à Nân-king, pour subir l'èxamen provincial[1]. En fait de talent, on ne tient aucun compte de l'âge : c'est le plus intelligent qui obtient le premier rang. Après qu'ils eurent passé les trois examens[2], leurs compositions parurent d'une beauté admirable[3]. Il n'y eut personne qui n'en fît le plus pompeux éloge. Le jour où l'on publia les nominations, on vit Yèn-pé-hân briller tout au haut de la liste et le premier en

1. En chinois Hiang-ché; c'est l'examen triennal; on y admet les *Sieou-thsaï* (bacheliers) qui veulent obtenir le grade de *Khiu-jin* (la licence).

2. Le premier jour, on reçoit des thèmes tirés des quatre livres classiques; le deuxième jour, des thèmes tirés des cinq livres canoniques; le troisième jour, on doit traiter des questions sur l'histoire et l'économie politique de la Chine.

3. Littéralement : les pièces de stylo élégant (composées) dans l'arène littéraire, ressemblaient à une monnaie de bronze choisie entre dix mille. C'est la comparaison dont se servit Youen-pouan-thsien pour exprimer l'excellence des compositions littéraires de Tchang-tso. (*Youen-kien-louï-han*, liv. CCCLXII, fol. 23.)

tête, avec le titre de Kiaï-youen[1]; P'ing-jou-heng avait obtenu le sixième rang, avec le titre de Ya-koueï[2]. Ce succès remarquable, qu'ils avaient mérité dans la fleur de la jeunesse, était encore rehaussé par leur tournure distinguée et les agréments de leur figure. Lorsqu'ils furent revenus du *banquet des licenciés*[3] et qu'ils eurent rendu visite au président du concours et aux examinateurs, il n'y eut personne qui ne leur prodiguât des éloges et des marques d'estime. Tout le monde était ravi de joie. Les magistrats qui avaient des filles à marier venaient les prier de devenir leurs gendres. A peine en avaient-ils refusé un, qu'ils en éconduisaient un autre. Comme ces refus continuels leur étaient devenus insupportables, dès que leurs affaires furent terminées, ils s'en retournèrent ensemble dans la ville de Song-kiang, mais ils y furent en butte à des obsessions du même genre. Yên-pé-hân consulta alors avec P'ing-jou-hang. « Il vaut mieux, dit-il, nous rendre de bonne heure à la capitale; c'est le seul moyen d'éviter toutes ces discussions.

— Si nous arrivons de bonne heure à la capitale, repartit P'ing-jou-heng, nous éprouverons une foule d'inconvénients.

1. Le premier des *Khiu-jin* ou licenciés.

2. Littéralement : second coryphée. Quoique le mot *Koueï* signifie tête, chef, on peut l'appliquer aux premiers de la liste (Morrison, Dict. chin., part. I). Autrement, on ne pourrait appeler *Ya-koueï* (second coryphée) celui qui n'a obtenu que le sixième rang.

3. Littéralement : du banquet de *Lou-ming*, c'est-à-dire du banquet où l'on chante l'ode *Lou-ming* du *Chi-king* (liv. II, sect. I, ode 1), en l'honneur des licenciés nouvellement élus. On peu voir des détails sur ce banquet dans le Dictionnaire de Morrison, part. I, clef 39, p. 777, § LXIX.

— Quels inconvénients voyez-vous, demanda Yên-pé-hang, à arriver de bonne heure à la capitale?

— Il est fort honorable, répondit P'ing-jou-heng, d'acquérir, par son talent, du mérite et de la réputation; mais si l'on s'est fait des protecteurs et que l'on réussisse, on perd une partie de sa renommée. Par malheur, vous et moi, nous avons été recommandés par le président du concours, et déjà notre nom de famille et notre nom d'enfance sont parvenus jusqu'à l'empereur; de plus, nous venons d'obtenir tous deux un rang distingué [1]. Si nous allons de bonne heure à la capitale, notre arrivée fera du bruit dans le public et frappera l'attention de l'empereur lui-même. S'il daigne nous mander en sa présence et nous accorder des éloges, et qu'alors nous nous présentions au concours, quand nous obtiendrions un rang élevé, on ne manquerait pas de dire que les examinateurs ont voulu complaire à Sa Majesté. Ne trouvez-vous pas que l'éclat de notre réputation littéraire en serait grandement diminué? Il vaut mieux dire au président et aux examinateurs que nous sommes malades, et que nous ne pouvons aller cette fois à la capitale pour le présent concours. De cette manière, nous ôterons toute espérance aux personnes qui avaient fixé leurs vues sur nous. Alors, nous nous rendrons secrètement à la capitale, et nous attendrons l'époque du concours. Dès que nous serons arrivés, nous entrerons de suite dans l'arène. Si nous ob-

1. Littéralement : nous avons enlevé *Youen* et *Kouei*, c'est-à-dire : moi, j'ai obtenu le titre de *Kiai-youen* (le premier de la liste des licenciés), et vous le sixième rang avec le titre de *Ya-kouei* (second coryphée).

tenons de nouveau les premiers rangs [1], nous pourrons alors marcher la tête haute et montrer un légitime orgueil [2]. Nous n'aurons point perdu le fruit de nos études.

A ces mots, Yèn-pé-hân fut transporté de joie. « Monsieur, lui dit-il, vos sages considérations me ravissent le cœur. Seulement, il nous serait difficile de rester longtemps dans la ville de Song-kiang; le mieux est de dire que nous sommes malades et que nous allons dans tel endroit pour soigner notre santé. Tout le long de la route, nous visiterons à notre aise les plus beaux sites; puis, à l'approche du concours, nous nous rendrons de nouveau à la capitale. Ne sera-ce pas faire d'une pierre deux coups?

— Cette idée est excellente, s'écria P'ing-jou-heng. » Leur projet étant bien arrêté, ils y attendirent la fin de leurs visites d'adieu; ensuite, ils préparèrent leurs bagages et se dirigèrent secrètement vers la capitale. Ils recommandèrent aux domestiques de répondre aux personnes qui les demanderaient, que MM. Yèn et P'ing étaient allés ensemble au lac Si-hou dans l'intérêt de leur santé.

Ils se mirent secrètement en route, évitant de s'arrêter dans les lieux voisins. Ils passèrent le fleuve Yang-tsé-Kiang, et marchèrent alors à pas comptés. Quand ils furent arrivés à la ville de Yang-tchéou, comme c'était un pays charmant, ils résolurent d'y passer quelques jours, et se

1. Littéralement : si nous choisissons *Youen* et enlevons *Koueï*, c'est-à-dire, si je suis nommé *Hoeï-youen* (le premier des docteurs), et si vous obtenez, dans la même promotion, le rang de *Ya-koueï* (second coryphée).

2. Littéralement : dresser les sourcils et respirer avec force.

logèrent, comme autrefois, dans le couvent de Khiong-hoa. Dès que les Tao-ssé de ce couvent eurent appris qu'ils avaient obtenu les plus brillants succès dans le récent concours de licence, ils leur montrèrent toute sorte de respects. Les deux jeunes gens, voyant que la renommée de leur talent se répandait de tous côtés, ne purent demeurer plus longtemps. Ils voulaient composer des vers tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; mais à peine étaient-ils restés quelque part cinq ou six jours, que les chefs du pays étaient occupés d'eux et que tout le monde les connaissait. Or, il y avait un ancien usage établi parmi les chefs de ce pays. Toutes les fois qu'un fonctionnaire public venait à s'arrêter dans cette contrée, ils devaient en avertir secrètement les autorités, afin qu'elles allassent lui rendre visite et lui offrir des présents. Le supérieur du couvent de Khiong-hoa voyant que Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng venaient d'être élevés au grade de Khiu-jîn (licenciés), se vit obligé d'en instruire secrètement le préfet et le sous-préfet. Par hasard, le juge criminel de Yang-tchéou avait été envoyé en qualité de Lièn-kouân pour surveiller l'examen. A son retour, il avait vanté au préfet Téou, Yèn-pé-hân, le Kiaï-youên [1] et P'ing-jou heng, le Ya-koueï [2]. Il ajouta que, possédant dans la fleur de l'âge un talent si distingué, ils étaient sûrs d'obtenir au concours du printemps le titre de Hoeï-youên [3] ou de Tchoang-youên [4]. Le préfet avait gravé tous

1. Le premier des licenciés.
2. Littéralement : le second coryphée.
3. Le premier de la promotion des docteurs.
4. Celui des trois premiers docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

ces détails dans sa mémoire. Dès que les chefs du pays l'eurent informé de leur arrivée, il eut aussitôt le désir de les attirer et de gagner leur amitié. Aussi alla-t-il, sur-le-champ, leur rendre visite ; mais Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng s'empressèrent de lui faire répondre qu'ils étaient absents.

Le préfet une fois parti, Yèn-pé-hân consulta avec son ami. « Puisque le préfet connaît déjà notre arrivée, lui dit-il, le sous-préfet ne manquera pas de venir nous rendre visite. Dans le principe, nous voulions rester ici *incognito*. Maintenant que voilà le préfet et le sous-préfet avertis, comment pourrons-nous demeurer en paix ?

— Le mieux, dit P'ing-jou-heng, est de nous transporter ailleurs. » Aussitôt il chargea un domestique d'aller leur chercher une demeure en dehors de la ville, dans un lieu calme et retiré. Puis, il en envoya un autre épier l'absence du préfet. Ils allèrent alors pour lui rendre sa visite, et après avoir laissé deux cartes, ils se rendirent à leur nouvelle habitation.

A son retour, le préfet ayant appris leur visite, leur fit porter de suite, par son secrétaire, une carte d'invitation pour les prier de venir dîner avec lui.

Après avoir remis la carte du préfet, le secrétaire vint lui rendre réponse : « J'ignore, dit-il, si MM. Yèn et P'ing ont changé de demeure, ou s'ils sont allés à la capitale ; ils ne sont plus dans le couvent de Khiong-hoa. »

En entendant ces paroles, le préfet se dit en lui-même : « Quand des Khiü-jîn (licenciés) vont à la capitale, sans avoir le moindre appui, il faut bien qu'ils viennent, mal-

gré eux, me demander quelque secours pour se procurer des provisions de voyage. J'étais allé les inviter, mais ils se sont esquivés. Ils ont non-seulement du talent, mais encore un caractère élevé; il serait fort difficile de trouver leurs pareils. Mon seul regret est de ne pas les avoir vus une seule fois; j'en suis vraiment désolé. »

Or, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng s'étaient transportés hors de la ville, dans un lieu tout à fait calme et retiré. Chaque jour, lorsqu'ils avaient du loisir, ils allaient ensemble sur les montagnes pour observer la blancheur des nuages ou la teinte rouge des arbres. Un jour qu'ils étaient fatigués de leur excursion, ils s'assirent dans un pavillon pour s'y reposer. Tout à coup, ils virent deux hommes portant une cassette remplie de présents et suivis d'un secrétaire, qui y entraient aussi dans le même but. Yên et P'ing les ayant vus, ils saluèrent le secrétaire en levant les mains jointes et l'interrogèrent : « Qui envoie ces présents? » lui demandèrent-ils.

Le secrétaire, frappé de leur jeunesse et de leur figure distinguée, vit bien qu'ils devaient être d'une noble famille. « Messieurs, leur dit-il, ce sont des présents que Son Excellence Téou, notre préfet, envoie à un magistrat retiré, nommé Ling, qui demeure là-bas, pour l'anniversaire de sa naissance. »

P'ing-jou-heng, qui n'avait pas oublié que Ling-kiang-sioué était native de Weï-yang, éprouva au fond du cœur une vive émotion, et se dit en lui-même : « Ce magistrat Ling ne serait-il pas de sa famille? » Il l'interrogea donc de nouveau. « Ce magistrat retiré, du nom de Ling, quelle charge remplit-il?

— Il a reçu de l'empereur, répondit le secrétaire, le titre de Tchong-chou[1].

— Avez-vous appris, demanda P'ing-jou-heng, si dans la maison de ce M. Ling il y a une fille d'un talent remarquable?

— Le fait est vrai, répondit le secrétaire; s'il n'avait pas eu le bonheur de posséder cette fille distinguée, comment aurait-il pu obtenir le titre de Tchong-chou? »

P'ing-jou-heng voulait lui demander encore d'autres détails, mais tout à coup les porteurs enlevèrent la cassette et partirent. Le secrétaire, n'osant rester davantage, leur fit un salut et s'éloigna.

P'ing-jou-heng parla alors à Yên-pé-hân : « En quels lieux, dit-il, n'ai-je point demandé de ses nouvelles? mais je n'ai trouvé ni sa trace ni son ombre; et voilà qu'aujourd'hui, sans y penser, j'ai soudain appris sa demeure.

— J'ignore, dit Yên-pé-hân, si cette fille de talent est précisément Ling-kiang-sioué.

— Croyez-vous, dit P'ing jou-heng, qu'il y ait dans l'empire beaucoup de filles de talent? Pourrait-on admettre que ce n'est pas elle? Mais quoique j'aie réussi à la trouver, comment faire pour aller la demander en mariage?

— Si c'est réellement elle, répondit Yên-pé-hân, je ne vois nulle difficulté à demander sa main.

— Lorsque j'étais à la capitale, dit P'ing-jou-heng, pour avoir adressé une seule question à M. Ling, du titre de Hong-lou-sse[2], j'ai éprouvé toute sorte d'avanies. Main-

1. Secrétaire du palais.

2. Cette expression désigne un maître de cérémonies, cependant Ling porte plus haut le titre de *tchong-chou* (secrétaire du palais).

tenant, si je veux ouvrir la bouche pour la demander en mariage, comme je ne connais personne (dans sa maison), je ne vois nul moyen d'y pénétrer. Comment pouvez-vous dire que ce n'est pas difficile ? »

Yên-pé-hân lui répondit : « Puisque le préfet Téou lui a envoyé des présents le jour de sa naissance, il doit être lié avec lui. Le préfet Téou sera votre introducteur. »

A ces mots, P'ing-jou-heng fut transporté de joie. « En effet, dit-il, voilà le vrai chemin.

— Quoi qu'il en soit, reprit Yên-pé-hân, comme nous l'avons évité tous deux, aurions-nous bonne grâce maintenant à aller nous rapprocher de lui ? n'est-il pas à craindre qu'il ne se moque de la légèreté de notre caractère ?

— Quant à moi, dit P'ing-jou-heng en riant, pour obtenir la main de Ling-kiang-sioué, je braverais volontiers la mort, et, à plus forte raison, les railleries.

— Monsieur, répliqua Yên-pé-hân en riant à son tour, pour votre Ling-kiang-sioué, vous devez sans doute ne pas vous épargner ; mais moi, qu'ai-je besoin de me compromettre ?

— Gardez-vous d'établir cette distinction, lui dit P'ing-jou-heng. Si vous eussiez réussi à trouver la jeune beauté que vous avez vue au haut du pavillon, et que vous eussiez pu m'employer dans votre intérêt, quand il m'aurait fallu marcher dans l'eau bouillante ou passer à travers les flammes, je n'aurais pas osé m'y refuser. »

Les deux amis rirent aux éclats, et, revenant ensemble, ils allèrent s'établir, comme auparavant, dans le couvent de Khiong-hoa.

Ils préparèrent aussitôt des présents de visite, et après avoir chargé un domestique de s'informer si le préfet Téou était chez lui, ils allèrent de nouveau pour le saluer.

Quand ils furent arrivés devant son hôtel, ils firent présenter leurs cartes de visite. Justement le préfet était encore chagrin de les avoir manqués; quand il eut vu leurs cartes, il fut au comble de la joie. Il ordonna d'abord à un domestique de les inviter à s'asseoir dans la salle de réception, puis il se hâta d'aller lui-même les saluer. Après les premières civilités, il les fit asseoir à la place d'honneur, et leur offrit le thé. En voyant que ces deux jeunes gens avaient environ vingt ans, et qu'ils étaient d'une beauté remarquable, il conçut pour eux autant d'affection que d'estime. « Avant-hier, dit-il, je suis allé pour vous saluer, et je ne vous ai point rencontrés; de plus, j'ai manqué la visite que vous avez daigné me faire. En conséquence, j'écrivis un petit billet pour vous inviter à une collation, mais à son retour, le messager m'apprit que vous étiez déjà partis. J'étais justement à me désoler de n'avoir pu vous voir une seule fois, lorsque soudain vous m'avez encore honoré de votre visite : en vérité, ce bonheur passe mes espérances. J'imagine que mon secrétaire avait été mal informé.

— Avant-hier, dit Yên-pé-hân, après avoir été vous rendre visite sans vous rencontrer, nous avons réellement changé de demeure. Mais tout à coup, il est survenu une affaire sur laquelle nous avons besoin de consulter Votre Excellence. Voilà pourquoi nous sommes venus une seconde fois pour vous présenter notre demande. »

A ces mots, il ordonna à un domestique de remettre au

préfet la liste de ses présents. « Si vous ne dédaignez pas, lui dit-il, ces chétifs cadeaux, je serai heureux de vous témoigner un peu mon humble respect.

— Pour moi, dit le préfet, comme je ne vous ai pas encore prouvé mon faible respect, comment oserais-je accepter vos magnifiques présents? Seulement j'ignore quelle est l'affaire sur laquelle vous voulez m'interroger.

— J'ai appris, dit P'ing-jou-heng, que Ling, le Tchong-chou (secrétaire du palais), qui a l'honneur d'être un de vos subordonnés, avait une fille d'un rare talent. J'ignore quel est son honorable nom, et j'ose supplier Votre Excellence de m'en instruire.

— Elle s'appelle Ling-kiang-sioué, répondit le préfet; comment avez-vous pu le savoir, et pourquoi vous en informez-vous? »

Dès que P'ing-jou-heng eut entendu prononcer le nom de Ling-kiang-sioué, sa figure s'épanouit, le sourire brilla dans ses yeux, et, tout hors de lui-même, il battit des mains et trépigna de joie.

Le préfet, témoin de ses transports, lui en demanda la cause. « M. P'ing, lui dit-il, pourquoi ce seul nom vous inspire-t-il cette folle allégresse? »

Yên-pé-hân, voyant que l'affaire allait prendre une mauvaise tournure, répondit pour son ami, et fit au préfet le conte suivant : « Je vais, dit-il, parler sans détours à Votre Excellence : M. P'ing a vu jadis en songe un homme qui lui a dit : « Le ciel vous a destiné pour épouse une « fille de talent de la ville de Weï-yang, nommée Ling-« kiang-sioué. » M. P'ing avait conservé ces paroles au

fond de son cœnr, et malgré les recherches qu'il a faites de tous côtés, il lui avait été impossible de découvrir un magistrat retiré, du nom de Ling; mais hier il a entendu, par hasard, le nom de Ling, le Tchong-chou (secrétaire du palais), et de plus il a appris qu'il possédait une fille d'un rare talent; seulement, ignorant son nom, il conservait encore des doutes. Aujourd'hui que Votre Excellence a daigné lui donner des renseignements clairs et précis, il a reconnu que son rêve n'avait rien d'illusoire; voilà pourquoi il n'a pu modérer le fol élan de sa joie, et a oublié tout à coup les convenances qu'il devait observer devant Votre Excellence.

— Eh bien! dit le préfet, puisqu'il a eu ce songe extraordinaire, il est évident que son mariage était décrété d'avance. Je suis prêt à faire, pour M. P'ing, les premières ouvertures : que vous en semble? »

P'ing-jou-heng, voyant que le préfet parlait de faire lui-même les premières ouvertures, le salua aussitôt jusqu'à terre. « Si Votre Excellence, dit-il, daigne favoriser ce mariage, de ma vie je n'oublierai un si grand bienfait.

— Monsieur, reprit le préfet en souriant, vous n'avez pas besoin de vous inquiéter; je me charge de votre affaire et je me fais fort de la mener à bonne fin. Demain, je donnerai une petite collation. Faites-moi l'honneur, messieurs, de venir causer un instant avec moi, j'aurai sans doute d'heureuses nouvelles à vous apprendre.

— Après avoir reçu cette honorable invitation, dit P'ing-jou-heng, comment oserions-nous y manquer? Seulement, comme vous avez daigné me promettre de vous

intéresser à mon mariage avec mademoiselle Ling[1], j'ose espérer que vous ferez tous vos efforts pour réussir.

— Cela va sans dire, » repartit le préfet.

Après avoir bu encore quelques tasses de thé, les deux amis prirent congé du préfet, qui, malgré les plus vives instances de P'ing-jou-heng, ne consentit à accepter que deux de ses présents.

Laissons-les se retirer tous deux et revenons au préfet. Dès qu'il fut rentré dans son hôtel, il remit sa carte à un domestique et lui ordonna d'aller prendre M. Ling, et de l'amener à la préfecture en disant qu'il avait à lui parler. Ling, se voyant mandé par le préfet, n'aurait osé lui désobéir. Il monta de suite dans une chaise et se fit conduire à son hôtel.

Le préfet, voulant causer avec lui, jugea que la salle de réception n'était pas un lieu convenable, et l'introduisit aussitôt dans sa chambre particulière.

Après les civilités ordinaires, ils s'assirent chacun à la place prescrite. Ling remercia d'abord le préfet des présents qu'il lui avait offerts le jour de sa naissance. « Votre Excellence, dit-il ensuite, a daigné me mander auprès d'elle; j'ignore quelles instructions elle veut bien me donner. »

Le préfet lui exposa en détail le songe que lui avait raconté Yên-pé-hân, les questions de P'ing-jou-heng pour savoir le nom de sa fille et l'intention où il était de la demander en mariage. « Je pense, ajouta-t-il, que votre

1. Littéralement : comme j'ai déjà reçu votre promesse d'*or*. Allusion à Ki-pou, dont on disait que son consentement valait mille pièces d'or. Voyez plus haut, p. 2, note 3.

noble fille est maintenant en âge de s'établir[1]. Quoique dans l'hôtel de Chân on ne l'ait jamais traitée avec dédain, au bout du compte, elle n'a pas une position définitive. Comme c'est par suite d'un songe que ce licencié P'ing vient demander sa main, je suis tenté de voir là un mariage décrété par le ciel. C'est vraiment une heureuse affaire. Ajoutez à cela que M. P'ing est dans la fleur de la jeunesse et qu'il l'emporte sur les autres par les agréments de sa figure et l'éclat de son talent. L'an prochain, au concours du printemps, il obtiendra le titre de Hoeï-youên[2] ou celui de Tchoang-youên[3]. Si votre noble fille a le bonheur de l'avoir pour époux, son talent et son instruction ne seront point perdus. Il m'a chargé, à plusieurs reprises, de vous porter ses propositions; il faut que vous consentiez à sa demande, n'allez pas l'accueillir par un refus.

— Comment oserais-je, répondit Ling, désobéir aux ordres de Votre Excellence? Seulement, comme ma fille se trouve à la capitale, c'est une affaire que je ne saurais conduire tout seul. Si je donnais mon consentement après avoir reçu les présents de noces, et que dans la capitale on l'eût déjà promise à un autre, cela pourrait avoir, des deux côtés, de graves conséquences.

— Ne vous inquiétez pas de cela, reprit le préfet; il est tout à fait impossible que votre honorable fille se marie à la capitale.

1. Littéralement : que par son âge elle est arrivée à l'aiguille de tête (que portent les femmes mariées).

2. Le premier de la promotion des docteurs.

3. Celui des trois premiers docteurs nouvellement élus, que l'empereur élève au rang de *hân-lin*, ou d'académicien.

— Seigneur, repartit Ling, comment Votre Excellence peut-elle décider cela d'avance?

— Puisque le seigneur Chân, dit le préfet, a cherché de tous côtés et qu'il n'a pas encore trouvé un gendre d'un talent extraordinaire, comment aurait-il du temps de reste pour chercher un époux à votre honorable fille? Voilà pourquoi je dis qu'il est absolument impossible que votre fille se marie dans la capitale.

— Le meilleur parti, lui dit Ling, serait d'écrire une lettre et d'engager M. P'ing à aller traiter cette affaire dans la capitale.

— Prenez garde de tout gâter, dit le préfet. Dès que le licencié P'ing aura paru dans la capitale, avec son talent, son instruction et sa figure distinguée, il est fort à craindre que le ministre Chân, dès qu'il l'aura vu, ne se hâte de l'unir à sa propre fille: comment pourrait-il alors échoir en partage à la vôtre? Si vous voulez m'en croire, le mieux est de recevoir tout de suite ses présents de noces, pour l'empêcher de changer de résolution, d'autant plus que, d'après les anciens rites, c'est au père et à la mère qu'il appartient de recevoir les présents de noces. Quand même M. Chân l'aurait promise à un autre, il ne saurait lutter contre vous. Vous ne devez pas, pour rien au monde, manquer un gendre aussi accompli. »

Ling fut charmé des paroles du préfet et consentit de grand cœur. « Je m'en rapporte, dit-il, à Votre Excellence, votre subordonné suivra vos avis de point en point. Seulement, ma fille demeure actuellement dans l'hôtel de Chân. Si demain M. P'ing voulait aller l'épouser, il

serait à craindre qu'il ne pût l'obtenir à l'époque convenue. Il est nécessaire de s'entendre d'avance sur ce point.

— Cette précaution est inutile, reprit le préfet. Si l'on disait que, demeurant dans l'hôtel de Chân, elle ne pourrait échapper à ses mépris, lorsque M. P'ing sera sur le point d'aller la prendre pour épouse, je me charge de tout arranger.

— Cela est fort bien, reprit Ling, mais il y a encore une difficulté. Ma fille m'a dit autrefois : «Peu importe que mon futur époux soit vieux ou jeune, beau ou laid; la seule chose que je demande, c'est qu'il ait du talent et de l'instruction, et qu'il puisse lutter contre moi en vers et en prose. S'il est mon vainqueur, je l'épouserai; mais s'il est vaincu, il peut se dispenser de penser à moi[1].»

Lorsqu'il viendra pour l'épouser, ajouta Ling (si ma fille persiste dans sa résolution et le refuse), j'ose espérer que vous ne m'en voudrez pas.

— Vous pouvez être tranquille, dit le préfet en riant, comme ce licencié est doué d'un talent extraordinaire, il n'a pas à craindre un tel malheur[2]. »

1. Telles sont les paroles que Ling a mises la première fois dans la bouche de sa fille, à propos des prétendants qui pourraient demander sa main (t. I, p. 166, ligne 1 et suivantes). Comme celles qu'il lui attribue, dans ce chapitre XIX, offrent un sens tout à fait opposé, j'ai cru devoir les remplacer par les paroles primitives de Ling-kiang-sioué. Dans l'origine, elle demandait pour époux un lettré qui lui fût supérieur; ici, au contraire, l'auteur lui fait dire qu'elle ne l'accepterait qu'après l'avoir vaincu en concourant avec lui. Le changement que j'ai dû faire pour éviter une contradiction choquante m'a obligé d'ajouter quelques mots entre parenthèses.

2. Le malheur d'être vaincu et de se voir refusé.

Ling s'étant entendu avec le préfet, lui fit ses remercîments et se retira.

Le préfet envoya aussitôt sa carte à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng, et les invita à venir prendre une collation. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui avaient un service à lui demander, se rendirent avec joie à son hôtel. Tout en buvant, le préfet les informa en détail du consentement de M. Ling. P'ing-jou-heng en fut ravi et le remercia à plusieurs reprises. La collation finie, il pria le préfet de choisir un jour heureux et d'offrir lui-même les présents de noces; il convint avec lui de venir prendre son épouse, après avoir obtenu, au concours du printemps prochain, le titre de docteur.

Ling, voyant que le préfet faisait lui-même la demande de mariage, chargea quelqu'un d'aller examiner secrètement P'ing-jou-heng. Ayant appris qu'il était à la fois dans la fleur de la jeunesse et doué d'une figure distinguée, et qu'il pouvait aller de pair avec sa fille, il fut transporté de joie et finit par accepter les présents de noces.

P'ing-jou-heng fut charmé de voir que Ling avait accepté ses présents, et consulta là-dessus avec son ami. « Maintenant que cette affaire est conclue, lui dit-il, je sens que nous ne pourrions rester ici sans inconvénient. » Ils prirent aussitôt congé du préfet, passèrent la rivière Hoaï, et se dirigèrent d'un pas tranquille vers la province de Chân-tong.

Or, Chân-taï et Ling-kiang-sioué, depuis que Tchao-tsong et Tsiên-hong[1] avaient composé en vers avec elles,

1. Ce sont les faux noms qu'avaient adoptés Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng avant de composer avec les deux jeunes filles lettrées.

et avaient échappé à toutes leurs recherches, avaient éprouvé une vive contrariété, et l'importunité fâcheuse de Tchang-în avait mis le comble à leur tristesse. Heureusement qu'elles se consolaient ensemble et abrégeaient ainsi la longueur des jours. Un temps considérable s'était déjà écoulé, lorsque tout à coup la gazette officielle publia un rapport que Tchang, membre du ministère de la magistrature, avait adressé à l'empereur contre Chân-taï. Il disait que « parvenue à l'âge de s'établir, elle re« fusait de choisir un époux et ne voulait point se marier, « afin de se livrer sans frein à ses passions ; qu'elle avait « attiré deux jeunes étudiants nommés Tchao-tsong et « Tsiên-hong, et que sous prétexte de concourir ensemble « pour les vers et la prose, elle les avait introduits furti« vement dans un jardin fleuri, et avait composé avec « eux des stances licencieuses ; qu'on avait saisi quatorze « de ces pièces immorales qui pourraient servir de « preuves. De cette manière, ajoutait-il, elle a déshonoré « le nom de *fille de talent* que Votre Majesté lui a con« féré, et elle a gravement outragé les lois de la morale. « Je supplie notre auguste souverain d'ordonner une en« quête sévère et de châtier son crime. »

A la vue de ce rapport, Chân-taï fut remplie d'indignation. « Tout cela, s'écria-t-elle, est l'œuvre de Tchang-în, qui a voulu se venger par là de l'affront qu'il a reçu avant-hier. » A son tour, elle présenta un rapport à l'empereur pour justifier sa conduite : « Tchang-în, dit-elle, « étant venu demander ma main et n'ayant pu composer « des vers lorsque je l'examinais sur la poésie, eut l'au« dace de monter au pavillon du pied de jade et de cher-

« cher à me séduire. Par suite de cet échec, on lui fit « affront en lui noircissant la figure. Voilà pourquoi il « a calomnié ma conduite. Depuis que vous avez daigné « me conférer un *pied de jade* pour mesurer le talent, « en tout temps, il s'est présenté des hommes dont les « vers étaient plus brillants que solides. MM. Tchao-tsong « et Tsiên-hong ne sont pas les seuls. Heureusement que « mes vers originaux et ceux de Ling-kiang-sioué subsis- « tent encore. Je supplie Votre Majesté de les examiner « avec sa vue pénétrante ; si elle y découvre une seule « expression déshonnête, je subirai volontiers mon châti- « ment ; mais s'il n'en est rien, la calomnie retombera « sur son auteur. »

L'empereur ayant lu les deux rapports, les approuva en ces termes : « Que les coupables cités dans ces rapports « soient conduits dans le palais appelé Wen-hoa-tièn ; on « attendra que je les juge moi-même. Que le tribunal « compétent en soit informé. »

Dès que ce décret fut rendu, comme cette affaire intéressait les lois du mariage, le tribunal des rites envoya des satellites pour arrêter les prévenus. On les trouva tous, à l'exception de Tchao-tsong et de Tsiên-hong, dont on ne put découvrir les traces. Le tribunal des rites ayant échoué dans ses perquisitions, fut obligé d'en informer l'empereur, qui rendit encore un décret ainsi conçu : « Puisque ces hommes existent, comment se fait-il qu'on « ne trouve ni leurs traces, ni leur ombre ? Cherchez-les « avec activité et attendez que je les juge ; qu'on se garde « de les céler et de ne point les dénoncer. »

Le tribunal des rites ayant reçu ce décret sévère, se

vit obligé d'envoyer encore des satellites pour les chercher de tous côtés. Comme, avant cette époque, ils avaient écrit des vers dans le couvent de Tsié-in, et qu'on les disait connus des religieux, on arrêta le bonze Pou-hoeï, et on continua à les chercher partout.

Or, Chân-taï, par suite de l'accusation qu'avait portée contre elle Tchang, président du ministère de la magistrature, se sentait accablée de tristesse. Un jour qu'elle se trouvait avec Ling-kiang-sioué dans l'appartement intérieur, elle lui parla ainsi : «La réputation du talent a toujours excité l'envie des démons et des esprits du ciel et de la terre; il est impossible d'en jouir longtemps. Depuis l'âge de dix ans, j'ai été honorée de la bienveillance de l'empereur; il y a de cela six ans. J'ai tant terrassé d'hommes illustres de l'empire et de lettrés renommés, que je n'en sais pas le nombre. Si je trouvais aujourd'hui un époux distingué, je m'éloignerais d'un pas rapide pour mettre le sceau à ma réputation et conserver ma vertu. Mais, hélas! les hommes de talent sont bien difficiles à rencontrer. La carrière du mariage paraît fermée pour moi. Après avoir attendu de jour en jour et d'année en année, me voilà en butte aux propos du monde!

— Si vous avez mesuré le talent des hommes et composé avec eux, reprit Ling-kiang-sioué, c'était pour obéir aux ordres de l'empereur; on ne pourrait vous reprocher de coupables intrigues[1]. Du reste, dans les vers qu'a-

1. Il y a en chinois : Ce n'est pas la conduite clandestine des mûriers et de Po. C'est-à-dire : « Vous n'avez point imité les femmes méprisables qui jadis entretenaient des intrigues à l'ombre des mû-

vant-hier nous avons composés tour à tour ensemble, il n'y a pas une seule expression déshonnête. Pourquoi le craindriez-vous? Ajoutez à cela que vous avez devant les yeux deux ou trois hommes de talent; vous êtes libre, mademoiselle, de choisir celui qui vous plaît; il n'y a rien de plus aisé. Pourquoi donc vous abandonner ainsi à de cruelles inquiétudes?

— Mademoiselle, reprit Chân-taï, parmi les deux ou trois hommes de talent dont vous parlez, à mon sentiment, il n'y en a pas un seul qui mérite d'être compté.

— Et pourquoi cela? demanda Ling-kiang-sioué.

— Sa Majesté, dit Chân-taï, avait daigné désigner par un décret Yèn-pé-hân, de Song-kiang, et P'ing-jou-heng, de Lo-yang, et me promettre l'un des deux pour époux; c'eût été là un homme de talent. Mais quoiqu'ils aient été plusieurs fois mandés par l'empereur, ils ont obstinément refusé de venir; ils est évident qu'ils n'ont pas un véritable talent. Mais Tchao-tsong et Tsiên-hong sont doués tous deux d'un rare talent et d'une figure distinguée; ils sont dignes des plus grands éloges. Si j'étais assez heureuse pour épouser l'un d'eux, tous mes vœux seraient accomplis. Mais tout à coup sont survenus ces propos calomnieux. Quand même cette affaire se terminerait sans bruit, obligée d'éviter les soupçons, je n'oserais plus consentir à ce mariage; et cependant ce serait là un homme de talent. Il n'y a que ce jeune étudiant que j'ai vu au bas du pavillon qui me plairait complétement; mais semblable à une algue qui flotte à la surface

riers, près de la rivière Po. » Il y a là une allusion à un passage du Livre des rites, chapitre *Yo-ki*.

du vaste océan, il ne fixe ses pas nulle part. Quant aux deux ou trois hommes de talent dont vous parliez tout à l'heure, dites-moi un peu où ils sont maintenant.

— Mademoiselle, reprit Ling-kiang-sioué, comme Tchang-in vous a indignement calomniée, vous en avez ressenti une juste colère. Si vous ne parlez que de ce qui frappe vos yeux, vous avez parfaitement raison. Voici mon humble avis: Vous aurez cette année seize ans; c'est le printemps de la jeunesse, et il s'en faut de beaucoup que vous ayez passé l'âge du mariage [1]. Ce n'est pas tout: Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ont été recommandés ensemble à l'empereur. P'ing-jou-heng est celui en qui j'ai mis ma confiance; d'un autre côté, il est permis de penser que Yên-pé-hân n'est pas dépourvu de talent. S'ils ont refusé de répondre à l'appel impérial pour se rendre au concours, c'est que chaque lettré a ses vues particulières. A la fin, un jour viendra où ils paraîtront avec éclat. Qui vous empêche d'attendre un peu? Quant à Tchao-tsong et à Tsiên-hong, en mesurant leur talent, vous avez obéi au décret de l'empereur, et en composant avec eux, à l'ordre de votre père. Quels soupçons auriez-vous à éviter? Pour ce qui regarde le jeune étudiant que vous avez vu au bas du pavillon, vous l'avez rencontré par un pur hasard, et sans intention. De plus, lorsqu'on choisit un époux vertueux et honorable, on ne fait que se

1. Littéralement : « Et vous ne soupirez pas en voyant les prunes qui sont tombées. » C'est une allusion à une ode du Livre des vers, part. I, sect. IX, ode 9. Là, une jeune fille voit que les prunes sont en grande partie tombées et qu'il n'en reste que peu sur l'arbre. Elle veut dire par là que le temps du mariage est passé pour elle, et qu'il est trop tard d'y songer.

conformer aux excellents préceptes du *Livre des vers*. Dans votre conduite, il n'y a rien eu de clandestin. Si vous vous livrez encore à cette douleur amère, je vais de suite expliquer tout au premier ministre et envoyer à la recherche de ce jeune homme; peut-être que Son Excellence écoutera avec plaisir le vœu de votre cœur. Pourquoi vous consumer de chagrin et vous montrer aussi pusillanime qu'une fille de basse extraction?»

Après avoir entendu ce langage, Chân-taï se sentit transportée de joie. «Mademoiselle, dit-elle, vos sages raisonnements ont dissipé les ténèbres qui offusquaient mon esprit[1]. Seulement, comme j'ignore le nom de l'étudiant que j'ai aperçu au bas du pavillon, et que je n'ai point vu son image en songe, si je veux le chercher ouvertement, sur quels indices m'appuyerai-je?

— Mademoiselle, reprit en riant Ling-kiang-sioué, comment se fait-il qu'ayant montré toute votre vie une rare intelligence, vous en manquiez complétement à cette heure? Bien que vous ne sachiez pas le nom du jeune étudiant, et que vous ne possédiez point son portrait, les vers qu'il a écrits sur le mur ne peuvent-ils pas tenir lieu de nom et de portrait? ne pourriez-vous pas écrire ces vers sur un éventail et l'envoyer vendre dans un marché populeux? Les autres hommes n'y comprendront rien, mais si le jeune étudiant le voit, il sera frappé de surprise et voudra le posséder.»

A ces mots, Chân-taï ne put s'empêcher de battre des mains et de faire éclater son admiration.

1. En chinois : ont écarté les herbes qui remplissaient ma poitrine. Voyez plus haut, p. 200, note 1.

« Mademoiselle, dit-elle, une si rare sagacité et des idées aussi ingénieuses vous viennent vraiment du ciel ; il s'en faut de beaucoup que je vous égale. »

En conséquence, elle prit un éventail doré et y traça les vers que l'étudiant avait écrits sur la muraille; puis elle appela un vieux domestique nommé Thsaï-lao-koûan, qui l'avait servie autrefois dans le *pavillon du pied de jade*, et qui demeurait alors en ville. Voici les instructions qu'elle lui donna : « Comme vous habitez la ville, lui dit-elle, il vous sera aisé de prendre cet éventail et de le porter du matin au soir pour le vendre dans les marchés les plus populeux. S'il se trouve un étudiant qui témoigne sa surprise en voyant les vers qui y sont écrits, vous lui demanderez son nom et son adresse et vous viendrez m'en informer ; mais s'il vous demande mon nom, vous vous garderez bien de le révéler. Vous vous contenterez de répondre que je suis une jeune fille de la famille impériale, qui le cherche pour l'épouser. Si vous réussissez à le découvrir je vous récompenserai généreusement. Vous ferez attention de n'en rien dire devant Son Excellence [1]. » Le vieux domestique partit avec ses instructions.

Or, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng passèrent l'année à voyager tout à leur aise. Dès que le printemps fut venu, ils entrèrent secrètement dans la capitale, cherchèrent une maison calme et retirée et s'y établirent. Chaque jour, fermant leur porte, ils se livraient à l'étude avec ardeur ; ils s'abstenaient de sortir, et n'osaient faire au-

1 C'est-à-dire : devant mon père.

cune visite. Mais dès que Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng eurent obtenu le grade de licencié, et que cette nouvelle eut été publiée dans la capitale, non seulement Wang, le président du concours, et Son Excellence Chân en furent ravis, mais l'empereur lui-même laissa éclater la joie sur sa figure majestueuse [1]. Il fit alors appeler Wang, et lui adressa ainsi ses ordres : « Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng ayant obtenu les premiers rangs au concours de licence, je reconnais que le rapport où vous me les avez présentés n'était point trompeur. S'ils ont refusé d'obéir à mon appel afin de se rendre au concours, on peut dire que ce n'était pas sans raison. »

L'empereur lui donna alors une pièce de soie brodée pour montrer avec éclat qu'il avait su lui présenter des hommes de mérite. Il ajouta : « Dès que ces deux jeunes gens seront arrivés à la capitale, vous aurez soin de les amener de suite et de me les présenter. » Wang remercia l'empereur de ce bienfait, et se retira. Chaque jour, il épiait leur arrivée dans la capitale.

Chân-hien-jîn ayant vu ces nouvelles dans la gazette officielle, s'empressa d'en faire part à Chân-taï et à Ling-kiang-sioué. « Yên-pé-hân, leur dit-il, a obtenu le titre de Kiaï-youèn [2], et P'ing-jou-heng, celui de Ya-koueï [3] ; au premier jour, ils vont sûrement arriver à la capitale; ainsi vous pouvez toutes deux regarder votre mariage comme assuré.

— Mademoiselle, dit Ling-kiang-sioué à Chân-taï,

1. Littéralement : sur sa figure de dragon.
2. Le premier rang sur la liste des licenciés.
3. C'est-à-dire : second coryphée.

qu'en pensez-vous? J'avais dit tout de suite que Yên-pé-hân n'était certainement pas dépourvu de talent, et voilà qu'aujourd'hui il a obtenu le premier rang parmi les licenciés; il est évident que, pour le talent, il l'emporte de beaucoup sur P'ing-jou-heng. »

Laissons les deux amies s'abandonner à une joie secrète, et revenons à Chân-hien-jin qui, avec Wâng, prenait chaque jour des informations sur les deux licenciés sans les voir arriver. Quand le président du concours eut rendu réponse à l'empereur, on répandit le bruit que, se trouvant indisposés, ils étaient allés se promener sur les bords du lac Si-hou pour rétablir leur santé, et qu'ils ne pourraient probablement pas concourir cette année pour le doctorat. Cette nouvelle refroidit tout le monde, et l'on cessa presque de s'informer d'eux. Personne ne se doutait qu'ils se tenaient cachés dans la capitale, et que chaque jour, tranquillement assis dans leur retraite, ils buvaient de temps en temps pour adoucir leurs soucis. P'ing-jou-heng, qui était fiancé avec Ling-kiang-sioué, se réjouissait au fond du cœur et ne s'apercevait point des ennuis de sa solitude; mais Yên-pé-hân se trouvait dans un grand embarras, et ne pouvait se défendre d'un sentiment de tristesse. Ayant écrit sur un éventail les vers de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il passait des journées entières à les lire et à les réciter.

Dès que l'époque du concours fut arrivée, il se rendit secrètement à la capitale avec P'ing-jou-heng; puis ils allèrent se faire inscrire au tribunal des rites et remirent leurs compositions.

Dans ce moment, tous les licenciés de l'empire étaient réunis dans le palais, et un immense concours de monde remplissait la capitale. Une fois inscrits au tribunal des rites et leurs compositions remises, les deux amis se mêlèrent au milieu de la foule et se promenèrent tout à leur aise, de côté et d'autre. Étant arrivés devant le temple du génie qui protége la ville, ils virent tout à coup un vieux domestique qui tenait dans sa main un éventail doré à moitié ouvert, et surmonté d'un bouchon de paille. En le regardant de loin, Yèn-pé-hân y aperçut des caractères qui avaient la légèreté des dragons et la vivacité des serpents [1]; leur élégance était admirable. « Cet éventail est-il à vendre? lui demanda-t-il.

— S'il n'était pas à vendre, répondit le vieillard, pourquoi porterait-il un bouchon de paille? »

Yèn-pé-hân, s'approchant, le prit et y jeta les yeux. S'il ne l'eût pas vu, encore passe; mais dès qu'il eut vu les vers il resta un instant les yeux écarquillés et la bouche béante [2]. Il tira à lui le vieux domestique : « Qui est-ce qui veut vendre cet éventail? » lui demanda-t-il.

Le vieillard fut frappé de l'air étrange de Yèn-pé-hân. « Monsieur, lui dit-il, cet endroit n'est point commode pour causer. Veuillez, je vous prie, me suivre. » Il emmena aussitôt les deux jeunes gens dans un couvent calme et retiré, et s'adressant à Yèn-pé-hân : « Monsieur, lui dit-il, que voyez-vous d'extraordinaire dans cet éven-

1. Il y a en chinois : le vol des dragons et la danse des serpents.

2. Littéralement : il ouvrit les yeux et ne put les fermer; il sortit sa langue et ne put la retirer.

tail pour paraître si étonné? dites-le moi franchement; je vous assure qu'il y a là quelque chose de bon. »

Yên-pé-hân sentit bien au fond de son cœur que c'était la jeune beauté qui le cherchait : il parla donc sans détours. « Les vers que porte cet éventail, répondit-il, sont précisément ceux que j'avais écrits sur le mur d'une *villa* impériale située au midi de la ville, en les adressant à une jeune beauté; mais à peine les avais-je écrits qu'on les effaça avec de la chaux. Quelle est donc la personne qui les a vus et les a copiés sur cet éventail?

— Monsieur, répondit le vieillard, vous ne vous êtes point trompé; ce que vous dites est la vérité même. Ces vers sont en effet ceux que vous avez composés et écrits pour une charmante demoiselle. Comme elle ignorait votre nom et votre demeure, et ne savait où vous faire demander, elle a écrit vos vers sur cet éventail, et m'a chargé d'aller vous chercher de tous côtés. Si je vous ai rencontré aujourd'hui, c'est vraiment un coup du destin. »

Ces paroles causèrent une telle joie à Yên-pé-hân que son âme en fut troublée et qu'il trembla de tous ses membres.

« Puisque cette jeune beauté, dit-il, daigne arrêter ses vues sur moi avec tant d'intérêt, quand je mourrais maintenant, ma vie ne se serait point passée en vain. » Il interrogea alors le vieillard : « Vénérable monsieur, lui demanda-t-il, je vous prierai de me faire connaître le nom de famille, le nom d'enfance et le rang de la belle personne que j'ai vue au haut du pavillon.

— Sa famille n'est pas obscure, répondit le vieillard,

car elle est presque parente de l'empereur. Quant à son nom de famille et à son nom d'enfance, je ne pourrais vous les dire pour le moment. Si vous avez, monsieur, des intentions sincères, veuillez me suivre; vous saurez clairement ce qui vous intéresse.

— Je serais sans doute heureux de vous suivre, dit Yên-pé-hân, mais le concours approche, et je n'oserais m'éloigner. Je ne sais comment faire?

— Puisque vous désirez aller au concours, repri le vieux domestique, le mérite et la réputation sont des choses d'une grande importance; comment oserais-je vous retarder? Dites-moi seulement votre nom et votre adresse; dès que le concours sera terminé, je m'empresserai de venir vous demander. »

Yên-pé-hân réfléchit un instant en lui-même : « Si je vais donner le nom de Tchao-tsong, se dit-il, je crains d'exciter les calomnies de Tchang-in; et d'un autre côté, si je dis que je m'appelle Yên-pé-hân, j'ai peur que mon nom ne circule et ne parvienne aux oreilles de l'empereur. Il lui répondit donc : « Je ne puis non plus vous faire connaître mon nom. Veuillez m'indiquer votre demeure; dès que le concours sera fini, j'irai aussitôt vous demander.

— Si vous venez me demander après le concours, reprit le vieux domestique, il sera encore temps. Seulement ma maîtresse m'a recommandé expressément de vous chercher. Maintenant que je vous ai trouvé, si je ne sais pas votre nom, je n'oserai aller lui rendre compte de ma commission. Ne dois-je pas craindre qu'elle ne m'accuse de mensonge?

— J'ai un moyen, » dit Yên-pé-hân, après un moment de réflexion. Aussitôt, il tira de sa manche l'éventail sur lequel il avait écrit les vers composés par lui sur les rimes de la jeune beauté, et le remit au vieux domestique. « Prenez, dit-il, cet éventail et allez rendre réponse à votre jeune maîtrese; elle ne pourra alors vous taxer de mensonge. Quant à votre éventail, veuillez me le laisser comme un souvenir. »

Le vieux domestique prit l'éventail : « Eh bien! dit-il, voici mon adresse : j'habite la rue de Hou-t'ong, dans la partie orientale de Sou-tchéou. Quand vous viendrez me demander après le concours, vous n'avez qu'à entrer dans la troisième maison de cette rue, et demander Thsaï-lao-kouân; c'est moi-même. Pour cet éventail, puisque vous le désirez, rien ne m'empêche de vous le laisser. »

A ces mots, il remit l'éventail à Yên-pé-hân. «Comme je sais votre adresse, dit celui-ci en le recevant, je n'aurai pas de peine à vous chercher. Retournez-vous-en, et présentez mes respects à votre jeune maîtresse. Dites-lui que l'étudiant qui a écrit des vers sur le mur du jardin est ravi de l'affection qu'elle daigne lui montrer, et qu'après le concours, il viendra sans faute se présenter à sa porte et lui témoigner sa reconnaissance.

— Monsieur, reprit le vieux serviteur, je vais faire votre commission; seulement une fois le concours terminé, gardez-vous, pour rien au monde, de manquer à vos engagements.

— Lorsque je la cherchais, répondit Yên-pé-hân, je craignais encore de ne point la trouver; maintenant que

je l'ai trouvée, comment oserais-je manquer à mes engagements ? »

Après maintes recommandations de part et d'autre, le vieux serviteur s'en retourna, et alla rapporter tous ces détails à sa maîtresse.

Or, P'ing-jou-heng, qui se tenait à côté de son ami, ne put voir ce dénoûment sans se sentir transporté de joie. « La découverte que j'ai faite de Ling-kiang-sioué, lui dit-il, a dépassé toutes mes espérances. Qui aurait prévu que, sans y songer, vous obtiendriez des nouvelles de la jeune beauté que vous aviez vue au haut du pavillon? En vérité c'est une chose ravissante!

— Monsieur, lui dit Yên-pé-hân, pour ce qui regarde votre Ling-kiang-sioué, les présents de noces sont déjà donnés, de sorte que votre mariage est parfaitement sûr. Mais moi, quoique j'aie eu le bonheur d'obtenir ces nouvelles, je trouve cette affaire aussi peu réelle que des fleurs reflétées dans un miroir, ou que la lune qui brille à la surface des eaux. J'ignore ce qu'il en sera.

— Puisque votre jeune beauté, dit P'ing-jou-heng, vous a fait chercher au moyen des vers que vous avez composés, il est évident qu'elle a du cœur ; or, une personne qui a du cœur ne trouve rien d'impossible. Maintenant que nous avons déjà acquis, sans effort [1], du mérite et de la réputation, tout nous sera facile. »

Les deux amis se livrèrent à la joie en attendant l'ouverture du concours [2].

1. Littéralement : (comme) en crachant dans la main.

2. Mot à mot : (le moment) d'entrer dans l'arène (pour obtenir le grade de docteur).

Par suite de ce concours, j'aurai bien des détails à vous apprendre. On voit voler ensemble le sinistre corbeau et la pie d'heureux présage, et tout à coup la carpe aux pures écailles se distingue de la tanche à la robe limoneuse.

Si vous ignorez les événements qui vont se succéder, prêtez-moi un moment d'attention ; je vais vous les conter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

LEURS SUCCÈS SONT PROCLAMÉS [1] ET AMÈNENT UN HEUREUX MARIAGE.

P'ing-jou-heng était ravi de se voir fiancé avec Ling-kiang-sioué, et Yên-pé-hân d'avoir obtenu des nouvelles de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon. Dès que l'époque du concours fut arrivée, ils se présentèrent gaiement dans l'arène et s'acquittèrent de leurs trois compositions, qui étaient aussi brillantes que des pièces de soie brodée. Les deux amis étaient au comble de leurs vœux. Les trois compositions une fois achevées, ils prirent quelques jours de repos. Yên-pé-hân invita alors P'ing-jou-heng à venir chercher avec lui le vieux Thsaï, qui demeurait à Sou-tchéou-fou, dans la rue de Hou-t'ong. Comme à cette époque le concours était fini, ils ne craignaient plus d'être reconnus; ils allèrent donc tout droit dans la principale rue de la ville. A peine étaient-ils arrivés dans la rue de *l'Échiquier*, qu'à leur grande surprise ils se rencontrèrent nez à nez avec Pou-hoëi, le religieux du couvent de Tsié-în. Yên-pé-hân

1. Littéralement : sont annoncés dans le palais impérial.

s'empressa de le saluer en levant les mains : « Où allez-vous, vénérable maître? » lui demanda-t-il.

Dès que Pou-hoëi les eut aperçus, oubliant toutes les convenances, il en saisit un par la main : « Messieurs, leur dit-il, où êtes-vous allés dans ces derniers temps? Vous m'avez fait faire de bien pénibles recherches.

— Et pourquoi nous cherchiez-vous, vénérable maître?» lui dirent d'un air étonné Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng.

« Ce n'est pas que je vous cherchasse pour mon compte, répondit le religieux; c'était Son Excellence Tchang, le président du ministère de la magistrature, qui, vous ayant accusés tous deux, ainsi que mademoiselle Chân, d'avoir composé des vers pour vous provoquer mutuellement au vice, et d'avoir outragé la morale, avait reçu un décret qui lui ordonnait de vous arrêter pour être jugés par l'empereur. Tous les coupables sont sous la main de la justice. Seulement, comme on ne vous avait pas encore trouvés tous deux, jusqu'à ce moment on n'a pas encore prononcé le jugement. Un M. Song ayant dit que vous aviez composé tous deux des vers dans notre couvent, et ce fait ayant été avoué par moi, on envoya des satellites qui me conduisirent comme un criminel, afin que je vous cherchasse de tous les côtés. Il y avait bientôt six mois que je vous cherchais, et mes pieds étaient brisés de fatigue, lorsque enfin j'ai eu le bonheur de vous rencontrer aujourd'hui.

— D'après ce que vous dites, reprit Yèn-pé-hân, nous vous avons causé bien de la peine; mais cette affaire n'est pas très-pressée, d'autant plus qu'elle est déjà loin de nous. Il n'est pas certain que l'empereur nous fasse cher-

cher avec activité. Si vous pouviez vous entendre avec nous et servir nos intérêts, nous ne manquerions pas de vous en récompenser généreusement. Que vous en semble?

— Dès que l'empereur, répondit Pou-hoeï, a lancé du haut de son trône l'ordre de saisir quelqu'un, qui est-ce qui oserait s'entendre avec lui (et prendre ses intérêts)? Cela est tout à fait impossible. »

Les archers qui escortaient le religieux le voyant causer avec ces deux jeunes gens, en soupçonnèrent la cause. Ils arrivèrent ensemble devant eux, et interrogeant Pou-hoeï, lui demandèrent si ces deux jeunes gens étaient Tchao-tsong et Tsiên-hong?

« Justement, justement, » répondit le religieux en faisant des signes de tête.

Sur cette réponse affirmative, les archers prennent des chaînes, et sans avoir aucun égard pour Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, les leur attachent au cou; puis montrant du doigt le religieux, ils l'accablent d'injures : « Chien tondu, lui-dirent-ils, vil coquin qui mérites la mort, voilà des coupables qui ont offensé l'empereur, et au lieu de les arrêter après les avoir reconnus, tu leur parles d'un ton doux et poli. Peut-être que tu veux obtenir d'eux de l'argent pour les laisser échapper. »

Pou-hoeï fut tellement effrayé qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng voulurent s'expliquer avec eux pour les adoucir, mais ils ne purent tenir tête à ces satellites qui, semblables à une troupe de loups et de tigres, les entraînaient à pas précipités. Cependant P'ing-

jou-heng s'efforça encore de leur parler. « Qu'avez-vous besoin, leur dit-il, de nous traiter brutalement? Nous sommes tous deux des licenciés qui venons d'obtenir les premiers rangs ; vous devez nous montrer des égards.

— Les licenciés des premiers rangs, reprirent-ils, ne savent qu'insulter les gens sans emploi, mais ils n'insulteront pas l'empereur. Ne raisonnez pas tant, et tâchez de marcher plus vite. »

Les deux jeunes gens, ne sachant comment faire, se virent obligés de les suivre et de se laisser traîner devant le tribunal des rites.

Les satellites, s'adressant alors aux membres du tribunal : « Voici, dirent-ils, deux coupables, Tchao-tsong et Tsiên-hong, que nous avons arrêtés par ordre de l'empereur.

— Qu'on les dépose en prison, dirent les magistrats, en attendant que demain nous demandions les ordres de Sa Majesté. »

Après avoir reçu cet ordre, les satellites conduisirent les deux jeunes gens en prison et les remirent au geôlier ; puis ils s'en allèrent chacun de leur côté.

Le tribunal des rites voyant que Tchao-tsong et Tsiên-hong étaient sous la main de la justice, en informa Tchang, président du ministère de la magistrature, et Son Excellence Chân, pour qu'ils prissent les mesures nécessaires, en attendant qu'au premier moment on prononçât leur jugement. Le lendemain matin, ils adressèrent à l'empereur un rapport où ils disaient : « Tchao-tsong et Tsiên-hong sont déjà sous la main de la justice ; nous supplions Votre Majesté de fixer le jour de leur jugement. »

L'empereur rendit ce décret : « Puisque les coupables sont tous réunis, il est inutile d'indiquer une époque. Le jour où je me trouverai dans le palais, peu importe que ce soit le matin ou le soir, vous pouvez me présenter votre rapport; je les jugerai de suite. Comme Chân-taï et Ling-kiang-sioué demeurent à une grande distance, je les dispense de venir. »

Dès que le tribunal des rites eut reçu ce décret, il le répandit de tous côtés.

Or l'empereur songeait constamment à choisir des hommes de talent. Le jour où l'on devait publier la liste[1], de grand matin, il se rendit en personne au palais appelé Wên-hoa-tiên, pour y attendre le résultat du concours. Pour obéir à un décret précédent, le tribunal des rites avait fait conduire tous les prévenus dans le palais. Après que tous les magistrats eurent fini d'offrir leurs respects à l'empereur, le président du tribunal des rites sortit des rangs, et se prosternant à ses pieds, lui adressa un rapport ainsi conçu : « Tchang-hia-chi, président du ministère de la magistrature, a accusé, devant Votre Majesté, Chân-taï, fille de Chân-hiên-jin, l'ancien chef du ministère, ainsi que Tchao-tsong et Tsiên-hong, de s'être mutuellement provoqués à la débauche par des discours licencieux. Toutes les personnes compromises sont sous la main de la justice. Avant-hier, vous avez daigné m'adresser ce décret : « *Le jour où je me trouverai dans le palais, présentez-moi votre rapport ; je jugerai de suite* (les coupables) ». Or, comme Votre Majesté

1. La liste du concours.

donne audience aujourd'hui [1], j'ose, conformément à son décret, la supplier de prononcer la sentence.

— Puisque tous les coupables sont réunis, dit l'empereur, qu'on amène d'abord devant moi Tchao-tsōng et Tsiên-hong. »

Le tribunal des rites obéit, et aussitôt le chef de la police amena Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng au bas du vestibule rouge, et leur ordonna de se prosterner la face contre terre.

L'empereur ayant ordonné de les faire monter jusqu'à lui, ils se rendirent devant le trône en s'appuyant sur leurs mains et sur leurs genoux.

Dès que l'empereur eut abaissé ses yeux sur eux, il vit que c'étaient deux jeunes gens dans la fleur de l'âge et doués d'une figure distinguée, qui portaient la cangue et avaient des fers aux pieds et aux mains Il ordonna qu'on les leur ôtât et les interrogea lui-même. « Quel est Tchao-tsong? demanda-t-il.

— C'est moi, votre sujet, répondit Yèn-pé-hân.

— Quel est Tsiên-hong?

— C'est moi, votre sujet, répondit P'ing-jou-heng.

— Chân-taï, reprit l'empereur, à qui j'avais conféré le titre de *fille de talent, éminente en littérature*, est la fille d'un ministre d'État. Comment avez-vous osé tous deux la solliciter au vice par des paroles licencieuses?

— Sire, répondit Yèn-pé-hân, depuis que Votre Majesté a comblé Chân-taï de bienfaits et de marques d'amitié, qu'elle lui a conféré le titre de *fille de talent*, et l'a

1. Littéralement : est venue au balcon du palais.

chargée de *mesurer le talent*, les plus hauts personnages de la cour sont venus lui demander des pièces de poésie, et la plupart des lettrés de l'empire sont venus pour comparer leur talent avec le sien. Tchang-în, le fils de Tchang, membre du ministère de la magistrature, est venu aussi pour tenter l'épreuve. Nous ne sommes donc pas les seuls qui soyons venus concourir avec elle ; dira-t-on que c'était pour la séduire? Si l'on nous en accusait, les vers que nous avons composés dans le premier concours sont encore sous les yeux de Votre Majesté ; nous la supplions humblement de les lire. S'il s'y trouve un seul mot licencieux, nous subirons volontiers notre châtiment. Mais Tchang-în a osé monter de lui-même au *pavillon du pied de jade*, et par ordre de Chân-taï, on l'a couvert de honte en le barbouillant d'encre. C'est un fait que tout le monde sait. N'était-ce pas là une tentative de séduction? C'est nous, au contraire, que le président du ministère de la magistrature a accusés d'avoir voulu la séduire ; on peut dire qu'il a montré une aveugle affection pour son fils. Nous conjurons Votre Majesté de daigner examiner cette affaire dans tous ses détails. »

L'empereur ordonna en conséquence qu'on lui amenât Tchang-în. Dès qu'il fut arrivé en sa présence en rampant sur ses mains, le fils du ciel l'interrogea. « Tchang-în, dit-il, après avoir été couvert de honte pour avoir cherché à séduire Chân-taï, vous avez rejeté sur d'autres votre propre crime, et vous avez excité votre père à présenter un rapport pour tromper son souverain ; c'est une conduite indigne! »

Tchang-în, prosterné devant le trône, n'osait regarder

en haut; mais quand il eut entendu les reproches sévères du fils du ciel, il se vit obligé de lever la tête. Au moment où il allait tâcher de se justifier, il aperçut tout à coup Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng qui étaient agenouillés à côté de lui. « Sire, dit-il, d'une voix émue, je ne pourrais certainement pas me blanchir tout à fait, mais si l'on m'accuse d'avoir employé des moyens de séduction, c'est un crime comparativement léger; permettez-moi de m'expliquer doucement. Ces deux jeunes gens ne sont point réellement Tchao-tsong et Tsiên-hong; ils ont trompé leur prince et ont commis un crime aussi grand que le ciel. Veuillez, Sire, prendre des informations claires et précises et les châtier sévèrement. »

A ces mots, l'empereur éprouva une vive émotion. « Si ces deux jeunes gens, dit-il, ne sont point Tchao-tsong et Tsiên-hong, qui sont-ils donc?

— L'un, répondit Tchang-în, est Yên-pé-hân, de Song-kiang, et l'autre P'ing-jou-heng, de Lo-yang.

— Voilà qui est encore plus extraordinaire, s'écria l'empereur, dont la surprise ne faisait que s'accroître; ne seraient-ce point Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng que Wang-kouèn, le président du concours, m'avait recommandés d'une manière spéciale?

— Sire, répliqua Tchang-în, ce sont justement eux.

— Ce Yên-pé-hân, demanda encore l'empereur, est-il bien celui qui vient d'obtenir, à Nan-king, le premier rang au concours de licence, et P'ing-jou-heng le même qui a acquis la sixième place?

— Sire, répondit Tchang-în, ce sont bien les mêmes. »

L'empereur les interrogea alors. « Est-il vrai, leur

demanda-t-il, que vous êtes Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng?

— Sire, dirent-ils en frappant à plusieurs reprises la terre de leur front, nous avons mérité dix mille morts : nous sommes vraiment Yèn-pé-hân et P'in-jou-heng.

— Puisque c'est vous, reprit l'empereur, pourquoi n'avez-vous pas obéi à mon appel lorsque, sur la présentation du président du concours, je vous ai mandés à la cour en vertu d'un décret? Pourquoi, sous un nom emprunté, êtes-vous allés faire la cour à Chân-taï? Je crains qu'il n'y ait là-dessous quelque intrigue. Dites-moi la vérité, et dispensez-moi de vous punir. »

Les deux jeunes gens frappèrent plusieurs fois la terre de leur front. « Vos humbles sujets, répondirent-ils, étaient dans l'origine deux obscurs étudiants. Comme nous possédions par bonheur quelque talent, le président du concours nous recommanda à Votre Majesté, qui daigna nous mander à la cour. C'était là une de ces heureuses rencontres qu'on ne trouve pas dans toute sa vie. Nous devions sans doute accourir avec empressement, mais nous avions appris que Votre Majesté cherchait des hommes de mérite, dans la conviction que puisqu'une jeune fille comme Chân-taï avait du talent, on devait, à plus forte raison, trouver, parmi les hommes, des talents supérieurs aux siens. Ce fut la cause de ce décret. Nous nous sommes dit, avec un sentiment de crainte : « Si, fiers de la vaine renommée qui nous a fait mander à la cour, nous allons à la capitale pour concourir et que nous ne puissions égaler Chân-taï, ne sera-ce point faire rougir les lettrés et ternir l'honneur de l'État? Voilà pourquoi

nous avons changé nos noms et adopté ceux de Tchao-tsong et de Tsiên-hong. Alors, nous sommes venus secrètement à la capitale pour nous soumettre à l'examen de Chân-taï, que vous avez chargée de *mesurer le talent*. Mais, à notre grande surprise, lorsque nous nous sommes présentés à l'examen, Chân-taï ne s'est point montrée, et elle a ordonné d'abord à deux de ses servantes d'aller (à sa place) concourir avec nous. Les quatorze pièces de vers que vous a présentées Tchang-în sont précisément les poésies composées dans ce concours par nous deux et les deux servantes. Après avoir vu qu'elles avaient pu nous tenir tête, nous avons conçu une si haute idée de Chân-taï, que, sans l'avoir aperçue, nous nous en sommes retournés précipitamment. Au milieu de la route, nous avons rencontré le président du concours, qui nous a vivement exhortés à nous rendre ici. Mais, confus de ne pouvoir égaler Chân-taï, nous vous avons présenté une courte requête où nous exprimions le désir d'aller au concours de licence, afin de cacher notre médiocrité. De plus, Votre Majesté a daigné placer l'un de nous en tête de la liste, et l'autre au sixième rang. C'est un bienfait dont nous ne pourrons jamais vous montrer toute notre reconnaissance. Quand je repasse dans mon esprit tous les motifs de notre conduite passée, je dois dire que si nous avons changé de nom, c'était en réalité pour nous rendre au concours; si nous nous sommes présentés au concours, c'était à cause de l'appel de Votre Majesté; si nous avons éludé cet appel honorable et nous sommes rendus au concours, c'était dans la crainte que la médiocrité de notre talent ne ternît l'honneur de l'État. Quoi-

que notre conduite puisse paraître étrange, nous n'avons pas eu d'autre ambition que de vous seconder un jour dans vos augustes desseins. Si l'on nous accuse de séduction, la vérité est que nous n'avons pas encore vu Chân-taï et que nous n'avons fait la cour qu'à deux servantes. Nous supplions Votre Majesté de daigner examiner notre cause avec ses hautes lumières. »

Dès que l'empereur eut entendu l'exposé de ces raisons, il se sentit transporté de joie. « D'après la conduite que vous avez tenue, leur dit-il, on peut affirmer que vous êtes exempts d'orgueil et d'ambition. C'est une affaire finie. Mais après avoir obtenu les premiers rangs parmi les licenciés, pourquoi ne vous êtes vous pas hâtés d'aller concourir pour le doctorat? J'avais ordonné à Wang, qui vous avait recommandés, de vous amener en ma présence dès que vous seriez arrivés. Pourquoi n'êtes-vous venus qu'aujourd'hui?

— Sire, répondirent-ils, nous savions que le talent est le plus noble instrument des hommes de l'empire, et que rien n'est plus à craindre que l'intrigue. Nous avions eu le bonheur de naître sous un prince éclairé, d'avoir été recommandés par le président du concours, et d'être connus de Votre Majesté; et de plus, nous avions été assez heureux pour réussir au concours de Nan-king. Si nous fussions venus de bonne heure à la capitale, nous aurions infailliblement appelé sur nous l'attention publique. Si, après avoir été admis auprès de Votre Majesté, nous fussions allés au concours et que nous eussions obtenu les premiers rangs, tout le monde n'aurait pas manqué de soupçonner que les juges du concours avaient cherché

à vous complaire. Voilà pourquoi nous avons marché avec une extrême lenteur, et ne sommes entrés qu'au jour prescrit dans la salle du concours. En cas de réussite ou d'insuccès, non-seulement nous n'avions point à rougir, mais notre conduite ne pouvait que faire briller davantage la souveraine justice et l'impartialité parfaite de Votre Majesté. »

Dès que l'empereur eut entendu ces paroles, sa figure auguste s'épanouit de joie. « Tous deux, dit-il, vous avez évité les soupçons et vous vous êtes dépouillés de tout intérêt privé. De tels sentiments méritent les plus grands éloges. Si je ne vous eusse point jugés en personne, je courais le risque de vous punir injustement. » L'empereur appela alors Tchang, le président du ministère de la magistrature, et lui adressa de sevères reprimandes. « Tchang, lui dit-il, quoique les concours littéraires puissent exercer la plus heureuse influence sous le règne d'un empereur vertueux, il faut mesurer ses forces. Le talent de Chân-taï brille depuis longtemps dans tout l'empire. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, bien que recommandés d'une manière spéciale par le président du concours, n'ont cependant pas osé concourir ouvertement avec elle, et ils ont pris chacun un nom supposé pour juger de sa force. Le fils de Votre Excellence, quoique dépourvu d'un talent supérieur, est venu hardiment demander sa main. De plus, il est monté de lui-même au *pavillon du pied de jade*, et a eu l'audace de chercher à la séduire. Comment a-t-il pu manquer à ce point de réserve et de crainte? Lorsqu'il s'en revint après avoir été couvert de honte, il devait se livrer au repentir. Loin de là, il a

excité Votre Excellence à m'importuner par un rapport mensonger pour assouvir sa vengeance. C'est le comble de la méchanceté. Je devrais lui infliger un châtiment rigoureux, mais en considération du zèle et de l'énergie que vous apportez dans vos fonctions, pour cette fois, je veux bien lui faire grâce. »

Tchang-hia-chi, le président du ministère de la magistrature, frappa aussitôt la terre de son front, et après avoir avoué son crime, il remercia l'empereur de sa générosité.

L'empereur se disposait à appeler Chân-hièn-jîn, afin de lui appendre ce qu'il avait fait pour lui choisir un gendre, lorsque soudain on afficha à la porte du palais la liste (des docteurs). Le président du concours l'ayant présentée d'avance à l'empereur, il y jeta les yeux et vit que le premier en tête était Yên-pé-hân, et le second, P'ing-jou-heng. Sa figure majestueuse rayonna de joie.

Dans ce moment, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng étaient encore à genoux, et la tête baissée vers la terre. L'empereur leur ordonna de se lever, et chargea un des officiers qui se tenaient à ses côtés de leur présenter la liste des docteurs.

Ces deux jeunes gens, qui étaient entrés chargés de chaînes dans le palais, et dont Tchang-in venait de révéler le vrai nom, palpitaient d'une crainte secrète, et redoutaient quelque malheur imprévu ; ils étaient loin de songer s'ils avaient obtenu ou non le grade de docteur. Mais lorsqu'ils virent que l'empereur les interrogeait d'un air doux et affable, sans les soumettre à un examen rigoureux, et qu'ils avaient obtenu les deux

premiers rangs, on aurait pu les comparer à de misérables démons qui se verraient tout à coup métamorphosés en dieux. Comment n'auraient-ils pas été au comble de la joie? Soudain, ils se prosternent jusqu'à terre, pour témoigner à l'empereur leur reconnaissance. « Vos augustes bienfaits, dirent-ils, sont si grands et si magnifiques, que le sacrifice de notre vie n'en pourrait payer la dix-millième partie.

— On peut dire de vous, reprit l'empereur, que sans appui ni protection vous avez acquis le rang supérieur auquel vous aspiriez; aujourd'hui, ajouta-t-il, allez terminer vos affaires; un autre jour, je vous inviterai à venir composer devant mon trône avec Chân-taï, pour justifier complétement votre présentation. Maintenant, retirez-vous et allez prendre part au banquet des docteurs[1], afin de faire briller les grandes institutions de l'empire. »

Les deux jeunes gens se retirèrent après avoir remercié l'empereur, et sortirent du palais appelé Wên-hoa-tièn. Mais bientôt une foule d'huissiers et d'employés vinrent remplacer leur vêtement et leur bonnet par ceux de docteur, et sortirent avec eux en leur formant un nombreux cortége.

L'empereur appela ensuite Chân-hièn-jin, et lui parla en ces termes : « Yen-pé-han et P'ing-jou-heng se distinguent tous deux par les avantages de la jeunesse et

1. Littéralement : au banquet de la forêt de Khiong (arbres fabuleux dont les fruits procurent, dit-on, l'immortalité). C'est le banquet auquel on invite les docteurs nouvellement élus. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XXVII, fol. 22.)

l'éclat du talent. Quand j'aurai terminé l'examen qui a lieu dans le palais, je veux vous choisir entre eux un gendre accompli; vous reconnaîtrez alors que je n'ai point méconnu le talent et la réputation de votre fille. »

Chân-hiên-jin remercia l'empereur de ce bienfait en se prosternant jusqu'à terre, et s'étant rendu aussitôt dans son hôtel, il raconta de point en point à Chân-taï tout ce qui venait de se passer. Chân-taï reconnut alors que Tchao-tsong et Tsiên-hong étaient réellement Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng. « Mademoiselle, dit-elle alors à Ling-kiang-sioué, puisque MM. Yên et P'ing ont réussi dans le concours du printemps[1] et que l'empereur a promis lui-même à mon père de choisir parmi eux un gendre, vous épouserez P'ing-jou-heng et moi Yên-pé-hân. Si M. P'ing devient votre époux, on pourra dire que le ciel exauce les vœux des mortels; si M. Yên et M. P'ing, qui ont tous deux un égal mérite, peuvent nous épouser[2], on ne pourra pas s'empêcher de dire que des femmes vertueuses se sont unies à des sages[3]; seulement, je n'oublierai de ma vie la rencontre du jeune homme que j'ai vu au bas du pavillon. Si l'on n'avait pu le découvrir ces jours derniers, j'aurais encore pu m'en détacher; mais je ne pouvais prévoir qu'après l'avoir fait chercher à l'aide des vers qu'il avait écrits sur le mur du jardin, il me prouverait, au moyen des vers composés sur mes

1. Le concours pour obtenir le doctorat.

2. Littéralement : lier les plantes *Sse* et *Lo*. Voyez t. I, p. 206, note 1. Dans ce passage-ci, cette expression s'applique évidemment au mari, tandis que le plus souvent elle se dit de la femme.

3. Il y a ici une allusion à la première ode du Livre des vers, où l'on célèbre l'union de deux époux accomplis.

rimes, qu'il pense tendrement à moi. Il a autant de talent que d'affection : comment pourrait-on l'oublier? Seulement, il m'a promis de venir, aussitôt après le concours, s'informer de mes nouvelles. J'ignore pourquoi, jusqu'à présent, il n'est pas encore venu.

— S'il a promis de venir après le concours, reprit Ling-kiang-sioué, son absence tient sans doute à ce qu'avant le concours, il lui est survenu quelque affaire. Dans ce cas, peut-être a-t-il réussi, peut être a-t-il échoué. Pour avoir différé de venir après le concours, on ne saurait l'accuser d'avoir manqué à ses engagements. Ainsi, mademoiselle, vous devez l'attendre sans inquiétude; je suis sûre que vous recevrez d'excellentes nouvelles. Quant à mon mariage, il est encore loin d'être assuré.

— Et pourquoi cela? demanda Chân-taï.

— Il est fort difficile, répondit Ling-kiang-sioué, de prévoir les choses de ce monde. Quoique je sois informée que M. P'ing a obtenu l'objet de ses vœux[1], il n'est pas sûr qu'il sache que je suis ici. Après de tels succès obtenus dans la fleur de la jeunesse, qui pourrait ne pas l'aimer? Si une autre allait l'obtenir avant moi, qu'y faire?

— Cela n'est pas difficile, lui dit Chân-taï. Je vais en parler à mon père, afin que demain il charge une entremetteuse officielle d'aller traiter ce mariage. Cette affaire est mille fois sûre; il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Cette idée est excellente, lui dit Ling-kiang-sioué. »

Après que Chân-taï eut informé son père de cette af-

1. C'est-à-dire : a reçu le grade de docteur.

faire, il chargea sur-le-champ une entremetteuse d'aller traiter ce mariage. Dès que l'entremetteuse se fut acquittée de sa commission, elle vint lui en rendre compte en ces termes : « Je remercie Son Excellence, a dit M. P'ing, de la bienveillance qu'il daigne me montrer et de l'honorable union qu'il me promet[1]. Dès le commencement, c'était là l'objet de mes espérances jusqu'ici déçues; c'était là le vœu de ma vie entière. Seulement je m'affligeais de la malignité du sort. En passant dernièrement par Yang-tchéou, j'avais fait par hasard une heureuse rencontre, et j'avais déjà donné aux parents les présents de noces. Je suis bien coupable d'avoir désobéi à ses ordres. Après l'examen qui doit avoir lieu dans le palais, qu'il me permette de me présenter à sa porte et de demander mon châtiment. »

Chân-hiên-jîn ayant reçu cette réponse, en informa Ling-kiang-sioué. Elle devint muette de colère et ne put articuler un seul mot. Elle sentit ses membres brisés, et s'abandonna en silence à toute l'amertume de sa douleur[2].

La nature ne nous a point faits pour vivre dans la solitude et le silence.

1. Littéralement : de ce qu'il a promis de lier Tchou et Tch'in. Dans le district de Fong-hien, dépendant de l'arrondissement de Siu-tcheou, il y avait un village où deux familles, l'une appelée Tchou et l'autre Tch'in, se mariaient constamment entre elles. De là est venue la locution « lier Tchou et Tch'in, » pour dire « marier deux personnes ensemble. »

2. Ling-kiang-sioué croyait P'ing-jou-heng infidèle, et ignorait que pour l'épouser il eût déjà donné à son père les présents de noces. Voyez chap. XIX, p. 239, ligne 20.

La supériorité du talent et les affections du cœur prennent leur source dans la nature.
La beauté se marie au talent, et le talent à la beauté.
Qui pourrait arrêter la nature et étouffer les sentiments?

Laissons Ling-kiang-sioué se livrer à ses chagrins secrets dans l'appartement intérieur, et revenons à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng, qui, après avoir réussi[1] au concours, avaient été envoyés, grâce à la bienveillance de l'empereur, au banquet de Khiong-lin[2]. Ce festin terminé, ils s'en retournèrent dans leur hôtel. Ils étaient au comble de la joie. Mais comme Yên-pé-hân n'avait pas encore été s'informer de la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, il croyait avoir manqué à ses engagements, et en éprouvait une vive contrariété. Il aurait voulu trouver un moment de loisir pour aller demander de ses nouvelles, mais il lui fallait se présenter devant l'empereur pour le remercier de ses bienfaits, rendre visite au président du concours et aux examinateurs, et saluer ses condisciples de la même promotion. Il était accablé d'une multitude de devoirs et ne pouvait trouver un moment de loisir. Il désirait aller furtivement s'informer d'elle; mais il n'avait plus la liberté de ses mouvements comme auparavant, lorsqu'il n'était qu'un simple bachelier. Maintenant, des huissiers et des employés étaient constamment à ses talons, de sorte qu'il n'avait pas un instant de libre. Il attendit jusqu'au soir, et dès que les gens qui l'accompagnaient furent partis, il ordonna à un domestique de porter devant lui une petite lanterne, et

1. C'est-à-dire : après avoir obtenu le grade de *Thsin-sse* (docteur).
2. Ce mot a déjà été expliqué plus haut, p. 268, note 1.

sortant furtivement, il alla à Sou-tchéou-fou, dans la rue de Hou-t'ong, pour prendre des informations. Heureusement que le vieux Thsaï, étant connu de tout le monde, il le trouva dès la première demande. Or, le vieux Thsaï l'attendait de jour en jour, par ordre de mademoiselle Chân. A peine eut-il vu que Yèn-pé-Hân venait le demander, il fut aussi enchanté que s'il eût trouvé un trésor. « Monsieur, lui dit-il, vous aviez bien promis de venir de suite après le concours ; comment se fait-il que vous n'arriviez qu'aujourd'hui? Je vous ai attendu avec une pénible impatience.

— Après le concours, dit Yèn-pé-hân, j'étais parti pour aller vous demander, mais, en route, j'ai éprouvé un fâcheux contre-temps qui m'a empêché de venir plus tôt ; je vous parlerai sans détours : Quand la liste fut publiée, comme j'avais obtenu le grade de docteur, je fus obligé de courir chaque jour pour faire des visites, de sorte que je ne pus trouver un moment de loisir. Mais craignant que votre jeune maîtresse ne m'accusât d'avoir manqué à mes engagements, j'ai profité de la nuit pour venir vous trouver. Allez présenter mes hommages à votre maîtresse, et puisqu'elle a daigné me montrer de l'affection, priez-la de se tranquilliser et de m'attendre quelque temps. Dès que j'aurai passé l'*examen du palais* [1] et que mes devoirs publics me laisseront un peu de loisir, je viendrai, sans faute, vous trouver. Après les négociations requises, je demanderai sa main pour former une union qui puisse durer cent ans.

1. L'examen que passent les docteurs pour entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

— Ainsi donc, reprit le vieux Thsaï, vous êtes accablé d'affaires par suite du grade que vous avez obtenu. Puisqu'il en est ainsi, je vais aller tout de suite rendre réponse à mademoiselle ; mais, je vous en conjure, n'allez pas manquer de parole.

— Si j'avais voulu manquer de parole, dit Yên-pé-hân, je ne serais point venu aujourd'hui. Vous pouvez être tranquille là-dessus.

— Vous avez raison, dit le vieux domestique ; maintenant que j'ai l'esprit en repos, je vais attendre ici l'heureuse nouvelle de votre succès. »

Yên-pé-hân adressa des recommandations claires et précises au vieux domestique, puis il revint à son hôtel et raconta toute cette affaire à P'ing-jou-heng. « Maintenant, dit-il, nous avons acquis du mérite, et notre réputation est faite. De plus, vous êtes fiancé avec Ling-kiang-sioué, et moi-même j'ai retrouvé la jeune beauté que j'avais vue au haut du pavillon. On peut dire que nous avons obtenu le plus grand bonheur qui soit au monde.

— Notre mariage est aux trois quarts assuré, reprit P'ing-jou-heng, et nous ne pouvons plus craindre de le voir échouer. »

Les deux amis continuèrent à causer gaiement et firent éclater leurs transports de joie. Au bout de quelques jours, l'examen du palais fut terminé. Le jour où l'on devait proclamer les noms des vainqueurs, l'empereur se rendit dans la salle d'audience. Tous les magistrats étaient déjà rassemblés, et trois cents docteurs, se pressant en foule, étaient agenouillés au bas du vestibule

rouge. Avec son pinceau impérial, (le fils du ciel) désigna Yên-pé-hân comme Tchoang-youên[1] et P'ing-jou-heng comme Thân-hoa[2], et leur donna à chacun trois tasses du vin impérial, ainsi que des fleurs et des rubans de soie rouge pour orner leurs cheveux. Ensuite, ils se rendirent à l'Académie des Hân-lîn pour y remplir la charge de Siéou-tchouên (historiographe) et de Piên-siéou[3] (réviseur). Aussitôt qu'ils furent entrés en fonctions, l'empereur rendit un décret par lequel il ordonnait de les promener dans la ville, pendant trois jours, au milieu d'un pompeux cortége. Quelque temps après, il appela en sa présence Wang-kouên, le principal du collége de Nan-king. « Précédemment, lui dit-il, vous m'avez recommandé d'une manière spéciale Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, comme doués d'un rare talent. Aujourd'hui, en effet, ils viennent d'obtenir les premiers rangs parmi les docteurs; votre présentation se trouve justifiée. Je vous élève d'un grade, pour vous signaler avec éclat comme ayant réussi à me présenter des hommes de talent. »

Wang-kouên se prosterna à ses pieds pour le remercier de ce bienfait. L'empereur ajouta : « Si je vous ai chargé anciennement de chercher des hommes d'un mérite extraordinaire, c'était parce que Chân, l'un de mes ministres, avait une fille nommée Chân-taï, et une fille adoptive, appelée Ling-kiang-sioué, qui effaçaient leur

1. Celui des docteurs qui doit entrer au premier rang dans l'Académie des Hân-lîn.

2. Celui des docteurs qui doit entrer au troisième rang dans l'Académie des Hân-lîn.

3. La première de ces charges échut à Yên-pé-hân, et la seconde à P'ing-jou-heng.

siècle par l'éclat de leur talent. Je m'étais dit : S'il se trouve des talents extraordinaires parmi les femmes, serait-il possible qu'on n'en rencontrât pas parmi les hommes? Voilà pourquoi je vous ai donné cette mission. Aujourd'hui, j'ai trouvé en effet Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng qui répondent pleinement à ma demande. A mon sentiment, comme dans le monde les personnes de talent sont extrêmement rares, lorsque l'empereur a le bonheur d'en trouver, c'est un devoir pour lui de les combler de marques d'estime et d'affection. Les quatre personnes de talent que j'ai devant les yeux se composent justement de deux jeunes gens et de deux jeunes filles; de plus, elles sont dans la fleur de l'âge et ne sont pas encore mariées. En conséquence je veux présider moi-même à leur union. Je donnerai Yèn-pé-hân, le Tchoang-youên [1], à la propre fille de Chân, l'un de mes ministres, et P'ing-jou-heng, le Thân-hoa, à sa fille adoptive. De cette manière, le talent et la beauté seront heureusement assortis, et serviront à faire briller l'influence des saintes institutions de l'empire. Je vous charge spécialement du rôle d'entremetteur officiel, pour que, en vertu de mes décrets, vous alliez cimenter l'union de deux familles. »

Wang-kouèn se prosterna jusqu'à terre : « Sire, dit-il avec l'accent de l'admiration, si Votre Majesté montre tant d'affection pour le talent, on peut vous comparer au ciel et à la terre, qui sont le père et la mère des hommes. Non-seulement ces quatre sujets de Votre Majesté seront

1. Les expressions *tchoang-youên* et *thân-hoa* ont été expliquées plus haut, p. 275, notes 1 et 2.

reconnaissants d'un tel bienfait, mais tous les hommes de talent que possède l'empire sauront montrer une nouvelle ardeur. » A ces mots, il remercia l'empereur de sa bienveillance et se retira. « Notre auguste empereur, se dit-il en lui-même, m'a conféré le rôle d'entremetteur. Si j'allais leur parler séparément, il serait à craindre que chacun de son côté ne m'opposât un refus, et que tous mes efforts ne fussent inutiles. Comme j'agis en vertu d'un décret impérial, le mieux est de préparer un banquet et de les y inviter. Dès que les deux parties seront réunies dans la même salle, je proclamerai alors les ordres du souverain: qui est-ce qui oserait y désobéir? »

Sa résolution une fois arrêtée, il choisit un jour heureux et adressa à chaque personne des cartes d'invitation. Il chargea en outre le messager d'ajouter : « Ce n'est point un banquet particulier; comme on doit y traiter une affaire importante en vertu d'un décret impérial, vous ne pouvez vous dispenser de venir. »

Au jour convenu, Chân-hiên-jîn, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng arrivèrent successivement. Wang-kouên alla les recevoir et les fit entrer. Après les civilités accoutumées, chacun causa de choses et d'autres. Wang-kouên les invita de suite à se mettre à table. Chân-hiên-jîn s'assit du côté de l'orient, à la place qui appartenait à un premier ministre, et Wang-kouên se mit en face de lui, du côté de l'occident. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng allèrent s'asseoir plus bas, à la place qui convenait aux hôtes.

Dès que chacun eut bu trois tasses de vin, Wang-kouên prit la parole : « Si aujourd'hui, dit-il, j'ai invité

à dîner S. Exc. le premier ministre, Yên-pé-hân, le Tchoang-youèn, et P'ing-jou-heng, le Thân-hoa, en voici le motif : Hier, Sa Majesté a daigné m'appeler en sa présence et m'a donné ses ordres en ces termes : « Il est difficile de trouver des hommes de talent, et l'on ne doit « les marier qu'à des personnes qui puissent aller de pair « avec eux. S. Exc. Chân, le premier ministre, a deux « filles d'un talent extraordinaire ; on peut dire en vérité « que c'est le ciel qui les a formées. Dans le dernier con- « cours, nous voyons que le Tchang-youèn et le Thân- « hoa se sont illustrés par l'éclat de leur talent. Ils sont « décidément descendus de la montagne sacrée [1]. Comme « ils sont à peu près du même âge et se ressemblent par « les agréments extérieurs, on peut dire que des femmes « vertueuses et des sages accomplis se trouvent rassem- « blés à la même époque. » Si on ne les unissait pas par un heureux mariage, pour mettre en lumière les influences salutaires (que célèbrent les odes) Kouan-tsiu [2] et Thao-yao [3], on ne pourrait faire éclater la vive affection que l'empereur porte au talent. Voilà pourquoi Sa Majesté m'a chargé, par un décret spécial, de prendre le manche de la cognée [4] afin d'unir deux familles. C'est

1. Comme s'il disait : « Ils ont décidément une origine divine. » Il y a ici une allusion au passage suivant de l'ode *Song-kao*, du Livre des vers (liv. III, sect. III, ode 5) : « L'esprit de la montagne sacrée est descendu, et il a donné naissance aux princes Fou et Chin. » Ces deux hommes étaient parents de l'empereur Siouên-wang, de la dynastie des Tcheou.

2. Livre des vers, liv. I, sect. I, ode 1. Cette ode et la suivante sont relatives au mariage.

3. Livre des vers, liv. II, sect. II, ode 6.

4. C'est-à-dire : de remplir le rôle d'entremetteur de mariage. Il

pourquoi j'ai osé vous inviter à dîner pour vous faire connaître les ordres de l'empereur. S. Exc. le premier ministre, le Tchoang-youèn et le Thân-hoa, doivent, suivant les rites, obéir à sa volonté suprême et le remercier de ses bienfaits.

— Comment oserais-je, dit Chân-hièn-jin, désobéir à son auguste décret? Mais je dirai que si une personne issue d'une vieille famille devait épouser un homme nouvellement anobli, elle ne pourrait s'empêcher de rougir de son indignité. »

Yên-pé-hân, au fond de son cœur, avait bien envie de refuser, mais, dans le moment, il ne put ouvrir la bouche. P'ing-jou-heng éprouvait lui-même un embarras sérieux. Il salua alors Chân-hièn-jin à plusieurs reprises, et lui dit : « Non-seulement je n'oserais refuser cet immense bienfait de l'empereur, mais je n'oserais même désobéir aux ordres imposants de mon vénérable et gracieux maître [1]. D'autant plus que si je réussissais à me marier, par la faveur de Son Excellence Chân [2], le premier ministre, qui est aussi élevé que le mont Thaï-chân, ce serait un bonheur sans pareil. Mais, hélas ! par suite de ma malheureuse destinée, je suis déjà fiancé avec une fille d'une famille obscure [3]. Comme cette affaire intéresse

y a ici une allusion à une ode du Livre des vers (liv. I, sect. xv, ode 5) qui commence ainsi : « Comment coupe-t-on le bois pour faire un manche de cognée? Cela ne se peut faire sans cognée. Comment prend-on une épouse? Cela ne se peut faire sans un entremetteur ou une entremetteuse de mariage.

1. C'est-à-dire : du président du concours.

2. C'est-à-dire : s'il me faisait épouser sa fille adoptive.

3. Littéralement : j'ai déjà les fiançailles du marc (de grains distillés) et de la balle de riz. Voyez *Thsao-kang* dans l'index chinois.

la morale publique, j'ose espérer que mon vénérable maître voudra bien demander les ordres de l'empereur.

— Monsieur le Thân-hoa, dit Wang-kouèn, vous êtes dans l'erreur. C'est une bagatelle que d'observer les devoirs du vulgaire, mais obéir aux lois paternelles du souverain, voilà ce qu'on appelle une affaire d'une haute importance. Qui ne voit la futilité de l'une et la gravité de l'autre? Pourrait-on être assez téméraire pour refuser?

— Quand un mari ou une épouse d'une condition obscure, dit P'ing-jou-heng, sont restés fidèles à la foi conjugale, l'empereur leur accorde des honneurs publics. C'est moins pour leur donner un témoignage d'estime que pour fortifier les liens de la famille. Quant à la promesse de mariage que j'ai donnée, si vous disiez que c'est pour votre disciple une obligation futile et sans importance, vous conviendrez du moins que les lois sociales établies par l'empereur sont graves et imposantes. J'ose encore espérer que mon vénérable maître sollicitera Sa Majesté en ma faveur, et la fera revenir sur sa décision.

— Dans toutes les affaires, repartit Wang-kouèn, s'il y a des devoirs réguliers, il y a aussi des devoirs de circonstance. Obéir aux rites est un devoir régulier; obéir au prince est un devoir de circonstance. Il y a des actes sérieux, il y a aussi des actes de pure cérémonie. Epouser une femme est un acte sérieux, mais donner des présents de noces, c'est un acte de pure cérémonie. Vous ne devez pas, mon honorable ami, persister dans vos refus. »

Chân-hiên-jin, témoin de leur discussion, crut devoir prendre la parole. « S. Exc. Wang, dit-il, veut obéir aux ordres du souverain; c'est sans doute très-convenable, et,

d'un autre côté, M. P'ing, le Thân-hoa, veut absolument observer les rites, on ne saurait l'en blâmer; si vous m'en croyez, il faudrait consulter l'empereur sur ce double devoir, et alors on aurait une décision péremptoire. »

Wang-kouèn et P'ing-jou-heng l'approuvèrent d'une voix unanime. « Demain matin, dirent-ils, nous nous rendrons ensemble au palais, et nous demanderons les ordres de Sa Majesté. »

En apprenant cette résolution, Yên-pé-hân s'adressa au président du concours. « Votre disciple, dit-il, a aussi une affaire secrète. J'ose supplier mon vénérable maître de la joindre à sa requête.

— Le Thân-hoa [1], dit Wang-kouèn, ayant déjà offert des présents de noces, on peut encore en parler ouvertement; mais pourquoi révéler l'affaire secrète du Tchoang-youên [2] et l'exposer à l'empereur? Sur ce point, il me serait décidément difficile d'obéir à vos instructions. » Yên-pé-hân n'osa plus ouvrir la bouche.

Après avoir encore bu ensemble quelques tasses de vin, ils s'en allèrent chacun de leur côté. Le lendemain matin, Wang kouèn et P'ing-jou-heng se rendirent au palais et se présentèrent devant l'empereur.

Or, Téou-kouë-i, préfet de Yang-tchéou, ayant appris que P'ing-jou-heng avait obtenu le titre de Ya-kouei et celui de Thân-hoa, se hâta d'en informer M. Ling, surnommé Ta-bou (le richard), et l'invita à prévenir promptement sa fille qu'il lui avait choisi un époux. Comme il avait rempli pendant quatre ans, à Yang-tchéou, les fonc-

1. C'est-à-dire : P'ing-jou-heng.
2. C'est-à-dire : de Yên-pé-hân.

tions de préfet, il était obligé d'aller lui-même à la capitale pour obtenir de rentrer dans sa charge. En conséquence, après avoir demandé l'autorisation de présenter lui-même sa requête, il partit promptement avec Ling-ta-hou pour la capitale.

Dès qu'ils y furent arrivés, Ling alla tout droit à l'hôtel de Chân-hiên-jin pour voir sa fille. Justement, le préfet Téou-koué-i, qui était allé ce jour-là présenter ses hommages à l'empereur, rencontra brusquement P'ing-jou-heng dans la salle d'audience. P'ing-jou-heng l'ayant subitement reconnu, en fut transporté de joie. « Respectable Téou, lui dit-il, depuis quand êtes-vous arrivé à la capitale? Vous venez on ne peut plus à propos. Vous me servirez de témoin. »

A ces mots, il le conduisit chez Wang-kouên, et dès qu'ils furent en présence : « Votre disciple, dit-il, a eu S. Exc. Téou pour entremetteur de son mariage.

— Monsieur le Thân-hoa, demanda vivement le préfet, après avoir obtenu au concours un rang très-honorable, pourquoi parlez-vous subitement du manche de la cognée [1] ? »

— Sa Majesté, dit P'ing-jou-heng, a daigné me donner une épouse, et comme j'ai déjà offert des présents de noces (pour obtenir la main d'une autre personne), je désirerais être admis en présence de l'empereur, et solliciter la permission de refuser. Aujourd'hui, je craignais que, faute de preuves, Sa Majesté ne voulût point me croire. Par bonheur pour moi, Votre

1. C'est-à-dire : d'un entremetteur de mariage. Voyez plus haut, p. 278, note 4.

Excellence vient d'arriver: ne sera-t-elle pas un témoin irrécusable?

— Puisqu'il en est ainsi, dit le préfet, attendez le moment de l'audience impériale; je me ferai un devoir de lui présenter un fidèle rapport.

— Monsieur le Thân-hoa, ajouta Wang-kouèn, vous êtes libre sans doute de persister dans votre refus, mais je regretterais de vous voir méconnaître la vive affection que l'empereur porte aux hommes de talent.

— Je demanderai à S. Exc. Wang, répliqua le préfet Téou, de quelle manière Sa Majesté a montré l'affection qu'elle porte aux hommes de talent?

— Comme Sa Majesté était charmée du talent du Thân-hoa [1] et de celui de la noble fille de S. Exc. Chân, l'un de ses ministres, il a eu le désir de marier le talent avec le talent. C'était là une marque de pure bienveillance, et il ne songe nullement à le contraindre. Si donc M. le Thân-hoa s'obstine à refuser, ne sera-ce pas méconnaître ses gracieuses intentions? »

A ces mots, le préfet Téou fut frappé d'étonnement. « L'épouse que Sa Majesté destine au Thân-hoa, demanda-t-il, ne serait-ce pas Chân-taï, la fille de Chân, l'un des membres du cabinet?

— Ce n'est pas elle, répondit Wang-kouèn; c'est mademoiselle Ling, sa fille adoptive.

— Si c'est en effet mademoiselle Ling, sa fille adoptive, reprit le préfet en riant, S. Exc. Wang et M. le Thân-hoa n'ont pas besoin de discuter ensemble, et il

1. C'est-à-dire: de P'ing-jou-heng.

n'est plus nécessaire de voir l'empereur. Retournez chez vous, et ne songez qu'à préparer la coupe nuptiale[1]. Précédemment, j'avais été pour vous un entremetteur privé; aujourd'hui, je serai un entremetteur officiel. »

Wang-kouèn ne fut pas moins surpris que P'ing-jou-heng. « Si Sa Majesté, dit-celui-ci, m'a donné une épouse, comme de mon côté je me suis fiancé avec une autre, cela fait deux; pourquoi dites-vous que nous n'avons plus besoin de discuter?

— L'épouse donnée par Sa Majesté, dit Wang-kouèn, est celle dont nous parlons, et c'est précisément avec elle que le Thân-hoa a été fiancé; au bout du compte ces deux épouses n'en font qu'une. Qu'aurait-on besoin de discuter? Si vous me demandez, monsieur le Thân-hoa, quelle est la fille adoptive de S. Exc. Chân, — c'est Ling-kiang-sioué. »

P'ing-jou-heng fut rempli d'étonnement et de joie. « Ling-kiang-sioué, dit-il, demeurait dans la ville de Yang-tchéou; comment se fait-il qu'elle soit devenue la fille adoptive de S. Exc. Chan?

— Ce serait trop long à raconter, répondit le préfet, et je ne pourrais en quelques instants achever mon récit. Je vous dirai seulement que votre honorable beau-père ayant appris que vous aviez obtenu le glorieux titre de Thân-hoa, a craint que sa fille ne voulût se marier avec un autre; et, en conséquence, il est accouru avec moi à la capitale. Hier, il s'est rendu dans l'hôtel de S. Exc. Chân pour en instruire Ling-kiang-sioué. »

1. C'est-à-dire : à faire les préparatifs du mariage.

Après avoir entendu ces détails, Wang-kouên et P'ing-jou-heng furent transportés de joie. « Seigneur, dirent-ils au préfet, si nous n'avions pas eu le bonheur de rencontrer Votre Excellence et d'apprendre clairement de sa bouche le fond de cette affaire, nous serions encore comme dans un songe, et nous nous serions livrés à d'interminables discussions.

— Il est inutile de revenir là-dessus, reprit le préfet; veuillez, messieurs, vous en retourner. Aussitôt que j'aurai présenté mes hommages à l'empereur, je viendrai vous offrir mes félicitations. »

A ces mots, Wang-kouên et P'ing-jou-heng s'en retournèrent les premiers. Laissons-les pour le moment, et revenons à Ling-ta-hou. Une fois arrivé à la capitale, il s'informa de la demeure de Chân-hiên-jîn, et, sortant le soir même de la ville, il courut en toute hâte à la *villa* impériale pour lui rendre visite.

Dès que Chân-hiên-jîn eut appris l'arrivée du père de Ling-kiang-sioué, il s'empressa d'aller le recevoir, l'introduisit dans le salon de derrière, et lui présenta ses civilités. Ling le salua à plusieurs reprises, et le remercia d'avoir bien voulu nourrir (adopter) sa fille. Chân-hiên-jîn le retint d'abord pour boire avec lui, puis il fit inviter Ling-kiang-sioué à venir saluer son père.

Après avoir reçu les révérences de sa fille, Ling lui parla en ces termes : « Peut-être ne serais-je pas encore venu, mais comme dans ton intérêt j'ai consenti à une flatteuse demande de mariage, j'ai craint que d'un jour à l'autre tu ne voulusses prendre un époux ; voilà pourquoi je me suis empressé de venir t'en informer.

— Mon père, dit Ling-kiang-sioué, comment pouvez-vous conduire les affaires avec une telle légèreté? Si vous vouliez promettre ma main à quelqu'un, pourquoi ne pas m'en avoir prévenue plus tôt? Déjà, dans cette ville-ci, l'empereur a daigné me donner un autre époux; il faut, mon père, que vous congédiiez votre futur gendre. »

Dès que Ling eut appris que Sa Majesté avait daigné choisir un autre époux pour sa fille, il aurait voulu répondre, mais il fut saisi de crainte et resta quelque temps interdit. « Votre père, lui dit-il, a déjà reçu ses présents de noces: comment voulez-vous que je le congédie?

— Si vous ne le congédiez pas, reprit Ling-kiang-sioué, faudra-t-il congédier celui que m'a choisi l'empereur?

— Si c'était un homme du peuple, répondit Ling, il serait facile de le congédier, mais c'est un nouveau docteur nommé par Sa Majesté, et de plus c'est le préfet de Yang-tchéou qui a rempli les fonctions d'entremetteur. Comment voulez-vous que j'en ouvre la bouche?

— Toutes ces raisons sont inutiles, reprit Ling-kiang-sioué; un docteur ou un préfet pourraient-ils l'emporter sur notre auguste empereur? »

A ces mots, Ling-ta-hou garda le silence, et, fronçant le sourcil, il laissa échapper de longs soupirs. Il n'osa pas même boire une goutte de vin.

Chân-hiên-jin, voyant sa douleur : « Cher monsieur [1],

1. En chinois : *thsin-ong*, expression par laquelle les parents des enfants mariés se désignent mutuellement. Elle n'a point d'équivalent en français. *Thsin* veut dire parent, et *ong* est un terme de respect qu'on adresse à un homme âgé.

lui dit-il, qu'avez-vous besoin de vous affliger? Heureusement que le jeune homme à qui l'empereur veut donner une épouse est déjà fiancé avec une autre. Demain matin, il faut vous présenter devant l'empereur et lui demander la permission de refuser. S'il approuve votre refus, ce sera, pour les deux parties, un grand sujet de joie. Mais je vous demanderai, mon cher monsieur, quel est celui dont vous avez reçu les présents?

— Votre serviteur, répondit Ling, n'aurait pas osé prendre cela sur lui, mais il n'a pu résister aux paroles captieuses du préfet Téou. Il me dit que c'était un homme de talent qui jouissait d'une brillante réputation, qu'au concours de licence il venait d'obtenir le titre de Ya-koueï[1]; qu'en allant concourir, à la capitale, pour le doctorat, s'il n'était pas nommé Hoeï-youèn[2], il arriverait infailliblement au rang de Tchoang-youèn[3]. Il m'en dit tant, que, séduit par ses belles paroles, j'acceptai les présents de noces.

— S'il vient d'obtenir le grade de docteur, reprit Chân-hièn-jîn, il est évident que le préfet ne vous a point trompé.

—En effet, dit Ling-ta-hou, il a obtenu le premier rang parmi les docteurs, et, de plus, au concours qui a eu lieu dans le palais, il a reçu le titre de Thân-hoa[4]. Mais

1. C'est-à-dire: le second coryphée. Voyez, p. 224, note 2, le double sens du mot *Koueï*.

2. Le premier de la promotion des docteurs.

3. Celui des premiers docteurs que l'empereur choisit pour entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

4. Le troisième de la liste des docteurs que l'empereur fait entrer dans l'Académie des Hân-lîn.

bien que le préfet ne m'ait point trompé, tous ses artifices ont fait échouer mon projet, de sorte que maintenant je ne sais plus quel parti prendre. »

A ces mots, Chân-hiên-jin éprouva une vive émotion. « S'il s'agit, dit-il, de celui qui a obtenu les titres de Hoeï-youên et de Thân-hoa, ce serait P'ing-jou-heng.

— C'est justement lui, répondit Ling le richard. »

En entendant ces paroles, Chân-hiên-jin regarda Ling-kiang-sioué, et riant aux éclats : « Quelle merveille! quelle merveille! s'écria-t-il. La personne avec qui P'ing-jou-heng disait avoir été fiancé à Yang-tcheou, et qui était la cause de ses refus opiniâtres, c'est justement vous.

— Excellence, demanda vivement Ling le richard, pourquoi riez-vous aux éclats et criez-vous merveille?

— Cher monsieur, répondit Chân-hiên-jin, vous ne savez donc pas que l'époux choisi par l'empereur pour votre fille, est précisément P'ing-jou-heng? Dites-moi un peu s'il n'y a pas là de quoi rire aux éclats et crier merveille? »

A ces mots, Ling le richard et Ling-kiang-sioué s'abandonnèrent tous deux aux transports de leur joie.

Le lendemain, de bonne-heure, Chân-hiên-jin s'empressa d'envoyer un messager à Wang-kouên pour l'informer de cette découverte. De son côté, Wang-kouên vint trouver Chân-hiên-jin, et l'instruisit de sa rencontre avec le préfet dans la salle d'audience du palais, ainsi que des détails qu'il avait appris de sa bouche. Ce fut de part et d'autre un grand sujet de joie, mais Yên-pé-hân et Chân-taï ressentaient au fond du cœur une certaine contrariété.

Wang-kouên présenta un rapport où il exposa toutes les circonstances de cette affaire. L'empereur en éprouva un redoublement de joie. « Puisque Téou-koué-i, dit-il, a été le premier entremetteur, j'ordonne qu'il reprenne sa charge primitive, afin qu'il me seconde dans mes projets. » Par suite de ces événements, il donna à Yên-pé-hân et à P'ing-jou-heng une vaste maison où ils pussent demeurer ensemble. Il chargea le bureau des astronomes de choisir un jour heureux pour célébrer le mariage, et ordonna aux trois cents docteurs de la même promotion d'accompagner le Tchoang-youên et le Thân-hoa[1] lorsqu'ils iraient au-devant de leurs épouses. De plus, il fit détacher dix paires de flambeaux précieux ornés de lotus d'or et les leur donna. Tous les officiers civils et militaires, voyant les faveurs et les marques d'affection dont les comblait l'empereur, ne purent se dispenser de venir les féliciter. L'or, les pièces de soie, les présents de cérémonie remplissaient leur maison ; des magistrats en grand costume, les uns à cheval, les autres montés sur des chars, se pressaient en foule à leur porte. Les habitants de la capitale, ayant appris que deux hommes de talent, choisis par l'empereur, avaient épousé deux filles de talent, accoururent tous, les grands comme les petits, et se disputèrent le plaisir de les voir. Au jour fixé pour la cérémonie, des musiciens avec des tambours et des flûtes se trouvèrent rangés depuis la ville jusqu'à la *villa* impériale. Sur toute la ligne, on voyait flotter des bannières et des étendards, et l'on entendait éclater le bruit du canon.

1. C'est-à-dire : Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng.

Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, coiffés d'un bonnet de crêpe noir, vêtus d'un manteau de soie pourpre, et les cheveux ornés de fleurs et de rubans rouges qui flottaient le long de leurs épaules, s'avancèrent de front sur de magnifiques chevaux. Wang-kouèn, Téou-koué-i et les trois cents docteurs de la même promotion, couverts de brillants costumes, marchaient derrière eux et formaient leur cortége. Des deux côtés du chemin, les gens du peuple, voyant la jeunesse et la figure distinguée de Yên-pé-hân et de P'ing-jou-heng, laissaient échapper des murmures flatteurs et des cris d'admiration. D'un autre côté, l'on voyait Chân-taï et Ling-kiang-sioué, chargées d'or et de jade, resplendissantes de perles et d'azur, et parées comme des déesses. Chân-hiên-jin, vêtu d'un manteau brodé qu'il avait reçu de l'empereur, et Ling le richard avec le bonnet et la ceinture de Tchong-chou (secrétaire du palais), les attendaient pour les recevoir. Au bout de quelques instants, les deux époux arrivèrent à la porte. Après qu'ils eurent été reçus avec des marques de respect, Chân-hiên-jin et madame Lo, sa noble épouse, accompagnèrent les deux jeunes filles jusqu'à leurs chaises. Dès qu'elles y furent montées, une centaine de servantes marchèrent à leur suite. Sur toute la route, l'air retentissait des éclats du canon et du bruit des tambours. L'œil était ébloui par la richesse des étendards et la beauté des lanternes ornées de fleurs[1]. On peut dire avec vérité qu'en épousant les deux filles d'un ministre d'État, qui avaient été choisies par l'empereur, le

1. C'est-à-dire : des lanternes ornées de fleurs peintes

Tchoang-youèn et le Thân-hoa obtenaient en même temps les honneurs et la fortune, et entraient en possession de toutes les félicités du monde. Dès qu'ils furent arrivés à leur maison, comme ils avaient tous deux perdu leurs père et mère, ils se contentèrent de se saluer mutuellement, et conduisirent chacun leur épouse dans la chambre nuptiale.

Nous laisserons les magistrats donner, en dehors, un splendide banquet où ils chargèrent Wang-kouên et Téou-koué-i, les deux grands entremetteurs du mariage, de s'asseoir auprès des deux jeunes époux à la place de leurs parents.

Dès que P'ing-jou-heng et Ling-kiang-sioué se trouvèrent dans la chambre nuptiale et qu'ils se furent regardés face à face, ils se reconnurent comme s'étant rencontrés ensemble dans le temple de Mîn-tseu. Ils s'entretinrent ensemble de l'heureuse destinée que leur avait préparée le Ciel, et de l'attachement qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre après leur séparation. Nous n'avons pas besoin de dépeindre le bonheur qu'ils éprouvèrent en se voyant cette fois réunis.

Quant à Yên-pé-hân et à Chân-taï, l'un possédait enfin la jeune beauté qu'il avait vue au haut du pavillon, et l'autre le jeune étudiant qu'elle avait aperçu au bas du pavillon ; c'était là le comble de leurs vœux. Yên-pé-hân épousait la première fille de talent de tout l'empire, et mademoiselle Chân, le premier homme de talent de tout l'empire. Aujourd'hui, ils devaient, sans doute, éprouver les plus doux transports. Mais se reprochant chacun une sorte d'infidélité, ils ne pouvaient s'empêcher de répri-

mer tout sentiment de joie. Cependant, dès qu'il furent arrivés dans la chambre nuptiale et qu'il se trouvèrent face à face, à la lueur des bougies ornées de fleurs, Yèn-pé-hân lui enleva le voile qui cachait sa figure. S'étant regardés l'un l'autre, ils furent frappés chacun d'une émotion secrète.

« Évidemment, dit l'un, c'est la jeune beauté que j'ai vue au haut du pavillon. — Il est clair, dit l'autre, que c'est le bel étudiant que j'ai aperçu au bas du pavillon. » Mais comme ils étaient entourés d'une multitude de servantes, ils craignirent de commettre une méprise et n'osèrent ouvrir la bouche. Après avoir bu ensemble dans la coupe nuptiale, à la lueur brillante des bougies, plus ils se regardèrent, et plus ils furent frappés réciproquement de leur ressemblance.

Yèn-pé-hân, ne pouvant résister à son impatience, tira de sa manche l'éventail orné de vers dont le vieux Thsaï s'était servi pour le découvrir, et pria une servante de le faire voir à Chân-taï. « Madame, dit-il, cet humble magistrat possède par hasard une pièce de vers sur laquelle il ose demander votre avis ; il s'estimerait heureux si vous ne blamiez point sa témérité. »

Dès que Chân-taï eut reçu l'éventail et y eut jeté les yeux, toute la joie de son âme se peignit sur sa figure [1]. Sans répondre, elle appela doucement une servante, et lui ordonna de prendre un éventail orné de vers et de le présenter à Yèn-pé-hân. « Votre humble servante, dit-elle, possède par hasard une pièce de vers ; elle prie le

1. Littéralement : entre ses sourcils, son esprit et ses sentiments volèrent et dansèrent.

Tchoang-youên de lui en dire son avis; je m'estimerai heureuse si vous ne m'accusez pas de légèreté et d'étourderie. »

Au premier coup d'œil, Yên-pé-hân reconnut que c'étaient les vers qu'il avait composés sur les rimes des siens, et qu'il avait remis dernièrement au vieux Thsaï. Il fut transporté d'une joie extraordinaire qu'il ne savait comment exprimer [1], mais, en présence des servantes, qui le regardaient en face, il n'osa laisser voir les secrètes émotions de son cœur. Il se contenta de rire aux éclats. « Quoique je doive, dit-il, cet heureux mariage à la bonté auguste de l'empereur, au consentement de Son Excellence votre père [2] et à votre bienveillante affection, d'après ce que je vois aujourd'hui, il est évident que notre union était décrétée par le Ciel. »

Chân-taï, embarrassée de répondre, se borna à faire un léger sourire.

Après avoir fini de boire (dans la coupe nuptiale), ils se glissèrent tous deux sous la couverture brodée [3]. .

. . . .

Le lendemain matin, quand les deux époux se trouvèrent réunis ensemble dans l'appartement intérieur, Yên-pé-hân vit une nuée de servantes, mais il ne put décou-

1. Littéralement : il eut le cœur rempli d'une démangeaison si extraordinaire, qu'il ne savait où se gratter.

2. Littéralement : au consentement du (mont) Thaï-chân, c'est-à-dire de Chân-hien-jîn. *Thaï-chân* est une expression ampoulée qui désigne un beau-père.

3. Il y a en chinois : la couverture de l'oiseau *youen*. Cet oiseau et sa femelle (en chinois *yang*), vulgairement appelés *canards mandarins*, sont l'emblème de la fidélité conjugale. On dit que si l'un vient à être pris, l'autre ne peut lui survivre.

vrir parmi elles la jeune fille au vêtement bleu, secrétaire de Chân-taï, avec qui il avait composé quelque temps auparavant. Il interrogea Chân-taï à ce sujet. « Est-ce que votre secrétaire fait la fière et dédaigne de vous servir? lui demanda-t-il. Pourquoi ne l'avez-vous point amenée avec vous?

— Elle est venue aussi, répondit Chân-taï; dans un mois, elle ne manquera pas de se présenter devant le Tchouang-youên [1]. »

Yên-pé-hân étant sorti, alla voir P'ing-jou-heng, et lui apprit que la jeune fille qu'il avait vue au haut du pavillon était réellement mademoiselle Chân. P'ing jou-heng en fut ravi. « En vérité, s'écria-t-il, on peut dire que c'est un mariage merveilleux qui était décrété par le Ciel. »

Yên-pé-hân ayant fait part à son ami de sa question au sujet de la jeune fille vêtue de bleu: « Moi même, dit-il, j'ai adressé une pareille question à ma femme, et elle m'a fait la même réponse. »

Dès que le premier mois fut écoulé, Chân-hiên-jin et Ling le richard vinrent ensemble les voir. Les deux époux sortirent de leur chambre pour les saluer. Chân-taï et Ling-kiang-sioué, Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui se trouvaient alors belles-sœurs et beaux-frères, se firent mutuellement les salutations prescrites. Les civilités terminées, Chân-taï montra Ling-kiang-sioué à Yên-pé-hân. « Monsieur le Tchoang-youên, lui dit-elle, comme vous désirez voir la jeune personne au vêtement bleu

1. C'est-à-dire : de se présenter devant vous.

qui se donnait pour secrétaire, n'est-ce pas celle-ci ? » De son côté, Ling-kiang-sioué montra Chân-taï à P'ing-jou-heng. « Monsieur le Thân-hoa, dit-elle, comme vous désiriez voir la jeune personne vêtue de bleu qui avait pris le titre de secrétaire, n'est-ce pas celle-là ? »

Après les avoir regardées, Yèn-pé-hân et P'ing-jou-heng se mirent à rire aux éclats. « Ainsi donc, s'écrièrent-ils, c'étaient la grande et la petite sœur qui avaient pris un déguisement pour se jouer de nous ! Nous nous sommes dit tout de suite : « Comment y aurait-il sous le ciel pareilles « servantes ? » Aujourd'hui, nos yeux sont ouverts. Sans cela, nous en aurions conservé une éternelle confusion.

— Mes honorables gendres, reprit Chân-hièn-jîn, si elles n'eussent point employé ce stratagème, comment auriez-vous consenti à avouer votre défaite ? » Comme Ling le richard ne connaissait pas cette aventure, il en demanda l'explication à Chân-hièn-jîn. Après l'avoir apprise de sa bouche dans tous ses détails, il s'abandonna à un rire sans fin. Cet entretien terminé, les deux familles se réunirent dans un joyeux festin, et leur allégresse ne connut point de bornes. Le lendemain matin, Chân-hièn-jîn donna rendez-vous à Wang-kouèn et à Téou-koué-i, et avec eux il conduisit ses deux gendres et ses deux filles au palais, afin qu'ils remerciassent ensemble l'empereur de ses bienfaits. Le fils du ciel vint les recevoir en personne à la porte appelée Touân-mên, et leur offrit un banquet. « Anciennement, dit-il, après avoir vu les vers de Chân-taï sur les *hirondelles blanches*, j'ai reconnu qu'il y avait parmi les femmes de merveilleux talents. Dans la suite, vu les talents qui brillaient dans l'appar-

tement intérieur, j'ai songé à chercher dans l'empire des hommes d'un talent extraordinaire. Maintenant que j'ai trouvé deux hommes et deux femmes de talent, je les ai unis ensemble pour faire éclater les heureuses influences d'une administration pacifique et éclairée. Le vœu de mon cœur est accompli. Quoique ce soit moi qui vous aie mariés tous quatre, si nous remontons à l'origine de cette double union, il est évident que les *hirondelles blanches* en ont été *les entremetteuses*. Pourriez-vous encore composer chacun une pièce de vers sur les *hirondelles blanches*, comme pour les remercier?

— Sire, répondirent-ils tous ensemble, comment oserions-nous ne pas obéir avec respect à votre auguste décret? »

L'empereur fut transporté de joie, et ordonna de leur donner à chacun un pinceau et de l'encre.

Tous quatre ayant demandé qu'on leur indiquât les rimes, le fils du ciel réfléchit un instant et leur dit : « Il n'est pas besoin de chercher autre chose : que chacune des quatre pièces soit terminée par un des mots P'ing (paisible), Chân (mont), Ling (froid), et Yên (hirondelle).

Dociles à cet ordre, ils saisirent le pinceau et firent briller la beauté merveilleuse de leur talent. L'encre s'étendait sur le papier comme des nuages et des vapeurs, et le pinceau courait avec la rapidité du pigeon et du lièvre. Avant que l'ombre du soleil se fût déplacée sur le cadran, les quatre pièces de vers se trouvèrent achevées, et ils les présentèrent tous ensemble.

Le fils du ciel ayant déployé les quatre feuilles de papier, examina les vers dans l'ordre des rimes.

PIÈCE DE P'ING-JOU-HENG.

Je soupçonne que, dans les temps anciens, vous fûtes la blanche étoile du matin;
En volant côte à côte, semblables aux perles et au jade, vous présagiez (une administration) pacifique et éclairée;
Ne louons plus avec emphase le phénix de la montagne rouge;
Un pur éclat brille sur votre robe, et tout l'empire se *pacifie*. (P'ING.)

PIÈCE DE CHAN-TAÏ.

Vous aimez à prendre les nuages pour vêtement, et le jade pour collier.
La vue d'une (hirondelle à) *gorge brune* n'aurait pas ému la figure du dragon (de l'empereur).
Si vous n'êtes pas nées sur les bords du *lac de jade* [1],
Vous avez dû grandir sur les *montagnes neigeuses* [2].
(CHAN.)

PIÈCE DE LING-KIANG-SIOUÉ.

Vous abandonnez aux fleurs odorantes les couleurs rouge et jaune;
Et en volant côte à côte sur le palais de jade [3], vous ne projetez aucune ombre.
Quand, au milieu des neuf enceintes [4], les couleurs du printemps se marient avec grâce,
Votre corps est tout couvert de neige sans en être *froid*.
(LING.)

1. Le lac Yao-t'chi, sur les bords duquel habitait, dit-on, la déesse Si-wang-mou.
2. Pour faire tomber le sens du mot *Chan* à la fin du vers, il faudrait pouvoir dire « sur les neigeuses *montagnes*. »
3. Le palais de l'empereur.
4. Au milieu du palais.

PIÈCE DE YÊN-PÉ-HAN.

Lorsque vous vous enfoncez au milieu des saules pour chercher les loriots, quoique cachées, on vous aperçoit encore;
En songe, on vous prendrait de loin pour un bouquet de fleurs de poirier;
Dans la salle d'audience, l'empereur admira la blancheur de votre robe,
Et il reconnut alors que vous n'étiez point de vulgaires *hirondelles.* (Yen.)

L'empereur ayant lu ces vers, sa figure majestueuse rayonna de joie. Il les fit voir successivement à Chân-hiên-jîn, à Wang-kouèn et à Téou-koué-i; puis prenant la parole : «Comme vous possédez tous quatre, leur dit il, un si merveilleux talent, vous avez dignement répondu aux recherches que j'ai faites pour trouver des personnes de talent. »

L'empereur leur accorda la faveur de boire joyeusement avec lui jusqu'à midi. A ce moment, le bureau de l'astronomie présenta à l'empereur un rapport où l'on annonçait que l'astre du talent littéraire réfléchissait son éclat jusqu'aux étoiles du pôle, et que, suivant cet heureux présage, l'empire devait jouir de la paix et briller de l'éclat des lettres. L'empereur en fut transporté de joie, et leur donna à chacun de l'or et des pièces de soie de diverses couleurs.

Chân-hiên-jîn vint saluer l'empereur à la tête des magistrats, et ne se retira qu'après l'avoir remercié de ses bienfaits.

Depuis cette époque, Yên-pé-hân et Chân-taï, P'ing-jou-heng et Ling-kiang sioué, heureusement assortis entre eux par le talent et la beauté, éprouvaient l'un pour l'autre un sincère respect, et dans l'appartement intérieur, chaque couple se donnait des marques d'inépuisable affection.

Dans l'origine, Tchang-în et Song-sîn s'étaient montrés hostiles aux deux jeunes lettrés, mais maintenant, voyant qu'ils s'étaient tout à coup couverts de gloire, ils changèrent de visage et vinrent leur faire la cour et les féliciter. Yên-pé-hân et P'ing-jou-heng, qui avaient l'âme grande et généreuse, oublièrent leurs anciens méfaits, les traitèrent comme des amis et leur firent l'accueil le plus bienveillant. Chân-hiên-jîn, heureux de posséder de tels gendres, ne songea plus à remplir des charges et mît tout son bonheur à vivre (près d'eux) dans un séjour champêtre.

Dans la suite, Yên-pé-hân, avec Chân-taï, revînt tout couvert de gloire à Song-kiang, et il eut des fils qui continuèrent sa réputation littéraire. P'ing-jou-heng s'en revint à Lo-yang avec Ling-kiang-sioué. Il répara l'ancienne maison de son père et de sa mère, et leur offrit des sacrifices funèbres. Son oncle P'ing, le Kiao-kouân[1], eut la joie de passer à une charge plus élevée. Si ces quatre personnes n'avaient pas été douées d'un véritable talent, auraient-elles pu obtenir un tel bonheur? Dans la capitale, la tradition a conservé jusqu'à ce jour les noms de P'ing, de Chân, de Ling et de Yên, et on les ho-

1. Sorte de préfet des études.

nore comme ayant brillé par leur talent littéraire. En parcourant les annales dans mes moments de loisir, j'ai éprouvé pour eux une affection inexprimable qui m'a inspiré le désir d'écrire leur histoire.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

INDEX

DES MOTS FRANÇAIS LES PLUS REMARQUABLES

FIN DE L'INDEX DES MOTS FRANÇAIS.

INDEX

DES MOTS CHINOIS LES PLUS REMARQUABLES

(L'astérisque * sert à signaler les allusions historiques.)

FIN DE L'INDEX DES MOTS CHINOIS.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 1, note 2, ligne 7, lisez « l'an 1522. »
— 8, ligne 3, au lieu de « Thang-chun-chi, » lisez « Thang-tchouen-tchi. »
— 12, ligne 2, au lieu de « éopard, » lisez « léopard »
— 13, ligne 3, au lieu de « sinérité, » lisez « sincérité. »
— 14, ligne 17, au lieu de « on vida, » lisez « on vidait »
— 18, ligne 21, au lieu de « hocha la tête, » lisez « fit un signe de tête. »
— 19, ligne 11, au lieu de « cette dynastie, » lisez « ce règne, »
— 21, ligne 15, au lieu de « les jardins de, » lisez « les jardins des »
— 22, ligne 14, au lieu de « des règnes précédents, » lisez « du règne précédent »
— 22, ligne 25, au lieu de « *y n*, » lisez « *yen* »
— 23, note 1, supprimez la note entière, et lisez à la place la note 1, tome II, page 20.
— 26, ligne 16, au lieu de « si je reviens, » lisez « quand je reviens. »
— 26, ligne 18, lisez « quoique j'enlève avec mon bec toute la pourpre du printemps, je n'ai pas besoin de laver ma robe. »
— 26, ligne 20, au lieu de « colombes, » lisez « colonnes »
— 30, ligne 12, au lieu de « d'astronomic, » lisez « de l'astronomie »
— 34, ligne 26, après « à la fois » effacez « et »
— 46, ligne 3, lisez « Wan-eul. »
— 53, ligne 14, au lieu de « dons de nature, » lisez « dons de la nature. »

Page 60, ligne 25, au lieu de « lui offert, » lisez « lui avoir offert »
— 73, ligne 25, au lieu de « aient été, » lisez « soient »
— 77, note 2, ligne 2, après Yen, lisez : « l'expression les trois Thaï (*san-thaï*), désigne les trois étoiles... »
— 84, ligne 20, au lieu de « qui l'instruisirent, » lisez « pour l'instruire, »
— 86, ligne 12, au lieu de « et en sa présence, » lisez « tête à tête, »
— 98, note 2, ligne 2, au lieu de « Cf. p. 98, note 2, » lisez « Cf. p. 189, note 1, et ajoutez : Il y a ici une allusion aux paroles que Tchang-hong adressa à Tch'in-lin : « quand le petit magicien a vu le grand magicien, ses esprits l'ont complétement abandonné ; c'est-à-dire : quand j'ai vu la pièce de vers que vous avez composée au sujet de l'arsenal, j'ai été tout à fait découragé et j'ai dû avouer que j'étais vaincu. » *P'eï-wen-yun-fou*, liv. VII, fol. 29. »
— 109, ligne 20, au lieu de « en hochant la tête, » lisez « en remuant la tête »
— 116, note 1, au lieu de « drianda cordifolia, » lisez « sterculia tomentosa (Hoffmann). »
— 117, ligne 26, au lieu de « des cinq » lisez « de cinq »
— 120, note 2, au lieu de « la femelle et le mâle, » lisez « le principe femelle et le principe mâle, »
— 122, ligne 4, au lieu de « hocha maintes fois la tête, » lisez « fit plusieurs signes de tête »
— 122, note 1, ligne 4, au lieu « du roi de Thang, » lisez « du prince de Teng, »
— 130, ligne 12, au lieu de « que son, » lisez « et que son »
— 176, note 1, effacez les trois dernières lignes à partir de « ici jusqu'à peuple, » et ajoutez : *Chang* (en haut) désigne le ciel, *hia* (en bas) se rapporte à la terre, qui est le séjour des hommes.
— 181, ligne 14, au lieu de « une tuile, » lisez « une brique, »
— 189, note 1, au lieu de : « dans un chapitre précédent, l'auteur dit plus clairement : » lisez « comme s'il disait : »
— 205, ligne 25, au lieu de « Song-sin, » lisez « Ling-sin »
— 243, note 3, au lieu de « plus bas, » lisez « plus haut. »
— 29, ligne 26, au lieu de 1, lisez 2.
— 54, ligne 10, au lieu de « *poésies,* » lisez « *compositions* »

Page 63, ligne 22, au lieu de « Maintenant que » lisez « Aujourd'hui que »

— 70, ligne 14, au lieu de « et le laid, » lisez « du laid. »

— 75, note 1, au lieu de « non » lisez « nom »

— 76, ligne 20, au lieu de « leurs poings vigoureux, » lisez « leurs honorables poings »

— 123, ligne 14, au lieu de « qui vont suivre, lisez « qui vont se succéder »

— 127, ligne 8, au lieu de « heng, » lisez « hong, »

— 144, ligne 6, au lieu de « deux stances, » lisez « une pièce de vers »

— 146, note 1, ligne 4, au lieu de « Feï-hang, » lisez « P'eï-hang.

— 147, note 1, ligne 4, au lieu de « rêva, » lisez « il rêva ».

— 150, ligne 5, au lieu de « leçons; » lisez « leçons [2]; »

— 160, note 2, au lieu des deux premières lignes, lisez : « Le nom de *Lin-siang-jou* n'a été amené ici que pour trouver le mot *jou*, qui doit être la finale du quatrième vers. »

— 165, ligne 19, au lieu de « toute autre, » lisez « tout autre »

— 175, ligne 27, au lieu de « premier ordre, » lisez « du premier ordre. »

— 178, ligne 12, au lieu de « veuus, » lisez « venus »

— 191, ligne 18, après critiques, ajoutez [4]

— 200, note 1, après « expression singulière » ôtez « qui »

— 207, ligne 10, au lieu de « de tribunal, » lisez « d'un ministère, »

— 214, ligne 4, ôtez « et » avant « sans ».

FIN DES ADDITIONS ET CORRECTIONS.



TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Paris. — Impr. de PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE

Format in-12 à 3 fr. et 3 fr. 50 le volume.

Guizot. *Hist. Révol. d'Angleterre.* 6 vol. 21 »
— *Histoire de la Civilisation.* 5 vol. 17 50
—— *de la Civilisation en Europe.* 1 v. 3 50
— *Essais sur l'Hist. de France.* 1 vol. 3 50
— *Sir Robert Peel.* 1 vol. » »
— *Monk, ou chute de la républiq.* 1 v. 3 50
— *Portraits politiques.* 1 vol. 3 50
— *Corneille et son temps.* 1 vol. 3 50
— *Shakspeare et son temps.* 1 vol. 3 50
— *Histoire des origines du gouvernement représentatif.* 2 vol. 7 »
— *Méditations et Études morales.* 1 v. 3 50
— *Abailard et Héloïse.* 1 vol. 3 50
— *Études sur les Beaux-Arts.* 1 vol. 3 50
— *Hist. de Washington*, par M. de Witt, avec une *Étude*, par M. Guizot. 1 vol. 3 50
G. Guizot. *Ménandre.* 1 v. (ouv. cour.). 3 50
Villemain. *Cours de littérature française.* 6 vol. 21 »
—— *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle.* 4 vol. 14 »
—— *Tableau de la littérature au moyen âge.* 2 vol. 7 »
— *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.* 1 vol. 3 50
— *Discours et mélanges littéraires.* 1 v. 3 50
— *Études de littérature anc.*, etc. 1 vol. 3 50
— *Études d'histoire moderne.* 1 vol. 3 50
— *Souvenirs contemporains.* 2 vol. 7 »
—— 1[re] partie : *M. de Narbonne.* 1 v. 3 50
—— 2[e] partie : *Les Cent jours.* 1 vol. 3 50
— *Choix d'Études de littérature.* 1 vol. 3 50
— *République de Cicéron.* 1 vol. 3 50
V. Cousin. *Du Vrai, du Beau et du Bien.* 1 vol. 3 50
— *Des principes de la révolution française; et Discours politiques.* 1 v. 3 50
— *Fragments de philos. ancienne.* 1 v. 3 50
— *Fragm. de philos. du moyen âge.* 1 v. 3 50
— *Fragm. de philosophie moderne.* 1 v. 3 50
— *Fragm. de philos. cartésienne.* 1 v. 3 50
— *Fragm. de philos. contempor.* 1 v. 3 50
Rémusat. *Bacon, son temps*, etc. 1 vol. 3 50
— *L'Angleterre au XVIII[e] siècle.* 2 vol. 7 »
— *Critiques et études littéraires.* 2 vol. 7 »
Barante. *Hist. des ducs de Bourgogne.* 8 vol. avec fig. 28 »
— *Études historiques.* 2 vol. 7 »
— *Études littéraires.* 2 vol. 7 »
— *Tableau littér. du 18[e] siècle.* 1 vol. 3 50
— *Histoire de Jeanne d'Arc* (édition popul.) 1 vol. 1 25
Mignet. *Charles-Quint, son abdic.* 1 v. 3 50
Montalembert. *De l'Avenir politique de l'Angleterre.* 6[e] édition. 1 vol. 3 50

Ampère. *Littérature et voyages.* 2 vol. 7 »
— *Grèce, Rome et Dante.* 1 vol. 3 50
A. de Falloux. *Madame Swetchine.* 2 v. 7 »
H. de la Villemarqué. *Les Romans de la table ronde.* 1 vol. 3 50
Am. Thierry. *Histoire des Gaulois* 2 v. 7 »
Salvandy. *Histoire de Jean Sobieski.* 2 v. 7 »
— *Don Alonso ou l'Espagne.* 2 vol. 7 »
C. Delavigne. *Théâtre complet.* 3 v. 10 50
— *Poésies complètes.* 1 vol. 3 50
P. Clément. *Portraits historiques.* 1 v. 3 50
— *Enguerrand de Marigny*, etc. 1 vol. 3 50
Ant. Rondelet. *Du Spiritualisme en économ. polit.* (ouvr. couronné). 1 v. 3 50
— *Mémoires d'Antoine.* 1 vol. 3 »
De Brosses. *Le Président de Brosses en Italie.* 2 vol. 7 »
Delécluze. *Louis David*, son école et son temps. 1 vol. 3 50
Bouchitté. *Le Poussin*, sa vie, son œuvre (ouvrage couronné). 1 vol. 3 50
Lannau Rolland *Michel-Ange poëte.* 1 v. 3 50
Bautain. *L'esprit humain et ses facult.* 2 v. 7 »
— *Philosophie des lois.* 1 vol. 3 50
Feugère. *Caractères et portraits littér. du seizième siècle.* 2 vol. 7 »
— *Les femmes poëtes ou XVI[e] siècle.* 1 v. 3 50
F. Nourrisson. *Le Cardinal de Bérulle.* 1 vol. 3 »
— *Progrès de la pensée humaine.* 1 vol. 3 50
— *Histoire et philosophie.* 1 vol. 3 50
Livet. *Précieux et Précieuses*, etc. 1 vol. 3 50
Roselly de Lorgues. *Chr. Colomb*, histoire de sa vie et de ses voyages. 2 vol. 7 »
Alaux. *La Raison.* 1 vol. 3 50
Ségur. *Histoire universelle.* 6 vol. 18 »
—— *Histoire ancienne.* 2 vol. 6 »
—— *Histoire romaine.* 2 vol. 6 »
—— *Histoire du Bas-Empire.* 2 vol. 6 »
— *Galerie morale.* 1 vol. 3 »
M[me] Tastu. *Poésies complètes.* 1 vol. 3 50
— *Lettres choisies de M[me] de Sévigné* 1 v. 3 »
M[me] de la Tour du Pin. *Les Amours purs.* 1 vol. 3 50
— *Les Ancres brisées*, Nouvelles. 1 vol. 3 50
M[lle] de Lajolais. *Éducation des femmes.* 1 vol. 3 »
Romain Cornut. *Les Confessions de M[me] de la Vallière repentante*, etc. 1 v. 3 50
Paganel. *Hist. de Scanderbeg.* 1 vol. 3 50
Germond de Lavigne. *Le Don Quichotte d'Avellaneda.* 1 vol. 3 50

OUVRAGES EN PRÉPARATION OU SOUS PRESSE.

GUIZOT.

Œuvres complètes de W. Shakspeare. Traduction entièrement refondue, avec une étude, des notices et des notes. 8 vol. in-8.

Grégoire de Tours et Frédégaire. Histoire ecclésiastique des Francs et Chronique, traduites par M. Guizot. Nouv. édit, revue et augmentée de la *Géographie de Grégoire de Tours et de Frédégaire*, par M. Alfred Jacobs. 2 vol. avec la carte des Gaules.

C. DE WITT.

Jefferson. Étude sur la démocratie américaine. 1 vol. in-8.

BARANTE.

M. Royer-Collard. Sa vie politique et ses écrits. 2 vol. in-8.

ÉT. DU BOIS.

Tacite et son siècle. 2 vol. in-8.

POIRSON.

Histoire du règne de Henri IV. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 vol. in-8.

H. DE LA VILLEMARQUÉ.

Merlin l'enchanteur. Son histoire, ses poëmes, sa légende. 1 vol. in-8.

J.-J. AMPÈRE.

Formation de la langue française. 1 vol. in-8.

A. DE FALLOUX.

Lettres inédites de Mme de Swetchine. 2 vol. in-8.

GERUZEZ.

Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours. Nouvelle édition, augmentée. 2 vol. in-8.

ALF. MAURY.

Les premiers âges de la nature. 1 vol. in-8.

BAUTAIN.

La Conscience, ou la Règle des actions humaines. 1 vol. in-8.

F. GODEFROY.

Lexique comparé de Corneille. 2 vol. in-8.

L'ABBÉ COGNAT.

Polémique religieuse. Quelques pièces pour servir à l'histoire des controverses religieuses de ce temps. 1 vol.

FEILLET.

Saint Vincent de Paul et la Fronde. 1 vol.

SCHEFFER, RENAN ET RÉNIER.

Les Mémoires d'Antoine Galland, auteur des *Mille et une Nuits*, avec notes et introduction. 3 vol.

AMÉDÉE THIERRY.

Tableau de l'administration romaine sous l'empire. 1 vol. in-8.

VILLIAUME.

La Guerre. 1 vol. in-8.

Paris. — Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.



